VITT. EM. III

·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

F
XXIII
73

550700

LES ŒUVRES POSTHUMES DE MONSIEUR DE MOLIERE.

TOME VIII.

Reveuës, corrigées & augmentées.

A PARIS,

Chez DENYS THIERRY, ruë saint Jacques, devant les Mathurins, à la Ville de Paris.

CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chappelle.

ET

Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans la Gallerie des Prisonniers, à l'image S. Hubert, & à la Fortune, proche le Greffe des Eaux & Forests.

M. DC. XCVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Histoire Savoie Aoste
Napoli

PIECES
CONTENUES
en ce huitiéme, & dernier Volume.

LES AMANS MAGNIFIQUES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE MALADE IMAGINAIRE.

L'OMBRE DE MOLIERE.

Corrigé sur l'original de l'Autheur, de toutes les fausses additions & suppositions de Scenes, faites dans les Editions precedentes.

LES AMANS MAGNIFIQUES.

COMEDIE,

MESLE'E DE MUSIQUE, & d'Entrées de Balet.

PAR J.B.P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour le Roy à ſaint Germain en Laye, au mois de Février 1670. ſous le titre du Divertiſſement Royal.

PERSONNAGES de la Comedie.

ARISTIONE PRINCESSE, Mere d'Eriphile.

ERIPHILE, Fille de la Princeſſe.

CLEONICE, Confidente d'Eriphile.

CHOREBE, de la ſuite de la Princeſſe.

IPHICRATE, TIMOCLES, } Amans magnifiques.

SOSTRATE, General d'Armée, Amant d'Eriphile.

CLITIDAS, Plaiſant de Cour, de la ſuite d'Eriphile.

ANAXARQUE, Aſtrologue.

CLEON, Fils d'Anaxarque.

UNE FAUSSE VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

La Scene eſt en Theſſalie, dans la délicieuſe Vallée de Tempé.

AVANT-PROPOS.

LE ROY qui ne veut que des choſes extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé de donner à ſa Cour un Divertiſſement qui fût compoſé de tous ceux que le Theatre peut fournir ; & pour embraſſer cette vaſte Idée, & enchaîner enſemble tant de choſes diverſes, SA MAJESTE' a choiſi pour ſujet deux Princes Rivaux, qui dans le champeſtre ſejour de la Vallée de Tempé, où l'on doit celebrer la Feſte des Jeux Pythiens, regalent à l'envy une jeune Princeſſe & ſa Mere, de toutes les galanteries dont ils ſe peuvent aviſer.

PREMIER INTERMEDE.

LE Theatre s'ouvre à l'agreable bruit de quantité d'Inſtrumens, & d'abord il offre aux yeux une vaſte Mer, bordée de chaque coſté de quatre grands Rochers, dont le ſommet porte chacun un Fleuve, accoudé ſur les marques de ces ſortes de Deïtez. Au pied de ces Rochers ſont douze Tritons de chaque coſté, & dans le milieu de la Mer quatre Amours montez ſur des Dauphins, & derriere eux le Dieu Æole élevé au deſſus des Ondes ſur un petit nuage. Æole commande aux Vents de ſe retirer, & tandis que quatre Amours, douze Tritons, & huit Fleuves luy répondent, la Mer ſe calme, & du milieu des Ondes on voit s'élever une Iſle. Huit Peſcheurs ſortent du fond de la Mer avec des nacres de Perles, & des branches de Corail, & aprés une Dance agreable vont ſe placer chacun ſur un Rocher au deſſous d'un Fleuve. Le Chœur de la Muſique annonce la venuë de Neptune, & tandis que ce Dieu dance avec ſa ſuite, les Peſcheurs, les Tritons, & les Fleuves accompagnent ſes pas de geſtes differents, & de bruit de conques de Perles. Tout ce Spectacle eſt une Magnifique Galanterie, dont l'un des Princes regale ſur la Mer la promenade des Princeſſes.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

NEPTUNE, & ſix Dieux Marins.

DEUXIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

Huit Peſcheurs de Corail.

Vers chantez.

RECIT D'ÆOLE.

VEnts, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laiſſez regner ſur les ondes
Les Zephirs & les Amours.

Un Triton.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez Tritons, cachez-vous Nereïdes.

Tous les Tritons.

Allons tous au devant de ces Divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

Un Amour.

Ah que ces Princeſſes ſont belles!

Un autre Amour.

Quels ſont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

Un autre Amour.

La plus belle des Immortelles,
Noſtre Mere, a bien moins d'appas.

Chœur.

Allons tous au devant de ces Divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

Un Triton.

Quel noble ſpectacle s'avance!
Neptune le grand Dieu, Neptune avec ſa Cour
Vient honorer ce beau jour
De ſon Auguſte preſence.

Chœur.

Redoublons nos Concerts,
Et faiſons retentir dans le vague des Airs
Noſtre réjouïſſance.

POUR LE ROY, repreſentant NEPTUNE.

LE Ciel entre les Dieux les plus conſiderez
Me donne pour partage un rang conſiderable,
Et me faiſant regner ſur les flots azurez,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'eſt aucune terre à me bien regarder
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande;
Point d'Etats qu'à l'inſtant je ne puſſe inonder
Des flots impetueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arreſter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force oppoſée
On les verroit forcer le ferme empeſchement,
Et ſe faire en tous lieux une ouverture aiſée.

Mais je ſçay retenir la fureur de ces flots
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laiſſer en tous lieux au gré des Matelots
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des Ecueils par fois dans mes Etats,
On void quelques Vaiſſeaux y perir par l'orage:
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moy la Vertu ne fait jamais naufrage.

Pour Monſieur le Grand, repreſentant un Dieu Marin.

L'*Empire où nous vivons, eſt fertile en treſors,*
Tous les mortels en foule accourent ſur ſes bords,
Et pour faire bien-toſt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le Marquis de Villeroy, repreſentant un Dieu Marin.

S*Ur la foy de ce Dieu de l'Empire flottant*
On peut bien s'embarquer avec toute aſſeurance;
Les flots ont de l'inconſtance;
Mais le Neptune *eſt conſtant.*

Pour le Marquis de Raſſent, repreſentant un Dieu Marin.

VOguez ſur cette Mer d'un zele inébranlable,
C'eſt le moyen d'avoir Neptune *favorable.*

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

P.B.d. I.S.F.

LES AMANTS MAGNIFIQVE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LES AMANS MAGNIFIQUES, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS.

IL eſt attaché à ſes penſées.

SOSTRATE.

Non, Soſtrate, je ne voy rien où tu puiſſes avoir recours, & tes maux ſont d'une nature à ne te laiſſer nulle eſperance d'en ſortir.

CLITIDAS.

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE.

Helas!

CLITIDAS.

Voilà des ſoûpirs qui veulent dire quelque cho-

ſe, & ma conjecture ſe trouvera veritable.

SOSTRATE.

Sur quelles chimeres, dis-moy, pourrois-tu bâtir quelque eſpoir, & que peux-tu enviſager que l'affreuſe longueur d'une vie mal-heureuſe, & des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS.

Cette teſte là eſt plus embaraſſée que la mienne?

SOSTRATE.

Ah! mon cœur, ah! mon cœur, où m'avez-vous jetté?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Soſtrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais vous plûtoſt que faites-vous icy, & quelle ſecrete mélancholie, quelle humeur ſombre, s'il vous plaiſt, vous peut retenir dans ces Bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la Feſte, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de regaler ſur la Mer la promenade des Princeſſes, tandis qu'elles y ont receu des Cadeaux merveilleux de Muſique, & de dance, & qu'on a veu les Rochers & les Ondes ſe parer de Divinitez pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure aſſez ſans la voir cette magnificence, & tant de gens d'ordinaire s'empreſſent à porter de la confuſion dans ces ſortes de Feſtes, que j'ay crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous ſçavez que voſtre preſence ne gaſte jamais rien, & que vous n'eſtes point de trop en quelque

lieu que vous soyez. Vostre visage est bien venu par tout, & il n'a garde d'estre de ces visages disgraciez, qui ne sont jamais bien receus des regards Souverains. Vous estes également bien auprés des deux Princesses; & la Mere, & la Fille vous font assez connoistre l'estime qu'elles font de vous, pour n'apprehender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ay pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu! quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toûjours pour aller où l'on trouve tout le monde, & quoy que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul pendant une Feste à resver parmy des arbres comme vous faites, à moins d'avoir en teste quelque chose qui embaraſſe.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir?

CLITIDAS.

Oüais, je ne sçay d'où cela vient, mais il sent icy l'amour, ce n'est pas moy. Ah! par ma foy c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne suis point fou, vous estes amoureux, j'ay le nez délicat, & j'ay senty cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoy prens-tu cette pensée?

CLITIDAS.

Sur quoy? vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous estes amoureux.

SOSTRATE.

Moy ?

CLITIDAS.

Oüy, je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ay mes secrets aussi bien que nostre Astrologue, dont la Princesse Aristione est entestée, & s'il a la science de lire dans les Astres la fortune des hommes, j'ay celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par soy, e, r, i, ri, eri, p, h, i, phi, eriphi, l, e, le, eriphile. Vous estes amoureux de la Princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis sçavant ?

SOSTRATE.

Helas ! si par quelque avanture tu as pû découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le reveler à qui que ce soit, & sur tout de le tenir caché à la belle Princesse, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et serieusement parlant, si dans vos actions j'ay bien pû connoistre depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrete, pensez-vous que la Princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumiere pour s'en appercevoir ? Les belles, croyez-moy, sont toûjours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, & le langage des yeux & des soûpirs se fait entendre mieux qu'à tout autre à celles à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir si elle peut dans

dans mes soûpirs & mes regards l'amour que ses charmes m'inspirent, mais gardons bien que par nulle autre voye elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'apprehendez-vous ? est-il possible que ce mesme Sostrate qui n'a pas craint, ny Brennus, ny tous les Gaulois ; & dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de Barbares qui ravageoit la Grece : Est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, & que je le voye trembler à dire seulement qu'il aime ?

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, je tremble avec raison, & tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis, & je sçay bien pour moy qu'un seul Gaulois l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais dites-moy un peu qu'esperez-vous faire ?

SOSTRATE.

Mourir sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'esperance est belle. Allez, allez, vous vous mocquez : un peu de hardiesse reüssit toûjours aux Amans ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, & je dirois ma passion à une Déesse moy, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, helas ! condamnent mes feux à un éternel silence ?

CLITIDAS.

Hé, quoy ?

SOSTRATE.

La baſſeſſe de ma fortune, dont il plaiſt au Ciel de rabatre l'ambition de mon amour ; le rang de la Princeſſe qui met entre-elle & mes deſirs une diſtance ſi fâcheuſe ; la concurrence de deux Princes appuyez de tous les grands titres qui peuvent ſoûtenir les pretentions de leurs flâmes : de deux Princes, qui par mille & mille magnificences ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conqueſte, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon choix ſe déclarer ; mais plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour ; & je me trompe fort, ou la jeune Princeſſe a connu voſtre flâme, & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ah ! ne t'aviſes point de vouloir flater par pitié le cœur d'un miſerable.

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée : je luy voy reculer beaucoup le choix de ſon Epoux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſçavez que je ſuis auprés d'elle en quelque eſpece de faveur, que j'y ay les accés ouverts, & qu'à force de me tourmenter, je me ſuis acquis le privilege de me meſler à la converſation, & parler à tort & à travers de toutes choſes. Quelquefois cela ne me réüſſit pas, mais quelquefois auſſi cela me réüſſit. Laiſſez-moy faire, je ſuis de vos amis, les gens de merite me touchent, & je veux prendre mon temps pour entretenir la Princeſſe de.....

SOSTRATE.

Ah ! de grace, quelque bonté que mon mal-heur t'inſpire, garde-toy bien de luy rien dire de ma

flâme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir estre accusé par elle de la moindre temerité, & ce profond respect où ses charmes divins ...

CLITIDAS.

Taisons-nous, voicy tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, CLEON.

ARISTIONE.

PRince je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celuy que vous venez de nous donner. Cette Feste a eu des ornemens qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on sçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand, & de si majestueux, que le Ciel mesme ne sçauroit aller au de-là, & je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'Univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas esperer que toutes les Festes soient embellies, & je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'appreste à vous donner dans le Bois de Diane.

ARISTIONE.

Je croy que nous n'y verrons rien que de fort agreable, & certes il faut avoüer que la campagne a lieu de nous paroistre belle, & qu nous

n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agreable sejour qu'ont celebré tous les Poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la Chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux Pythiens que l'on y celebre tantost, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancholiques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point veu dans nostre promenade?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empeschè de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croyent qu'il ne sied pas bien d'estre curieux comme les autres, & il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a gueres de part à tout ce que je fais, & sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette Feste, qui pouvoient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il veu cela?

CLITIDAS.

Oüy, Madame, mais du Rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoy du Rivage?

CLITIDAS.

Ma foy, Madame, j'ay craint quelqu'un des accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions Cette nuit j'ay songé de Poisson mort, & d'œufs cassez, & j'ay appris du Seigneur Anaxarque, que les œufs cassez & le Poisson mort signifient mal-encontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une choſe, que Clitidas n'auroit rien à dire s'il ne parloit de moy.

CLITIDAS.

C'eſt qu'il y a tant de choſes à dire de vous, qu'on n'en ſçauroit parler aſſez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matieres, puiſque je vous en ay prié.

CLITIDAS.

Le moyen ! ne dites-vous pas que l'aſcendant eſt plus fort que tout, & s'il eſt écrit dans les Aſtres que je ſois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je reſiſte à ma deſtinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le reſpect, Madame, que je vous dois; il y a une choſe qui eſt fâcheuſe dans voſtre Cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, & que le plus honneſte homme y ſoit expoſé aux railleries du premier méchant plaiſant.

CLITIDAS.

Je vous rends grace de l'honneur.

ARISTIONE.

Que vous eſtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit.

CLITIDAS.

Avec tout le reſpect que je dois à Madame, il y a une choſe qui m'étonne dans l'Aſtrologie, comment des gens qui ſçavent tous les ſecrets des Dieux, & qui poſſedent des connoiſſances à ſe mettre au deſſus de tous les hommes, ayent beſoin de faire leur Cour, & de demander quelque choſe.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux voſtre argent, & donner à Madame de meilleures plaiſanteries.

CLITIDAS.

Ma foy, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à voſtre aiſe, & le meſtier de plaiſant n'eſt pas comme celuy d'Aſtrologue. Bien mentir, & bien plaiſanter ſont deux choſes fort differentes, & il eſt bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Eh ! qu'eſt-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS *ſe parlant à luy-meſme.*

Paix, impertinent que vous eſtes. Ne ſçavez-vous pas bien que l'Aſtrologie eſt une affaire d'Eſtat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ay dit pluſieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertez qui vous joüeront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chaſſera comme un faquin, taiſez-vous ſi vous eſtes ſage.

ARISTIONE.

Où eſt ma Fille ?

TIMOCLES.

Madame, elle s'eſt écartée, & je luy ay preſenté une main qu'elle a refuſée d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puiſque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu ſe ſoûmettre aux loix que j'ay voulu vous impoſer ; puiſque j'ay ſceu obtenir de vous que vous fuſſiez Rivaux ſans devenir ennemis, & qu'avec pleine ſoûmiſſion aux ſentimens de ma Fille, vous attendez un choix dont je l'ay faite ſeule maîtreſſe ; ouvrez-moy tous deux le fond de voſtre ame, & me dites ſincerement quel progrez vous croyez l'un & l'autre avoir fait ſur ſon cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne ſuis point pour me flater, j'ay fait ce que j'ay pû pour toucher le cœur de la Princeſſe Eriphile, & je m'y ſuis pris que je croy de toutes les tendres manieres, dont un Amant ſe peut ſervir. Je luy ay fait des hommages ſoûmis de tous mes vœux; j'ay montré des aſſiduitez; j'ay rendu des ſoins chaque jour; j'ay fait chanter ma paſſion aux voix les plus touchantes, & l'ay fait exprimer en Vers aux plumes les plus delicates; je me ſuis plaint de mon martyre en des termes paſſionnez; j'ay fait dire à mes yeux auſſi bien qu'à ma bouche le deſeſpoir de mon amour; j'ay pouſſé à ſes pieds des ſoûpirs languiſſants; j'ay meſme répandu des larmes, mais tout cela inutilement, & je n'ay point connu qu'elle ait dans l'ame aucun reſſentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous Prince?

IPHICRATE.

Pour moy, Madame, connoiſſant ſon indifference, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on luy rend, je n'ay voulu perdre auprés d'elle, ny plaintes, ny ſoûpirs, ny larmes. Je ſçay qu'elle eſt toute ſoûmiſe à vos volontez, & que ce n'eſt que de vôtre main ſeule qu'elle voudra prendre un époux. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe pour l'obtenir, à vous plûtoſt qu'à elle que je rends tous mes ſoins & tous mes hommages. Et pluſt au Ciel, Madame, que vous euſſiez pû vous reſoudre à tenir ſa place; que vous euſſiez voulu jouïr des conqueſtes que vous luy faites, & recevoir pour vous les vœux que vous luy renvoyez.

ARISTIONE.

Prince, le compliment eſt d'un Amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il faloit cajoler les meres pour obtenir les filles ; mais icy par malheur tout cela devient inutile, & je me ſuis engagée à laiſſer le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous luy donniez pour ce choix, ce n'eſt point compliment, Madame, que ce que je vous dy. Je ne recherche la Princeſſe Eriphile, que parce qu'elle eſt voſtre ſang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'eſt vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui eſt fort bien.

IPHICRATE.

Ouy, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes que je....

ARISTIONE.

De grace, Prince, oſtons ces charmes & ces attraits, vous ſçavez que ce ſont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je ſouffre qu'on me loüe de ma ſincerité, qu'on diſe que je ſuis une bonne Princeſſe, que j'ay de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'eſtime pour le merite & la vertu, je puis taſter de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes & d'attraits, je ſuis bien aiſe qu'on ne m'en ſerve point, & quelque verité qui s'y puſt rencontrer, on doit faire quelque ſcrupule d'en goûter la louange, quand on eſt mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah ! Madame, c'eſt vous qui voulez eſtre mere malgré tout le monde, il n'eſt point d'yeux qui ne

ne s'y oppoſent, & ſi vous le vouliez la Princeſſe Eriphile ne ſeroit que voſtre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu, Prince, je de ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la pluſpart des Femmes; je veux eſtre mere, parce je la ſuis, & ce ſeroit en vain que je ne la voudrois pas eſtre. Ce titre n'a rien qui me choque, puiſque de mon conſentement je me ſuis expoſée à le recevoir; c'eſt un foible de noſtre ſexe, dont grace au Ciel je ſuis exempte, & je ne m'embaraſſe point de ces grandes diſputes d'âge ſurquoy nous voyons tant de folles. Revenons à noſtre diſcours. Eſt-il poſſible que juſqu'icy vous n'ayez pû connoiſtre où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcuritez pour moy.

TIMOCLES.

C'eſt pour moy un myſtere impenetrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut eſtre l'empeſche de s'expliquer à vous & à moy; ſervons nous de quelque autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion, & rendez cet office à ces Princes, de ſçavoir adroitement de ma Fille vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans voſtre Cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel employ, & je me ſens mal propre à bien executer ce que vous ſouhaitez de moy.

ARISTIONE.

Voſtre merite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre, vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe, & ma Fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moy, Madame....

ARISTIONE.

Non, non, en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il vous faut obeïr, mais je vous jure que dans toute voſtre Cour vous ne pouviez choiſir perſonne qui ne fuſt en eſtat de s'acquiter beaucoup mieux que moy d'une telle commiſſion.

ARISTIONE.

C'eſt trop de modeſtie, & vous vous acquiterez toûjours bien de toutes les choſes dont on vous chargera. Découvrez doucement les ſentimens d'Eriphile, & faites la reſſouvenir qu'il faut ſe rendre de bonne-heure dans le Bois de Diane.

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS, SOSTRATE.

IPHICRATE.

VOus pouvez croire que je prends part à l'eſtime que la Princeſſe vous témoigne.

TIMOCLES.

Vous pouvez croire que je ſuis ravy du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en eſtat de ſervir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez dequoy rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intereſts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moy.

SOSTRATE.

Seigneurs, il ſeroit inutile, j'aurois tort de paſſer les ordres de ma commiſſion, & vous trouverez bon que je ne parle ny pour l'un, ny pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laiſſe agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en uſerez comme vous voudrez.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE.

CLitidas ſe reſouvient bien qu'il eſt de mes amis, je luy recommande toûjours de prendre mes intereſts auprés de ſa Maiſtreſſe, contre ceux de mon Rival.

CLITIDAS.

Laiſſez-moy faire, il y a bien de la comparaiſon de luy à vous, & c'eſt un Prince bien bâty pour vous le diſputer.

IPHICRATE.

Je reconnoiſtray ce ſervice.

TIMOCLES.

Mon Rival fait ſa Cour à Clitidas, mais Clitidas ſçait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre luy les pretentions de mon amour.

CLITIDAS.

Assurément, & il se mocque de croire l'emporter sur vous ; voilà auprés de vous un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS.

Belles paroles de tous costez. Voicy la Princesse, prenons mon temps pour l'aborder.

SCENE V.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

ON trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah ! qu'aux personnes comme nous qui sommes toûjours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agreable, & qu'aprés mille impertinents entretiens, il est doux de s'entretenir avec ses pensées. Qu'on me laisse icy promener toute seule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essay de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes qui par leurs pas, leurs gestes, & leurs mouvemens expriment aux yeux toutes choses; & on appelle cela, Pantomimes. J'ay tremblé à vous dire ce mot, & il y a des gens dans vostre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE

Vous avez bien la mine, Cleonice, de me venir icy regaler d'un mauvais divertiſſement; car grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifferemment tout ce qui ſe preſente à vous, & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Auſſi eſt-ce à vous ſeule qu'on voit avoir recours, toutes les Muſes neceſſitantes; vous eſtes la grande protectrice du merite incommodé, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde va débarquer chez-vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laiſſer-là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les, faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-eſtre, Madame, que leur dance ſera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir; ce ne ſeroit avec vous que reculer la choſe, & il vaut mieux en eſtre quitte.

CLEONICE.

Ce ne ſera icy, Madame, qu'une dance ordinaire, une autre fois...

ERIPHILE.

Point de preambule, Cleonice, qu'ils dancent.

Fin du premier Acte.

SECOND INTERMEDE.

LA Confidente de la jeune Princeſſe luy produit trois danceurs, ſous le nom de Pantomimes; c'eſt à dire qui expriment par leurs geſtes toutes ſortes de choſes. La Princeſſe les voit dancer, & les reçoit à ſon ſervice.

ENTRE'E DE BALLET,

De trois Pantomimes.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

ERIPHILE.

VOila qui eſt admirable! je ne croy pas qu'on puiſſe mieux dancer qu'ils dancent, & je ſuis bien aiſe de les avoir à moy.

CLEONICE.

Et moy, Madame, je ſuis bien aiſe que vous ayez veu que je n'ay pas ſi méchant gouſt que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche, qu'on me laiſſe icy.

CLEONICE.

Je vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut eſtre ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moy faire, je ſuis homme qui ſçais ma Cour.

SCENE II.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *fait semblant de chanter.*

LA, la, la, là, ah !

ERIPHILE.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas veu-là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS.

De laisser la Princesse vostre Mere qui s'en alloit vers le Temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde ?

CLITIDAS.

Assurément. Les Princes vos Amans y estoient.

ERIPHILE.

Le Fleuve Pénée fait icy d'agreables détours.

CLITIDAS.

Fort agreables. Sostrate y estoit aussi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade ?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la teste qui l'empesche de prendre plaisir à tous ces beaux regales. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressement de me charger d'aucune affaire au-

prés de vous, que je n'ay point voulu luy preſter l'oreille. & je luy ay dit nettement que je n'avois pas le loiſir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de luy dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je luy ay dit d'abord que je n'avois pas le loiſir de l'entendre, mais aprés je luy ay donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En verité c'eſt un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes ſoient faits: Ne prenant point de manieres bruyantes & des tons de voix aſſommans; ſage & poſé en toutes choſes; ne parlant jamais que bien à propos; point prompt à décider; point du tout exagerateur incommode; & quelques beaux Vers que nos Poëtes luy ayent recité, je ne luy ay jamais ouy dire, voilà qui eſt plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere. Enfin, c'eſt un homme pour qui je me ſens de l'inclination, & ſi j'eſtois Princeſſe il ne ſeroit pas malheureux.

ERIPHILE.

C'eſt un homme d'un grand merite aſſurément, mais dequoy t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé ſi vous aviez témoigné grande joye au magnifique regale que l'on vous a donné; m'a parlé de voſtre perſonne avec des tranſports les plus grands du monde; vous a miſe au deſſus du Ciel, & vous a donné toutes les loüanges qu'on peut donner à la Princeſſe la plus accomplie de la terre, entremeſlant tout cela, de pluſieurs ſou-

pirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous costez, & de le presser sur la cause de cette profonde melancolie, dont toute la Cour s'apperçoit, il a esté contraint de m'avoüer qu'il estoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux! quelle temerité est la sienne? c'est un extravagant que je ne verray de ma vie.

CLITIDAS.

Dequoy vous plaignez-vous, Madame?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer, & de plus avoir l'audace de le dire?

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moy?

CLITIDAS.

Non, Madame, il vous respecte trop pour cela, & est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos Filles, la jeune Arsinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduëment, & vous conjure d'honorer sa flâme de vostre protection.

ERIPHILE.

Moy?

CLITIDAS.

Non, non, Madame; je voy que la chose ne vous

plaiſt pas. Vôſtre colere m'a obligé à prendre ce détour, & pour vous dire la verité, c'eſt vous qu'il aime éperduëment.

ERIPHILE.

Vous eſtes un inſolent de venir ainſi ſurprendre mes ſentimens. Allons, ſortez d'icy, vous vous meſlez de vouloir lire dans les ames; de vouloir penetrer dans les ſecrets du cœur d'une Princeſſe. Oſtez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez icy. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dy, que vous n'en ouvrirez la bouche à perſonne du monde ſur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il ſuffit.

ERIPHILE.

Soſtrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame, il faut vous dire la verité; j'ay tiré de ſon cœur par ſurpriſe un ſecret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il eſt, dit-il, reſolu de mourir. Il a eſté au deſeſpoir du vol ſubtil que je luy en ay fait; & bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les inſtantes prieres qu'on ſçauroit faire, de ne vous en rien reveler, & c'eſt trahiſon contre luy que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux, c'eſt par ſon ſeul reſpect qu'il peut

me plaire ; & s'il eſtoit ſi hardy que de me déclarer ſon amour, il perdroit pour jamais, & ma preſence, & mon eſtime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ERIPHILE.

Le voicy ; ſouvenez-vous au moins ſi vous eſtes ſage de la défence que je vous ay faite.

CLITIDAS.

Cela eſt fait, Madame, il ne faut pas eſtre Courtiſan indiſcret.

SCENE III.

SOSTRATE, ERIPHILE.

SOSTRATE.

J'Ay une excuſe, Madame, pour oſer interrompre voſtre ſolitude, & j'ay reçeu de la Princeſſe voſtre Mere une commiſſion qui authoriſe la hardieſſe que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commiſſion, Soſtrate ?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner voſtre cœur.

ERIPHILE.

La Princeſſe ma Mere montre un eſprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil employ. Certe commiſſion, Soſtrate, vous a eſté agreable ſans doute, & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye.

SOSTRATE.

Je l'ay acceptée, Madame, par la neceſſité que mon devoir m'impoſe d'obeïr, & ſi la Princeſſe avoit voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelqu'autre de cet employ.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquiter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eſtime pas aſſez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumieres que vous pourrez deſirer de moy ſur le ſujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne deſire rien pour moy la-deſſus, Madame, & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amenent.

ERIPHILE.

Juſques-icy je me ſuis défenduë de m'expliquer, & la Princeſſe ma Mere a eu la bonté de ſouffrir que j'aye reculé toûjours ce choix qui me doit engager; mais je ſeray bien aiſe de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque choſe pour l'amour de vous, & ſi vous m'en preſſez je rendray cet arreſt qu'on attend depuis ſi long-temps.

SOSTRATE.

C'eſt une choſe, Madame, dont vous ne ſerez point importunée par moy, & je ne ſçaurois me réſoudre à preſſer une Princeſſe qui ſçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma Mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne luy ay-je pas dit auſſi que je m'acquiterois mal de cette commiſſion ?

ERIPHILE.

O ça, Soſtrate, les gens comme vous ont toûjours les yeux penetrans, & je penſe qu'il ne doit y avoir gueres de choſes qui échapent aux voſtres. N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde eſt en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du panchant de mon cœur ? Vous voyez les ſoins qu'on me rend, l'empreſſement qu'on me témoigne ; quel eſt celuy de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes, ne ſont reglez d'ordinaire que par les intereſts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Soſtrate, pancheriez-vous des deux ? quel eſt celuy, dites-moy, que vous ſouhaiteriez que j'épouſaſſe ?

SOSTRATE.

Ah ! Madame, ce ne ſeront pas mes ſouhaits, mais voſtre inclination qui décidera de la choſe.

ERIPHILE.

Mais ſi je me conſeillois à vous pour ce choix.

SOSTRATE.

Si vous vous conſeilliez à moy, je ſerois fort embaraſſé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous ſemble plus digne de cette preference !

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura perſonne qui ſoit digne de cet honneur. Tous les

Princes du monde ſeront trop peu de choſe pour aſpirer à vous ; les Dieux ſeuls y pourront pretendre, & vous ne ſouffrirez des hommes que l'encens, & les Sacrifices.

ERIPHILE.

Cela eſt obligeant, & vous eſtes de mes amis : Mais je veux que vous me diſiez pour qui des deux vous vous ſentez plus d'inclination, quel eſt celuy que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE IV.

CHORE'BE, SOSTRATE, ERIPHILE.

CHORE'BE.

MAdame, voilà la Princeſſe qui vient vous prendre icy, pour aller au Bois de Diane.

SOSTRATE.

Helas ! petit garçon que tu es venu à propos !

SCENE V.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, CLITIDAS, SOSTRATE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

ON vous a demandée, ma Fille, & il y a des gens que vostre absence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, & on ne s'inquiete pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous icy tant de divertissemens les uns aux autres: que toutes nos heures sont retenuës, & nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons viste dans le Bois, & voyons ce qui nous y attend; ce lieu est le plus beau du monde, prenons viste nos places.

Fin du second Acte.

TROISIE'ME INTERMEDE.

LE Theatre eſt une Foreſt, où la Princeſſe eſt invitée d'aller, une Nymphe luy en fait les honneurs en chantant; & pour la divertir on luy jouë une petite Comedie en Muſique, dont voicy le ſujet: Un Berger ſe plaint à deux Bergers ſes amis, des froideurs de celle qu'il aime, les deux amis le conſolent; & comme la Bergere aimée arrive, tous trois ſe retirent pour l'obſerver: aprés quelque plainte amoureuſe elle ſe repoſe ſur un gazon, & s'abandonnant aux douceurs du ſommeil; l'Amant fait approcher ſes amis pour contempler les graces de ſa Bergere, & invite toutes choſes à contribuer à ſon repos. La Bergere en s'éveillant, voit ſon Berger à ſes pieds, ſe plaint de ſa pourſuite: Mais conſiderant ſa conſtance elle luy accorde ſa demande, & conſent d'en eſtre aimée en preſence des deux Bergers amis: Deux Satyres arrivant ſe plaignent de ſon changement; & eſtant touchez de cette diſgrace, cherchent leur conſolation dans le vin.

LES PERSONNAGES de la Paſtorale.

La Nymphe de la Valée de Tempé.
Tircis
Lyſaſte.
Menandre.
Caliſte.
Deux Satyres.

PROLOGUE.

LA NYMPHE DE TEMPE'.

VEnez grande Princesse avec tous vos appas,
Venez prester vos yeux aux innocens ébas
Que nostre desert vous presente;
N'y cherchez point l'éclat des Festes de la Cour,
On ne sent icy que l'amour,
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

VOus chantez sous ces feüillages,
Doux rossignols pleins d'amours,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages:
Helas! petiss oiseaux, helas!
Si vous aviez mes maux vous ne chanteriez pas.

SCENE DEUXIE'ME.

LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

HE' quoy toûjours languiſſant, ſombre, & triſte?

MENANDRE.

Hé quoy toûjours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toûjours adorant Caliſte,
Et toûjours infortuné.

LICASTE.

Domte, domte, Berger, l'ennuy qui te poſſede.

TIRCIS.

Eh le moyen, helas!

MENANDRE.

Fais, Fais-toy quelque effort.

TIRCIS.

Eh le moyen, helas! quand le mal eſt trop fort?

LICASTE.

Ce mal trouvera ſon remede.

TIRCIS.

Je ne gueriray qu'à ma mort.

LICASTE, ET MENANDRE.

Ah Tircis!

TIRCIS.

Ah Bergers.

LICASTE, ET MENANDRE.

Prens ſur toy plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut ſecourir.

LICASTE, ET MENANDRE.

C'eſt trop, c'eſt trop ceder.

TIRCIS.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir.

LICASTE, ET MENANDRE.

Quelle foibleſſe!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE, ET MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtoſt mourir.

LICASTE.

Il n'eſt point de Bergere
Si froide, & ſi ſevere,
Dont la preſſante ardeur
D'un cœur qui perſevere
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il eſt dans les affaires
Des amoureux myſteres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux Amans.

TIRCIS.

Je la voy, la cruelle,
Qui porte icy ſes pas,
Gardons d'eſtre veu d'elle,
L'Ingrate, helas!
N'y viendroit pas.

SCENE TROISIE'ME.

CALISTE.

AH que ſur noſtre cœur
La ſevere Loy de l'honneur
Prend un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant ſenſible à ſes cuiſans ſoucis
De ſa langueur en ſecret je ſoûpire,
Et voudrois bien ſoulager ſon martyre,
C'eſt à vous ſeuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puiſque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits ſi doux nous force à nous armer,
Et pourquoy ſans eſtre blâmable
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Helas ! que vous eſtes heureux
Innocens Animaux de vivre ſans contrainte,
Et de pouvoir ſuivre ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux ?
Helas ! petits oyſeaux que vous eſtes heureux
De ne ſentir nulle contrainte,
Et de pouvoir ſuivre ſans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux.
Mais le ſommeil ſur ma paupiere
Verſe de ſes pavots l'agreable fraiſcheur,
Donnons-nous à luy toute entiere,
Nous n'avons point de Loy ſevere
Qui défende à nos ſens d'en goûter la douceur.

SCENE QUATRIE'ME.

TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

VErs ma belle ennemie
Portons ſans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous oſtez aux cœurs,
Dormez, dormez beaux yeux.

TIRCIS.

Silence, petits oiſeaux,
Vents n'agitez nulle choſe,
Coulez doucement ruiſſeaux,
C'eſt Caliſte qui repoſe.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous oſtez aux cœurs,
Dormez, dormez beaux yeux.

CALISTE.

Ah quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas.

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on ſuive, helas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Bergers que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misere;
Puisqu'en vain à vos pieds on me voit soûpirer.
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah Tircis, ostez-vous, j'ay peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE, ET MENANDRE l'un aprés l'autre.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'estre tendre;
C'est par trop vous défendre
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié;
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'estre tendre.

CALISTE.

C'est trop, c'est trop de rigueur,
J'ay mal-traité vostre ardeur
Cherissant vostre personne,
Vangez-vous de mon cœur
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! Bergers! Caliste! ah je suis hors de moy!
Si l'on meurt de plaisir je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foy.

MENANDRE.

O sort digne d'envie!

SCENE CINQUIE'ME.

DEUX SATYRES, TIRCIS, LICASTE, CALISTE.

Premier SATYRE.

QUoy tu me fuis ingrate, & je te vois icy
De ce Berger à moy faire une preference?

Deuxiéme SATYRE.

Quoy mes ſoins n'ont rien pû ſur ton indifference,
Et pour ce langoureux ton cœur s'eſt adoucy?

CALISTE.

Le deſtin le veut ainſi,
Prenez tous deux Patience.

Premier SATYRE.

Aux amans qu'on pouſſe à bout
L'amour fait verſer des larmes:
Mais ce n'eſt pas noſtre gouſt,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous conſolent de tout.

Deuxiéme SATYRE.

Noſtre amour n'a pas toûjours
Tout le bon-heur qu'il deſire:
Mais nous avons un ſecours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.

Tous.

Champeſtres Divinitez,
Faunes, Driades, ſortez
De vos paiſibles retraites,
Meſlez vos pas à vos ſons,
Et tracez ſur les herbettes
L'image de nos chanſons.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

EN meſme temps ſix Driades & ſix Faunes ſortent de leurs demeures, & font enſemble une dance agreable, qui s'ouvrant tout d'un coup, laiſſe voir un Berger & une Bergere, qui font en Muſique une petite Scene d'un dépit amoureux.

DEPIT AMOUREUX.

CLIMENE, PHILINTE.

PHILINTE.

QUand je plaiſois à tes yeux
J'eſtois content de ma vie,
Et ne voyois Roy ny Dieux
Dont le ſort me fiſt envie.

CLIMENE.

Lors qu'à toute autre perſonne
Me preferoit ton ardeur,
J'aurois quitté la Couronne
Pour regner deſſus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guery mon ame
Des feux que i'avois pour toy.

CLIMENE.

Un autre a vangé ma flâme
Des foibleſſes de ta foy.

PHILINTE.

Cloris qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidelle,
Si ſes yeux vouloient ma mort
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil si digne d'envie,
Me cherit plus que le jour,
Et moy je perdrois la vie
Pour luy montrer mon amour;

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place.

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse cherir,
Avec toy, je le confesse,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah plus que jamais aimons-nous,
Et vivons & mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS de la Comedie chantent.

AMans que vos querelles
Sont aimables & belles,
Qu'on y voit succeder
De plaisirs, de tendresse,
Querellez-vous sans cesse
Pour vous racommoder!

Amans que vos querelles
Sont aimables & belles, &c.

DEUXIE'ME ENTRE'E DE BALET.

LEs Faunes & les Driades recommencent leur dance, que les Bergeres & Bergers Muſiciens entre-meſlent de leurs Chanſons. tandis que trois petites Driades, & trois petits Faunes, font paroiſtre dans l'enfoncement du Theatre tout ce qui ſe paſſe ſur le devant.

LES BERGERS, ET BERGERES.

JOuïſſons, jouïſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour, ſçavent charmer nos ſens,
Des grandeurs, qui voudra ſe ſoucie,
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui ſont vieilliſſans:
Jouïſſons, jouïſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſçavent charmer nos ſens.
En aimant tout nous plaiſt dans la vie,
Deux cœurs unis de leur ſort ſont contents,
Cette ardeur de plaiſirs ſuivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps:
Jouïſſons, jouïſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſçavent charmer nos ſens.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES ANAXARQUE, CLITIDAS, ERIPHILE, SOSTRATE. *Suite.*

ARISTIONE.

LEs mesmes paroles toûjours se presentent à dire. Il faut toûjours s'écrier, voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais veu.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus serieuses personnes. En verité, ma Fille, vous estes bien obligée à ces Princes, & vous ne sçauriez assez reconnoistre tous les soins qu'ils prennent pour vous

ERIPHILE.

J'en ay, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-temps languir

sur ce qu'ils attendent de vous ; j'ay promis de ne vous point contraindre, mais leur amour vous presse de vous declarer, & de ne plus traîner en longueur la recompense de leurs services. J'ay chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentimens de vostre cœur, & je ne sçay pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ERIPHILE.

Ouy, Madame, mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, & que je ne sçaurois le faire sans meriter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux Princes, & je trouve une espece d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la preference de son Rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honneste compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma Fille, ne doit point vous inquieter, & ces Princes tous deux se sont soûmis il y a long-temps à la preference que pourra faire vostre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper, & des yeux desintéressez sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous sçavez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus ; & parmy ces deux Princes vostre inclination ne peut point se tromper, & faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter vostre parole, ny mon

ſcrupule, agréez, Madame, un moyen que j'oſe propoſer ?

ARISTIONE.

Quoy, ma Fille ?

ERIPHILE.

Que Soſtrate decide de cette preference. Vous l'avez pris pour découvrir le ſecret de mon cœur, ſouffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'eſtime tant, Soſtrate, que ſoit que vous vouliez vous ſervir de luy pour expliquer vos ſentimens, ou ſoit que vous vous en remettiez abſolument à ſa conduite ; je fais, dy je, tant d'eſtime de ſa vertu & de ſon jugement, que je conſens de tout mon cœur à la propoſition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'eſt à dire, Madame, qu'il nous faut faire noſtre Cour à Soſtrate ?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de Cour à me faire, & avec tout le reſpect que je dois aux Princeſſes, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Soſtrate ?

SOSTRATE.

J'ay des raiſons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me preſentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Soſtrate, de vous faire un ennemy ?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire en obeïſſant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raiſon donc, refuſez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquerir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout ſon bonheur ?

SOSTRATE.

Par la raiſon que je ne ſuis pas en eſtat d'accorder à ce Prince ce qu'il ſouhaiteroit de moy.

IPHICRATE.

Quelle pourroit eſtre cette raiſon ?

SOSTRATE.

Pourquoy me tant preſſer là-deſſus. Peut-eſtre ay-je, Seigneur, quelque intereſt ſecret qui s'oppoſe aux pretentions de voſtre amour. Peut-eſtre ay-je un amy qui brûle ſans oſer le dire, d'une flâme reſpectueuſe pour les charmes divins dont vous eſtes épris. Peut-eſtre cet amy me fait-il tous les jours confidence de ſon martyre ; qu'il ſe plaint à moy tous les jours des rigueurs de ſa deſtinée, & regarde l'Hymen de la Princeſſe, ainſi que l'arreſt redoutable qui le doit pouſſer au tombeau ; & ſi cela eſtoit, Seigneur, ſeroit-il raiſonnable que ce fuſt de ma main qu'il receuſt le coup de ſa mort ?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Soſtrate, d'eſtre vous-meſme cet amy, dont vous prenez les intereſts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux perſonnes qui vous écoûtent ; je ſçay me connoiſtre, Seigneur, & les malheureux comme moy n'ignorent pas juſques où leur fortune leur permet d'aſpirer.

ARISTIONE.

Laiſſons-cela, nous trouverons moyen de terminer l'irreſolution de ma Fille.

ANAXARQUE.

En eſt-il un meilleur, Madame, pour terminer les choſes au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner ſur ce Mariage? J'ay commencé comme je vous ay dit, à jetter pour cela les figures myſterieuſes que noſtre art nous enſeigne, & j'eſpere vous faire voir tantoſt ce que l'avenir garde à cette union ſouhaitée. Aprés cela pourra-t on balancer encore? La gloire & les proſperitez que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne ſeront elles pas ſuffiſantes pour le déterminer, & celuy qui ſera exclus, pourra-t-il s'offencer quand ce ſera le Ciel qui décidera cette preference?

IPHICRATE.

Pour moy je m'y ſoûmets entierement, & je declare que cette voye me ſemble la plus raiſonnable.

TIMOCLES.

Je ſuis de meſme avis, & le Ciel ne ſçauroit rien faire où je ne ſouſcrive ſans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous ſi clair dans les deſtinées, que vous ne vous trompiez jamais; & ces proſperitez, & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en ſera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma Fille, vous avez une petite incredulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, qne tout le monde a veuës de l'infaillibilité de mes predictions, ſont les cautions ſuffiſantes des promeſſes que je puis faire. Mais enfin, quand je vous auray fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous reglerez

là-dessus, à vostre fantaisie, & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAXARQUE.

Ouy, Madame, les felicitez qui vous suivront, si vous épousez l'un, & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS.

Voilà mon Astrologue embarassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discution des principes de l'Astrologie pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'Astrologie, l'Astrologie est une belle chose, & le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La verité de l'Astrologie est une chose incontestable, & il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses predictions.

CLITIDAS.

Assurément.

TIMOCLES.

Je suis assez incredule pour quantité de choses, mais pour ce qui est de l'Astrologie, il n'y a rien de plus seur & de plus constant, que le succés des Horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il eſt vray.

TIMOCLES.

Peut on conteſter ſur cette matiere les incidens celebres, dont les Hiſtoires nous font foy ?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé ?

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot, quel eſt ſon ſentiment là-deſſus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nez avec les qualitez qu'il faut pour la delicateſſe de ces belles Sciences, qu'on nomme curieuſes, & il y en a de ſi materiels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agreable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or, faire vivre eternellement, guerir par des paroles, ſe faire aimer de qui l'on veut, ſçavoir tous les ſecrets de l'avenir, faire deſcendre comme on veut du Ciel ſur des métaux des impreſſions de bon-heur, commander aux demons, ſe faire des Armées inviſibles & des Soldats invulnerables Tout cela eſt charmant, ſans doute, & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la poſſibilité, cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir ; mais pour moy, je vous avoue que

mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre, & à le croire, & j'ay toûjours trouvé cela trop beau pour estre veritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnetique, & de vertu occulte, sont si subtiles & délicates, qu'elles échapent à mon sens materiel. & sans parler du reste, jamais il n'a esté en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel jusqu'aux plus petites particularitez de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre-nous & des Globes, éloignez de nostre terre d'une distance si effroyable, & d'où cette belle Science, enfin, peut-estre venuë aux hommes? Quel Dieu l'a revelée, ou quelle experience l'a pû former, de l'observation de ce grand nombre d'Astres qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la mesme disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS.

Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien veu.

IPHICRATE.

Pour moy j'ay veu, & des choses tout à fait convainquantes.

TIMOCLES.

Et moy auſſi.

SOSTRATE.

Comme vous avez veu, vous faites bien de croire, & il faut que vos yeux ſoient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princeſſe croit à l'Aſtrologie, & il me ſemble qu'on y peut bien croire aprés elle. Eſt-ce que Madame, Soſtrate, n'a pas de l'eſprit & du ſens?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu violente; l'eſprit de la Princeſſe n'eſt pas une regle pour le mien, & ſon intelligence peut l'élever à des lumieres où mon ſens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Soſtrate, je ne vous diray rien ſur quantité de choſes, auſquelles je ne donne gueres plus de créance que vous. Mais pour l'Aſtrologie on m'a dit, & fait voir des choſes ſi poſitives que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ay rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce diſcours, & qu'on nous laiſſe un moment. Dreſſons noſtre promenade, ma Fille, vers cette belle grotte, où j'ay promis d'aller. Des galanteries à chaque pas.

Fin du troiſiéme Acte.

QUATRIE'ME INTERMEDE.

LE Theatre repreſente une grotte, où les Princeſſes vont ſe promener, & dans le temps qu'elles y entrent, huit Statuës portant chacune deux flambeaux à leurs mains, ſortent de leurs Niches, & font une dance variée de pluſieurs Figures, & de pluſieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRE'E DE BALLET.

De huit Statuës.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

DE qui que cela ſoit, on ne peut rien de plus galand & de mieux entendu. Ma Fille, j'ay voulu me ſeparer de tout le monde pour vous entretenir, & je veux que vous ne me cachiez rien de la verité. N'auriez vous point dans l'ame quelque inclination ſecrete que vous ne voulez pas nous dire ?

ERIPHILE.

Moy, Madame ?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma Fille, ce que j'ay fait pour vous merite bien que vous uſiez avec moy de franchiſe. Tourner vers vous toutes mes penſées, vous preferer à toutes choſes, & fermer l'oreille en l'eſtat où je ſuis, à toutes les propoſitions que cent Princeſſes en ma place écouteroient avec bien-ſeance, tout cela vous doit aſſez perſuader que je ſuis une bonne Mere, & que je ne ſuis pas pour recevoir avec ſeverité les ouvertures que vous pourriez me faire de voſtre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivy vostre exemple, que de m'être laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moy-mesme pour imposer silence à cette passion, & me mettre en estat de ne rien faire voir qui fust indigne de vostre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma Fille, vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentimens. Je n'ay point renfermé vostre inclination dans le choix de deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez; & le merite auprés de moy tient un rang si considerable que je l'egale à tout, & si vous m'avoüez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans repugnance au choix qu'aura fait vostre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontez pour moy, Madame, dont je ne puis assez me loüer; mais je ne les mettray point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, & tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un Mariage où je ne me sens pas encore bien resoluë.

ARISTIONE.

Jusqu'icy je vous ay laissée assez maistresse de tout, & l'impatience des Princes vos Amans.. Mais quel bruit est-ce que j'entends? ah! ma Fille, quel spectacle s'offre à nos yeux, quelque Divinité descend icy, & c'est la Déesse Venus qui semble nous vouloir parler.

SCENE II.

VENUS *accompagnée de quatre petits Amours dans une machine*, ARISTIONE, ERIPHILE.

VENUS.

PRinceſſe dans tes ſoins brille un zele exemplaire,
Qui par les immortels doit eſtre Couronné;
Et pour te voir un gendre, illuſtre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire:
Ils t'annoncent tous par ma voix,
La gloire & les grandeurs, que par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultez termine donc le cours;
Et penſe à donner ta Fille
A qui ſauvera tes jours.

ARISTIONE.

Ma Fille, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Aprés cela nous n'avons plus rien à faire, qu'à recevoir ce qu'ils s'appreſtent à nous donner, & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les aſſurer de noſtre obeïſſance, & leur rendre grace de leurs bontez.

SCENE III.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

VOilà la Princeſſe qui s'en va, ne voulez-vous pas luy parler ?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa Fille ſoit ſeparée d'elle, c'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener, ainſi que celuy de ſa Mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratagême a réüſſi. noſtre Venus a fait des merveilles ; & l'admirable Ingenieur qui s'eſt employé à cet artifice, a ſi bien diſpoſé tout, à coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette Grotte, ſi bien caché ſes fils de fer & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumieres, & habillé ſes Perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent eſté trompez. Et comme la Princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine teſte dans cette tromperie. Il y a long-temps, mon fils, que je prépare cette machine, & me voilà tantoſt au but de mes pretentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes au moins dreſſez-vous tout cet artifice ?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art ; mais les preſens du Prince Iphicrate, & les pro-

meſſes qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup ſur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainſi ce ſera luy qui recevra les effets favorables de tous les reſſorts que je fais joüer; & comme ſon ambition me devra toute choſe, voilà mon fils noſtre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans ſon erreur l'eſprit de la Princeſſe, pour la mieux prevenir encore par le rapport que je luy feray voir adroitement des paroles de Venus, avec les predictions des figures Celeſtes, que je luy dis que j'ay jettées. Va t-en tenir la main au reſte de l'ouvrage, preparer nos ſix hommes à ſe bien cacher dans leur barque derriere le Rocher, à poſément attendre le temps que la Princeſſe Ariſtione vient tous les ſoirs ſe promener ſeule ſur le rivage, à ſe jetter bien à propos ſur elle, ainſi que des Corſaires, & donner lieu au Prince Iphicrate de luy apporter ce ſecours, qui ſur les paroles du Ciel doit mettre entre ſes mains la Princeſſe Eriphile Ce Prince eſt averty par moy, & ſur la foy de ma prediction il doit ſe tenir dans ce petit Bois qui borde le rivage. Mais ſortons de cette Grotte, je te diray en marchant toutes les choſes qu'il faut bien obſerver. Voilà la Princeſſe Eriphile, évitons ſa rencontre.

SCENE IV.

ERIPHILE, CLEONICE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

HElas! quelle eſt ma deſtinée; & qu'ay-je fait aux Dieux pour meriter les ſoins qu'ils veulent prendre de moy?

CLEONICE.

Le voicy, Madame, que j'ay trouvé, & à vos premiers ordres il n'a pas manqué de me ſuivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cleonice, & qu'on nous laiſſe ſeuls un moment. Soſtrate, vous m'aimez.

SOSTRATE.

Moy, Madame?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Soſtrate, je le ſçay, je l'approuve; & vous permets de me le dire. Voſtre paſſion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le merite qui me la pouvoit rendre agreable. Si ce n'eſtoit le rang où le Ciel m'a fait naiſtre, je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas eſté mal-heureuſe, & que cent fois je luy ay ſouhaité l'appuy d'une fortune, qui puſt mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le merite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, & que dans mon cœur je ne prefere les vertus qui ſont en vous, à tous les titres magnifiques, dont les autres ſont reveſtus. Ce n'eſt pas meſme que la Princeſſe ma-

Mere ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, & je ne doute point, je vous l'avouë, que mes prieres n'eussent pû tourner son consentement du costé que j'aurois voulu ; mais il est des Estats, Sostrate, où il n'est pas honneste de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au dessus de toutes choses, & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination ; c'est à quoy, Sostrate, je ne me serois jamais resoluë, & j'ay creu faire assez de fuïr l'engagement dont j'estois sollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre le soin eux-mesmes de me donner un époux ; & tous ces longs délais avec lesquels j'ay reculé mon Mariage, & que les bontez de la Princesse ma Mere ont accordez à mes desirs ; ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, & il me faut resoudre à subir cet arrest du Ciel. Soyez seur, Sostrate, que c'est avec toutes les repugnances du monde que je m'abandonne à cet Hymenée ; & que si j'avois pû estre maistresse de moy, ou j'aurois esté à vous, ou je n'aurois esté à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire, voilà ce que j'ay creu devoir à vostre merite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à vostre flâme.

SOSTRATE.

Ah ! Madame, ç'en est trop pour un mal-heureux, je ne m'estois pas preparé à mourir avec tant de gloire, & je cesse dans ce moment de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naistre dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naistre assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princesse ; & cette pitié glorieuse vaut des Sceptres & des Couronnes, vaut la fortune des plus grands

Princes de la terre. Oüy, Madame, dés que j'ay osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot temeraire; dés que j'ay, dis-je, osé vous aimer, j'ay condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moy-mesme la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y estois preparé; mais vos bontez le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eust osé esperer, & je m'en vais mourir aprés cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes Si je puis encore souhaitter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux; de vouloir souffrir ma presence jusqu'à cet heureux Hymenée, qui doit mettre fin à ma vie; & parmy cette grande gloire, & ces longues prosperitez que le Ciel promet à vostre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette precieuse faveur?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'icy, ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, si vostre repos....

ERIPHILE.

Ostez-vous, vous dis-je, Sostrate, épargnez ma foiblesse, & ne m'exposez point à plus que je n'ay resolu.

SCENE V.

CLEONICE, ERIPHILE.

CLEONICE.

MAdame, je vous voy l'esprit tout chagrin, vous plaist il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse ?

ERIPHILE.

Oüy, Cleonice, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourveu qu'ils me laissent à mes pensées.

CINQUIE'ME INTERMEDE.

QUatre Pantomimes, pour épreuve de leur adreſſe, ajuſtent leurs geſtes & leurs pas aux inquiétudes de la jeune Princeſſe Eriphile.

ENTRE'E DE BALLET,

De quatre Pantomimes.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITIDAS, ERIPHILE.

CLITIDAS.

DE quel coſté porter mes pas ? où m'aviſeray-je d'aller, & en quel lieu puis-je croire que je trouveray maintenant la Princeſſe Eriphile ? Ce n'eſt pas un petit avantage que d'eſtre le premier à porter une nouvelle. Ah ! la voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous deſtinoit.

ERIPHILE.

Eh, laiſſe-moy, Clitidas, dans ma ſombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon, je penſois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Soſtrate pour époux ; mais puiſque cela vous incommode, je rengaiſne ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je ſuis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, hola Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laiſſe, Madame, dans voſtre ſombre mélancolie.

ERIPHILE.

ERIPHILE.

Arreſte, te dy-je, approche. Que viens-tu me dire ?

CLITIDAS.

Rien, Madame, on a parfois des empreſſemens de venir dire aux Grands de certaines choſes, dont ils ne ſe ſoucient pas, & je vous prie de m'excuſer.

ERIPHILE.

Que tu es cruel !

CLITIDAS.

Une autre fois j'auray la diſcretion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquietude, qu'eſt-ce que tu viens m'annoncer ?

CLITIDAS.

C'eſt une bagatelle de Soſtrate, Madame, que je vous diray une autre fois, quand vous ne ſerez point embarraſſée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, & m'apprens cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez ſçavoir, Madame ?

ERIPHILE.

Ouy, dépeſche. Qu'as-tu à me dire de Soſtrate ?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuſe, où perſonne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dy-moy viſte ce que c'eſt.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, voſtre ſombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ay donc à vous dire, Madame, que la Princeſſe voſtre Mere paſſoit preſque ſeule dans la Foreſt, par ces petites routes qui ſont ſi agreables, lors qu'un Sanglier hideux, (ces vilains Sangliers là font toûjours du deſordre ; & l'on devroit les bannir des Foreſts bien policées) ; lors, dy-je, qu'un Sanglier hideux, pouſſé je croy par des Chaſſeurs, eſt venu traverſer la route, où nous eſtions. Je devrois vous faire peut eſtre, pour orner mon recit, une deſcription étenduë du Sanglier dont je parle, mais vous vous en paſſerez s'il vous plaiſt, & je me contenteray de vous dire que c'eſtoit un fort vilain animal. Il paſſoit ſon chemin, & il eſtoit bon de ne luy rien dire, de ne point chercher de noiſe avec luy ; mais la Princeſſe a voulu égayer ſa dexterité, & de ſon dard qu'elle luy a lancé un peu mal à propos, ne luy en déplaiſe, luy a fait au deſſus de l'oreille une aſſez petite bleſſure. Le Sanglier mal-moriginé, s'eſt impertinemment détourné contre nous ; nous eſtions là deux, ou trois miſerables qui avons pâly de frayeur, chacun gagnoit ſon Arbre, & la Princeſſe ſans défence demeuroit expoſée à la furie de la beſte, lors que Soſtrate a paru, comme ſi les Dieux l'euſſent envoyé.

ERIPHILE.

Hé, bien, Clitidas.

CLITIDAS.

Si mon recit vous ennuye, Madame, je remettray le reſte à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foy, c'eſt promptement de vray que j'acheveray, car un peu de poltronnerie m'a empeſché de voir tout le détail de ce combat ; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que retoutnant ſur la place, nous avons veu le Sanglier mort, tout veautré dans ſon ſang, & la Princeſſe pleine de joye, nommant Soſtrate ſon liberateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux luy marquoient pour vous. A ces paroles j'ay creu que j'en avois aſſez entendu, & je me ſuis haſté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah ! Clitidas ; pouvois tu m'en donner une qui me pût eſtre plus agreable ?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

JE voy, ma Fille, que vous ſçavez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux ſe ſont expliquez bien plûtoſt que nous n'euſſions penſé ; mon peril n'a gueres tardé à nous marquer leurs volontez, & l'on connoiſt aſſez que ce ſont eux qui ſe ſont meſlez de ce choix, puiſque le merite tout ſeul brille dans cette preference. Aurez-vous quelque repugnance à recompenſer de voſtre cœur, celuy à qui je dois

la vie, & refuserez-vous Sostrate pour époux ?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vostre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agreable.

SOSTRATE.

Ciel ! n'est-ce point icy quelque songe tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flater, & quelque réveil mal-heureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune ?

SCENE III.

CLEONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

CLEONICE.

MAdame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'icy abusé, l'un & l'autre Prince, par l'esperance de ce choix qu'ils poursuivent depuis long temps, & qu'au bruit qui s'est répandu de vostre avanture, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre luy, jusques-là, que de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, & il en a receu quelques blessures, dont on ne sçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voicy.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLEONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRinces, vous agiſſez tous deux avec une violence bien grande, & ſi Anaxarque a pû vous offenſer, j'eſtois pour vous en faire juſtice moy-meſme.

IPHICRATE.

Et quelle juſtice, Madame, auriez-vous pû nous faire de luy, ſi vous la faites ſi peu à noſtre rang, dans le choix que vous embraſſez ?

ARISTIONE.

Ne vous eſtes-vous pas ſoûmis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma Fille ?

TIMOCLES.

Ouy, Madame, nous nous ſommes ſoûmis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate & moy, mais non pas à nous voir rebutez tous deux.

ARISTIONE.

Et ſi chacun de vous a bien pû ſe reſoudre à ſouffrir une preference, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne ſoyez preparez, & que peut importer à l'un & à l'autre, les intereſts de ſon Rival ?

IPHICRATE.

Oüy, Madame, il importe, c'eſt quelque con-

solation de se voir preferer un homme qui vous est égal, & vostre aveuglement est une chose épouventable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me broüiller avec une personne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs; & je vous prie avec toute l'honnesteté qu'il m'est possible, de donner à vôtre chagrin un fondement plus raisonnable; de vous souvenir, s'il vous plaist, que Sostrate est revestu d'un merite, qui s'est fait connoistre à toute la Grece, & que le rang où le Ciel l'éleve aujourd'huy, va remplir toute la distance qui estoit entre luy & vous.

IPHICRATE.

Ouy, ouy, Madame, nous nous en souviendrons; mais peut-estre aussi vous souviendrez vous, que deux Princes outragez ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-estre, Madame, qu'on ne goûtera pas long-temps la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces, aux chagrins d'un amour qui se croit offencé, & nous n'en verrons pas avec moins de tranquilité la Feste des jeux Pythiens Allons-y de ce pas, & couronnons par ce pompeux Spectacle, cette merveilleuse journée.

SIXIE'ME INTERMEDE, qui eſt la ſolemnité des jeux Pythiens.

LE Theatre eſt une grande Salle en maniere d'Amphitheatre, ouvert d'une grande arcade, dans le fond, au deſſus de laquelle eſt une Tribune fermée d'un rideau; & dans l'éloignement paroiſt un Autel pour le Sacrifice. Six hommes habillez, comme s'ils eſtoient preſque nuds, portant chacun une hâche ſur l'épaule, comme Miniſtres du Sacrifice, entrent par le portique, au ſon des Violons, & ſont ſuivis de deux Sacrificateurs Muſiciens, d'une Preſtreſſe Muſicienne, & leur ſuite.

LA PRESTRESSE.

CHantez, peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles,
Parcourez la Terre & les Cieux,
Vous ne sçauriez chanter rien de plus precieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'est rien qui resiste.

AUTRE GRECQUE.

Il n'est rien icy-bas
Qui par ses bien-faits ne subsiste.

AUTRE GRECQUE.

Toute la Terre est triste
Quand on ne le voit pas.

LE CHOEUR.

Poussons à sa Memoire
Des concerts si touchans,
Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

LEs ſix hommes portant les haches, font entre-eux une dance ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils ſe retirent aux deux côtez du Theatre pour faire place à ſix Voltigeurs.

DEUXIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

SIx Voltigeurs font paroiſtre en cadence, leur adreſſe ſur des chevaux de bois, qui ſont apportez par des Eſclaves.

TROISIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

QUatre Conducteurs d'Eſclaves amenent en cadence douze Eſclaves qui danſent en marquant la joye qu'ils ont, d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

QUatre hommes, & quatre femmes armez à la Grecque, font enſemble une maniere de jeu pour les armes.

La Tribune s'ouvre, un Heraut, ſix Trompettes & un Timballier ſe meſlant à tous les inſtrumens, annonce avec un grand bruit la venuë d'Apollon;

LE CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat ſuprême
Qui brille en ces lieux.

Quelle grace extrême !
Quel port glorieux !
Où voit-on des Dieux
Qui ſoient faits de même ?

Apollon au bruit des Trompettes & des Violons entre par le Portique, precedé de ſix jeunes gens, qui portent des Lauriers entre-laſſez autour d'un bâton, & un Soleil d'or au deſſus avec la deviſe Royale en maniere de trophée. Les ſix jeunes gens, pour danſer avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux ſix hommes qui portent les haches, & commencent avec Apollon une dance heroïque, à laquelle ſe joignent en diverſes manieres les ſix hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, & les quatre hommes armez avec leurs tambours, tandis que les ſix Trompettes, le Timballier, les Sacrificateurs, la Preſtreſſe & le Chœur de Muſique accompagnent tout cela en s'y meſlant par diverſes repriſes ; ce qui finit la Feſte des jeux Pythiens, & tout le divertiſſement.

CINQUIE'ME ET DERNIERE ENTRE'E de Ballet.

APOLLON, *& six jeunes gens de sa suite.*

Chœur de Musique.

POUR LE ROY, Representant le SOLEIL.

JE suis la source des Clartez,
Et les Astres les plus vantez
Dont le beau Cercle m'environne,
Ne sont brillans & respectez
Que par l'éclat que je leur donne.

Du Char où je me puis asseoir
Je voy le desir de me voir
Posseder la Nature entiere,
Et le Monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bien-faits de ma lumiere.

Bien heureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses
Les Terres, où de mes regards
J'arreste les douces caresses.

POUR MONSIEUR LE GRAND, Suivant D'APOLLON.

Bien qu'auprés du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien quoy qu'il fasse
Que l'on s'en tient toûjours le plus prés que l'on peut

POUR LE MARQUIS DE VILLEROY,
Suivant d'APOLLON.

De noſtre Maiſtre incomparable
Vous me voyez inſeparable;
Et le zele puiſſant qui m'attache à ſes vœux,
Le ſuit parmy les eaux, le ſuit parmy les feux.

POUR LE MARQUIS DE RASSENT,
Suivant d'APOLLON.

Je ne ſeray pas vain quand je ne croiray pas
Qu'un autre mieux que moy ſuive par tout ſes pas.

FIN.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, COMEDIE.

Par I. B. P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour le Roy à ſaint Germain en Laye, au mois de Février 1672.

Et donnée au Public, ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal, pour la premiere fois le huitiéme Juillet 1672.

Par la Troupe du Roy.

ACTEURS.

LA COMTESSE, d'Escarbargnas.

LE COMTE, Son fils.

LE VICOMTE, Amant de Julie.

JULIE Amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, Conseiller, Amant de la Comtesse.

MONSIEUR HARPIN, Receveur des Tailles, autre Amant de la Comtesse.

MONSIEUR BOBINET, Precepteur de Monsieur le Comte.

ANDRE'E, Suivante de la Comtesse.

JEANNOT, Laquais de Monsieur Tibaudier.

CRIQUET, Laquais de la Comtesse.

La Scene est à Angoulesme.

V.E. III — Biblioteca Nazionale NAPOLI

P. Brisart d. I. Sauué f.

LA COMTESSE DE SCARMAGNAS

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

HE' quoy, Madame, vous estes déja icy ?

JULIE.

Ouy, vous en devriez rougir, Cleante, & il n'est guere honneste à un Amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je serois icy il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, & j'ay esté arresté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprés des nouvelles de la Cour, pour trouver le moyen de m'en dire des plus extravagan-

tes qu'on puiſſe debiter ; & c'eſt-là, comme vous ſçavez, le fleau des petites Villes, que ces grands Nouvelliſtes qui cherchent par tout où répandre des contes qu'ils ramaſſent. Celuy-cy m'a montré d'abords deux feüilles de papier, pleines juſques aux bord d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus ſeur du monde. En ſuite, comme d'une choſe fort curieuſe, il m'a fait avec grand myſtere une fatigante lecture de toutes les méchantes plaiſanteries de la Gazette d'Hollande, dont il épouſe les intereſts. Il tient que la France eſt batuë en ruïne par la plume cet Ecrivain, & qu'il ne faut que ce bel eſprit pour défaire toutes nos Troupes ; & de-là s'eſt jetté à corps perdu dans le raiſonnement du Miniſtere, dont il remarque tous les defauts, & d'où j'ay creu qu'il ne ſortiroit point. A l'entendre parler, il ſçait les ſecrets du Cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'Eſtat luy laiſſe voir tous ſes deſſeins, & elle ne fait pas un pas, dont il ne penetre les intentions. Il nous aprend les reſſorts cachez de tout ce qui ſe fait, nous découvre les veuës de la prudence de nos voiſins, & remuë à ſa fantaiſie toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences meſmes s'étendent juſques en Afrique, & en Aſie ; & il eſt informé de tout ce qui s'agite dans le Conſeil d'enhaut, du Prête-Jean, & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez voſtre excuſe du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agreable, & faire qu'elle ſoit plus aiſément receuë.

LE VICOMTE.

C'eſt-là, belle Julie, la veritable cauſe de mon retarment ; & ſi je voulois y donner une excuſe galante, je n'aurois qu'à vous dire, que le rendez-vous que vous voulez prendre peut authoriſer la pareſſe dont

vous me querellez. Que m'engager à faire l'Amant de la Maistresse du logis, c'est me mettre en estat de craindre de me trouver icy le premier. Que cette feinte où je me force n'estant que pour vous plaire, j'ay lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte, que devant les yeux qui s'en divertissent. Que j'évite le teste à teste avec cette Comtesse ridicule, dont vous m'embrassez; & en un mot que ne venant icy que pour vous, j'ay toutes les raisyns du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE.

Nous sçavons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit, pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant si vous estiez venu une demie heure plûtost, nous aurions profité de tous ces momens; car j'ay trouvé en arrivant que la Comtesse estoit sortie, & je ne doute point qu'elle ne soit allée par la Ville, se faire honneur de la Comedie, que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bon-heur de vous voir?

JULIE.

Quand nos Parens pourront estre d'accord, ce que je n'ose esperer. Vous sçavez comme moy, que les demeslez de nos deux familles, ne nous permettent point de nous voir autre part, & que mes Freres, non plus que vostre Pere, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir nostre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoy ne pas mieux joüir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, & me contraindre à perdre en une sotte feinte, les momens que j'ay prés de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher noſtre amour ; & puis à vous dire la verité , cette feinte dont vous parlez m'eſt une Comedie fort agreable , & je ne ſçay ſi celle que vous nous donnez aujourd'huy nous divertira davantage. Noſtre Comteſſe d'Eſcarbagnas , avec ſon perpetuel enteſtement de qualité , eſt un auſſi bon perſonnage qu'on en puiſſe mettre ſur le Theatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris , l'a ramenée dans Angouleſme , plus achevée qu'elle n'eſtoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à ſon ridicule de nouveaux agrémens , & ſa ſottiſe tous les jours ne fait que croiſtre & embellir.

LE VICOMTE.

Ouy , mais vous ne conſiderez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au ſupplice , & qu'on n'eſt point capable de ſe joüer long-temps , lors qu'on a dans l'eſprit une paſſion auſſi ſerieuſe , que celle que je ſens pour vous. Il eſt cruel , belle Julie , que cet amuſement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer ſon ardeur ; & cette nuit j'ay fait là deſſus quelques Vers , que je ne puis m'empeſcher de vous reciter , ſans que vous me le demandiez , tant la démangeaiſon de dire ſes ouvrages , eſt un vice attaché à la qualité de Poëte.

C'eſt trop long-temps , Iris , me mettre à la torture.

Iris , comme vous le voyez , eſt mis-là pour Julie.

C'eſt trop long-temps , Iris , me mettre à la torture,
Et ſi je ſuy vos loix , je les blâme tout bas ,
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour declarer un mal que je ne reſſens pas.

Faut-il que vos beaux yeux à qui je rends les armes,
Veüillent ſe divertir de mes triſtes ſoûpirs ;
Et n'eſt-ce pas aſſez de ſouffrir pour vos charmes,
Sans me faire ſouffrir encor pour vos plaiſirs?

C'en eſt trop à la fois, que ce double martyre ;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire ;
Exerce ſur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tuë,
Et ſi par la pitié vous n'eſtes combatuë,
Je meurs, & de la feinte, & de la verité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites-là bien plus mal-traité que vous n'eſtes ; mais c'eſt une licence que prennent Meſſieurs les Poëtes, de mentir de gayeté de cœur, & de donner à leurs Maiſtreſſes des cruautez qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux penſées qui leur peuvent venir. Cependant je ſeray bien aiſe que vous me donniez ces Vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'eſt aſſez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer-là ; il eſt permis d'eſtre parfois aſſez fou pour faire des Vers, mais non pour vouloir qu'ils ſoient veus.

JULIE.

C'eſt en vain que vous vous retranchez ſur une fauſſe modeſtie, on ſçait dans le monde que vous avez de l'eſprit, & je ne voy pas la raiſon qui vous oblige à cacher les voſtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu, Madame, marchons là-deſſus, s'il vous plaiſt, avec beaucoup de retenuë ; il eſt dangereux dans le monde de ſe meſler d'avoir de

l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu, Cleante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner, & je vous embarasserois si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moy, Madame, vous vous mocquez, & je ne suis pas si Poëte que vous pourriez bien croire, pour.... Mais voicy vostre Madame la Comtesse d'Escarbagnas, je sorts par l'autre porte pour ne la point trouver, & vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ay promis.

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

AH! mon Dieu, Madame, vous voila toute seule! quelle pitié est-ce là, toute seule; il me semble que mes gens m'avoient dit, que le Vicomte estoit icy?

JULIE.

Il est vray qu'il y est venu, mais c'est assez pour luy de sçavoir que vous n'y estiez pas pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment il vous a veuë?

JULIE.

Ouy.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit ?

JULIE.

Non, Madame, & il a voulu témoigner par-là qu'il eſt tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vrayment je le veux quereller de cette action: quelque amour que l'on ait pour moy, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au Sexe; & je ne ſuis point de l'humeur de ces femmes injuſtes, qui s'applaudiſſent des incivilitez, que leurs Amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous ſoyez ſurpriſe de ſon procedé. L'amour que vous luy donnez, éclate dans toutes ſes actions, & l'empeſche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je croy eſtre en eſtat de pouvoir faire naiſtre une paſſion aſſez forte, & je me trouve pour cela aſſez de beauté, de jeuneſſe, & de qualité, Dieu mercy; mais cela n'empeſche pas, qu'avec ce que j'inſpire, on ne puiſſe garder de l'honneſteté, & de la complaiſance pour les autres. Que faites-vous donc là, Laquais ? eſt-ce qu'il n'y a pas une antichambre, où ſe tenir, pour venir quand on vous appelle; cela eſt étrange qu'on ne puiſſe avoir en Province un Laquais qui ſçache ſon monde. A qui eſt ce donc que je parle, voulez-vous donc vous en aller là dehors petit fripon ? Filles approchez.

ANDRE'E.

Que vous plaiſt-il, Madame?

LA COMTESSE.

Oſtez-moy mes coëffes. Doucement donc mal-

adroit : , comme vous me ſaboulez la teſte avec vos mains peſantes.

ANDRE'E.

Je fais , Madame , le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Ouy , mais le plus doucement que vous pouvez , eſt fort rudement pour ma teſte , & vous me l'avez déboîtée. Tenez encor ce manchon , ne laiſſez point traiſner tout cela , & portez-le dans ma garde-robbe. Hé bien , où va-t elle , où va-t-elle , que veut-elle faire , cet oiſon bridé ?

ANDRE'E.

Je veux , Madame , comme vous m'avez dit , porter cela aux garde-robbes.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu , l'impertinente. Je vous demande pardon , Madame. Je vous ay dit ma garde robbe , groſſe beſte , c'eſt à dire où ſont mes habits.

ANDRE'E.

Eſt-ce , Madame qu'à la Cour une armoire s'appelle une garde-robbe ?

LA COMTESSE.

Ouy , butorde , on appelle ainſi le lieu où l'on met les habits.

ANDRE'E.

Je m'en reſouviendray , Madame , auſſi bien que de voſtre grenier , qu'il faut appeller garde-meuble.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour inſtruire ces animaux-là !

JULIE.

Je les trouve bien-heureux , Madame , d'eſtre ſous voſtre diſcipline.

LA COMTESSE.

C'eſt une fille de ma Mere nourrice , que j'ay miſe

mise à la chambre, & elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, Madame, & il est glorieux de faire ainsi des creatures.

LA COMTESSE.

Allons, des sieges. Hola, Laquais, Laquais, Laquais En verité voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un Laquais, pour donner des sieges Filles, Laquais, Laquais, Filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, & que nous serons contraintes de nous donner des sieges nous mesmes.

ANDRE'E.

Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres.

ANDRE'E.

J'enfermois vostre manchon, & vos coëffes dans vostre armoi.... dis-je, dans vostre garderobbe.

LA COMTESSE.

Appellez-moy ce petit frippon de Laquais.

ANDRE'E.

Hola, Criquet.

LA COMTESSE.

Laissez-là vostre Criquet, bouviere, & appellez Laquais.

ANDRE'E.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd, Criq... Laquais, Laquais.

CRIQUET.

Plaist-il.

LA COMTESSE.

Où estiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.

Dans la ruë, Madame

LA COMTESSE.

Et pourquoy dans la ruë ?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là dehors.

LA COMTESSE.

Vous eſtes un petit impertinent, mon amy, & vous devez ſçavoir que là-dehors, en termes de perſonnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez ſoin tantoſt de faire donner le foüet à ce petit fripon là, par mon Eſcuyer, c'eſt un petit incorrigible.

ANDRE'E.

Qu'eſt ce que c'eſt, Madame, que voſtre Eſcuyer ? eſt ce Maiſtre Charles que vous appellez comme cela ?

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, ſotte que vous eſtes, vous ne ſçauriez ouvrir la bouche que vous ne diſiez une impertinence. Des ſieges ; & vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il ſe fait déja tard. Qu'eſt ce que c'eſt donc que vous me regardez toute effarée ?

ANDRE'E.

Madame...

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame. Qu'y a-t-il ?

ANDRE'E.

C'eſt que....

LA COMTESSE.

Quoy ?

ANDRE'E.

C'eſt que je n'ay point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment vous n'en avez point ?

ANDRE'E.

Non, Madame, ſi ce n'eſt des bougies de ſuif.

LA COMTESSE.

La bouviere! Et où eſt donc la cire que je fis acheter ces jours paſſez ?

ANDRE'E.

Je n'en ay point veu depuis que je ſuis ceans.

LA COMTESSE.

Oſtez-vous de-là, inſolente, je vous renvoyray chez vos parens. Apportez-moy un verre d'eau. Madame, *faiſant des ceremonies pour s'aſſeoir.*

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah ! Madame.

JULIE.

Ah ! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Madame.

JULIE.

Mon Dieu, Madame.

LA COMTESSE.

Oh, Madame.

JULIE.

Oh, Madame.

LA COMTESSE.

Eh, Madame.

JULIE.

Eh, Madame.

LA COMTESSE.

Hé allons donc, Madame.

JULIE.

Hé allons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Je ſuis chez moy, Madame, nous ſommes de-

meurez d'accord de cela. Me prenez-vous pour une Provinciale, Madame ?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame

LA COMTESSE.

Allez, impertinente, je bois avec une ſoûcoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une ſoûcoupe pour boire.

ANDRE'E.

Criquet, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une ſoûcoupe ?

CRIQUET.

Une ſoûcoupe ?

ANDRE'E.

Ouy.

CRIQUET.

Je ne ſçay.

LA COMTESSE.

Vous ne vous groüillez pas ?

ANDRE'E.

Nous ne ſçavons tous deux, Madame, ce que c'eſt qu'une ſoûcoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'eſt une aſſiette, ſur laquelle on met le verre Vive Paris pour eſtre bien ſervie, on vous entend là au moindre coup d'œil. Hé bien vous ay-je dit comme cela, teſte de bœuf ? c'eſt deſſous qu'il faut mettre l'aſſiette.

ANDRE'E.

Cela eſt bien aiſé.

LA COMTESSE. *Andrée caſſe le verre.*

Hé bien ne voilà pas l'étourdie ! En verité vous me payerez mon verre.

ANDRE'E.

Hé bien ouy, Madame, je le payeray.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal adroite, cette bouviere, cette butorde, cette ....

ANDRE'E *s'en allant.*

Dame, Madame, ſi je le paye, je ne veux point eſtre querellée.

LA COMTESSE.

Oſtez-vous de devant mes yeux. En verité, Madame, c'eſt une choſe étrange que les petites Villes, on n'y ſçait point du tout ſon monde ; & je viens de faire deux ou trois viſites, où ils ont penſé me deſeſperer, par le peu de reſpect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre ? ils n'ont point fait de voyage à Paris ?

LA COMTESSE.

Ils ne laiſſeroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les perſonnes ; mais le mal que j'y trouve, c'eſt qu'ils veulent en ſçavoir autant que moy, qui ay eſté deux mois à Paris, & veu toute la Cour.

JULIE.

Les ſottes gens que voilà !

LA COMTESSE.

Ils ſont inſupportables, avec les impertinentes égalitez dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la ſubordination dans les choſes ; & ce qui me met hors de moy, c'eſt qu'un Gentilhomme de Ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il eſt auſſi bien Gentilhomme, que feu Monſieur mon mary, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les Contracts qu'il paſſoit.

JULIE.

On ſçait bien mieux vivre à Paris dans ces Hoſtels; dont la memoire doit eſtre ſi chere Cet Hoſtel de Mouhy, Madame, cet Hoſtel de Lyon, cet Hoſtel de Hollande. Les agreables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il eſt vray qu'il y a bien de la difference de ces lieux-là, à tout cecy. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les reſpects qu'on ſçauroit ſouhaiter. On ne s'en leve pas, ſi l'on veut, de deſſus ſon ſiege; & lors que l'on veut voir la Reveuë, ou le grand Ballet de Pſiché, on eſt ſervie à point nommé.

JULIE.

Je penſe, Madame, que durant voſtre ſéjour à Paris, vous avez fait bien des conqueſtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la Cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter; & je garde dans ma caſſette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propoſitions j'ay refuſées; il n'eſt pas neceſſaire de vous dire leurs noms, on ſçait ce qu'on veut dire par les galans de la Cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redeſcendre à un Monſieur Tibaudier, le Conſeiller, & à un Monſieur Harpin, le Receveur des Tailles. La chûte eſt grande, je vous l'avouë. Car pour Monſieur voſtre Vicomte, quoy que Vicomte de Province, c'eſt toûjours un Vicomte, & il peut faire un voyage à Pa-

ris, s'il n'en a point fait ; mais un Conſeiller, & un Receveur, ſont des Amans un peu bien minces, pour une grande Comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les Provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir ; ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de ſoûpirans ; & il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un Amant ſeul maiſtre du terrain, de peur que faute de Rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avouë, Madame, qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites, c'eſt une école que voſtre converſation, & j'y viens tous les jours attraper quelque choſe.

SCENE III.

CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E, JEANNOT.

CRIQUET.

VOilà Jeannot de Monſieur le Conſeiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien petit coquin, voilà encore de vos aſneries ; un Laquais qui ſçauroit vivre, auroit eſté parler tout bas à la Demoiſelle ſuivante, qui ſeroit venuë dire doucement à l'oreille de ſa Maiſtreſſe : Madame, voilà le Laquais de Monſieur un tel, qui demande à vous dire un mot ; à quoy la Maiſtreſſe, auroit répondu, faites-le entrer.

CRIQUET.

Entrez Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie. Qu'y a-t-il, Laquais ? Que portes-tu-là ?

JEANNOT.

C'eſt Monſieur le Conſeiller, Madame, qui vous ſouhaite le bon jour ; & auparavant que de venir, vous envoye des poires de ſon jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'eſt du bon chreſtien, qui eſt fort beau. Andrée faites porter cela à l'office. Tien mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh non, Madame.

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon Maiſtre m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moy, Madame.

CRIQUET.

Hé prenez, Jeannot, ſi vous n'en voulez pas vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dy à ton Maiſtre que je le remercie.

CRIQUET.

Donne-moy donc cela.

JEANNOT.

Ouy, quelque ſot.

CRIQUET.

C'eſt moy qui te l'ay fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris ſans toy.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaiſt de ce Monſieur Tibaudier, c'eſt qu'il ſçait vivre avec les perſonnes de ma qualité, & qu'il eſt fort reſpectueux.

SCENE IV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, ANDRE'E.

LE VICOMTE.

MAdame, je viens vous avertir que la Comedie ſera bien-toſt preſte, & que dans un quart-d'heure nous pouvons paſſer dans la Salle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohuë au moins. Que l'on diſe à mon Suiſſe qu'il ne laiſſe entrer perſonne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous declare que je renonce à la Comedie, & je n'y ſçaurois prendre de plaiſir, lors que la compagnie n'eſt pas nombreuſe. Croyez-moy, ſi vous voulez vous bien divertir, qu'on diſe à vos gens de laiſſer entrer toute la Ville.

LA COMTESSE.

Laquais un ſiege. Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit ſacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'eſt un billet de Monſieur Tibaudier, qui m'envoye des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ay point encore vû.

LE VICOMTE.

Voicy un billet du beau ſtyle, Madame, & qui merite d'eſtre bien écouté.

Il lit.

Madame, je n'aurois pas pû vous faire le preſent que je vous envoye, ſi je ne recueillois pas plus de fruit de mon Jardin, que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne ſe paſſe rien entre-nous.

LE VICOMTE *continuë.*

Les poires ne ſont pas encore bien meures, mais elles en quadrent mieux, avec la dureté de voſtre ame, qui par ſes continuels dedains, ne me promet pas poires molles. Trouvez-bon, Madame, que ſans m'engager dans une énumeration de vos perfections, & charmes, qui me jetteroit dans un progrés à l'infiny, je concluë ce mot, en vous faiſant conſiderer que je ſuis d'un auſſi franc Chreſtien, que les poires que je vous envoye, puiſque je rends le bien pour le mal: c'eſt à dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puiſque je vous preſente des poires de bon chreſtien, pour des poires d'angoiſſe, que vos cruautez me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER, voſtre Eſclave indigne.

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-eſtre quelque mot qui n'eſt pas de l'Academie, mais j'y remarque un certain reſpect qui me plaiſt beaucoup.

JULIE.

Vous avez raiſon, Madame, & Monſieur le V[illegible]

comte deuſt-il s'en offenſer, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCENE V.

MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E, CRIQUET.

LA COMTESSE.

APprochez, Monſieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Voſtre billet a eſté bien receu, auſſi bien que vos poires, & voilà Madame qui parle pour vous, contre voſtre Rival.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je luy ſuis bien obligé, Madame, & ſi elle a jamais quelque procés en noſtre Siege, elle verra que je n'oublîray pas l'honneur qu'elle me fait, de ſe rendre auprés de vos beautez l'Avocat de ma flâme.

JULIE.

Vous n'avez pas beſoin d'Avocat, Monſieur, & voſtre cauſe eſt juſte.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce neanmoins, Madame, bon droit a beſoin d'aide, & j'ay ſujet d'apprehender de me voir ſupplanté par un tel Rival, & que Madame ne ſoit circonvenuë par la qualité de Vicomte.

LE VICOMTE.

J'eſperois quelque choſe, Monſieur Tibaudier, avant voſtre billet, mais il me fait craindre pour mon Tribu-

MONSIEUR TIBAUDIER.

Voicy encore, Madame, deux petits Verſets, ou couplets, que j'ay compoſez à voſtre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah ! je ne penſois pas que Monſieur Tibaudier fuſt Poëte, & voilà pour m'achever, que ces deux petits Verſets là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux Strophes. Laquais donnez un ſiege à Monſieur Tibaudier. Un pliant, petit animal. Monſieur Tibaudier mettez-vous-là, & nous liſez vos Strophes.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Une perſonne de qualité
Ravit mon ame,
Elle a de la beauté,
J'ay de la flame;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je ſuis perdu aprés cela.

LA COMTESSE.

Le premier Vers eſt beau, Une perſonne de qualité.

JULIE.

Je croy qu'il eſt un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle penſée.

LA COMTESSE.

Voyons l'autre Strophe.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je ne ſçay pas ſi vous doutez de mon parfait amour;
Mais je ſçay bien que mon cœur à toute heure
Veut quitter ſa chagrine demeure,
Pour aller par reſpect faire au voſtre ſa Cour:

Après cela pourtant, seure de ma tendresse,
Et de ma foy, dont unique est l'espece,
Vous devriez à vostre tour
Vous contentant d'estre Comtesse,
Vous dépoüiller en ma faveur d'une peau de tigresse.
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà suplanté, moy, par Monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne pensez pas vous mocquer, pour des Vers faits dans la Province, ces Vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame, me mocquer? Quoy que son Rival, je trouve ces Vers admirables, & ne les appelle pas seulement deux Strophes, comme vous, mais deux Epigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoy, Martial fait-il des Vers, je pensois qu'il ne fist que des gans?

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce Martial-là, Madame, c'est un Autheur qui vivoit il y a trente, ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monsieur Tibaudier a leu les Autheurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame si ma Musique & ma Comedie, avec mes entrées de Ballet, pourront combatre dans vostre esprit les progrés des deux Strophes, & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon Fils le Comte soit de la partie; car il est arrivé ce matin de mon Chasteau avec son Precepteur, que je voy là dedans.

SCENE VI.

MONSIEUR BOBINET, Mr TIBAUDIER; LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, ANDRE'E, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HOla, Monsieur Bobiner, Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

MONSIEUR BOBINET.

Je donne le bon Vespres à toute l'honorable compagnie. Que desire Madame la Comtesse d'Escarbagnas, de son tres-humble Serviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monsieur Bobinet, estes-vous party d'Escarbagnas, avec mon Fils le Comte?

MONSIEUR BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme vôtre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres Fils, le Marquis, & le Commandeur?

MONSIEUR BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le Comte?

MONSIEUR BOBINET.

Dans vostre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monsieur Bobinet?

MONSIEUR BOBINET.

Il compose un Thême, Madame, que je viens de luy dicter, sur une Epistre de Ciceron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

MONSIEUR BOBINET.

Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez.

LE VICOMTE.

Ce Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage, & je croy qu'il a de l'esprit.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE; LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER, ANDRE'E. CRIQUET.

MONSIEUR BOBINET.

ALlons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La reverence à toute l'honneste assemblée.

LA COMTESSE.

Comte, saluez Madame. Faites la reverence à Monsieur le Vicomte, saluez Monsieur le Conseiller.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je suis ravy, Madame, que vous me concediez la grace d'embrasser Monsieur le Comte vostre Fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là ?

JULIE.

En verité, Madame, Monsieur le Comte a tout à fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune Gentil-homme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eust un si grand enfant ?

LA COMTESSE.

Helas ! quand je le fis, j'estois si jeune que je me joüois encore avec une poupée.

JULIE.

C'est Monsieur vostre frere, & non pas Monsieur vostre Fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

MONSIEUB BOBINET.

Madame, je n'oubliray aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontez m'ont fait l'honneur de me confier la conduite, & je tâcheray de luy inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-luy un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous luy apprenez.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, Monsieur le Comte, recitez vostre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro soli quod convenit, esto virile. Omne viri...

LA

LA COMTESSE.

Fy, Monſieur Bobinet, quelles ſottiſes eſt-ce que vous luy apprenez-là ?

MONSIEUR BOBINET.

C'eſt du Latin, Madame, & la premiere regle de Jean Deſpautere.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, ce Jean Deſpautere-là eſt un inſolent, & je vous prie de luy enſeigner du Latin plus honneſte que celuy là.

MONSIEUR BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il acheve, la gloſe expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique aſſez.

GRIQUET.

Les Comediens envoyent dire qu'ils ſont tout preſts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. Monſieur Tibaudier, prenez Madame.

LE VICOMTE.

Il eſt neceſſaire de dire, que cette Comedie n'a eſté faite que pour lier enſemble les differents morceaux de Muſique, & de danſe, dont on a voulu compoſer ce divertiſſement & que....

LA COMTESSE.

Mon, Dieu voyons l'affaire, on a aſſez d'eſprit pour comprendre les choſes.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plûtoſt qu'on pourra, & qu'on empeſche s'il ſe peut qu'aucun fâcheux ne vienne troubler noſtre divertiſſement

Aprés que les violons ont quelque peu joüé, & que toute la Compagnie eſt aſſiſe.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE VICOMTE, JULIE, M. HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER, *aux pieds de la Comteſſe.* MONSIEUR BOBINET. ANDRE'E.

MONSIEUR HARPIN.

PArbleu la choſe eſt belle, & je me réjouïs de voir ce que je voy.

LA COMTESSE.

Hola, Monſieur le Receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites, vient-on interrompre comme cela une Comedie?

MONSIEUR HARPIN.

Morbleu, Madame, je ſuis ravy de cette avanture, & cecy me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'aſſurance qu'il y a au don de voſtre cœur, & aux ſermens que vous m'avez faits de ſa fidelité.

LA COMTESSE.

Mais vrayment, on ne vient point ainſi ſe jetter au travers d'une Comedie, & troubler un Acteur qui parle.

MONSIEUR HARPIN.

Eh teſte-bleu la veritable Comedie qui ſe fait icy, c'eſt celle que vous joüez, & ſi je vous trouble, c'eſt dequoy je me ſoucie peu.

LA COMTESSE.

En verité vous ne ſçavez ce que vous dites.

MONSIEUR HARPIN.

Si fait morbleu je le ſçay bien, je le ſçay bien, morbleu, &....

LA COMTESSE.

Eh fy, Monſieur, que cela eſt vilain de jurer de la ſorte.

MONSIEUR HARPIN.

Eh ventrebleu, s'il y a icy quelque choſe de vilain, ce ne ſont point mes juremens, ce ſont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous juraſſiez, vous la teſte, la mort & la ſang, que de faire ce que vous faites avec Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne ſçay pas, Monſieur le Receveur, dequoy vous vous plaignez, & ſi...

MONSIEUR HARPIN.

Pour vous, Monſieur, je n'ay rien à vous dire, vous faites bien de pouſſer voſtre pointe, cela eſt naturel, je ne le trouve point étrange, & je vous demande pardon ſi j'interromps voſtre Comedie; mais vous ne devez point trouver étrange auſſi que je me plaigne de ſon procedé, & nous avons raiſon tous deux de faire ce que nous faiſons.

LE VICOMTE.

Je n'ay rien à dire à cela, & ne ſçay point les ſujets de plaintes, que vous pouvez avoir contre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en uſe point de la ſorte, & l'on vient doucement ſe plaindre à la perſonne que l'on aime.

MONSIEUR HARPIN.

Moy me plaindre doucement?

LA COMTESSE.

Oüy. L'on ne vient point crier de deſſus un

Theatre, ce qui se doit dire en particulier.

MONSIEUR HARPIN.

J'y viens moy morbleu tout exprés, c'est le lieu qu'il me faut, & je souhaitterois que ce fust un Theatre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos veritez.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un si grand vacarme pour une Comedie, que Monsieur le Vicomte me donne ? vous voyez que Monsieur Tibaudier qui m'aime en use plus respectueusement que vous.

MONSIEUR HARPIN.

Monsieur Tibaudier en use comme il luy plaist ; je ne sçay pas de quelle façon Monsieur Tibaudier a esté avec vous : mais Monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moy, & je ne suis point d'humeur à payer les Violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE.

Mais vrayment, Monsieur le Receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites on ne traite point de la sorte les Femmes de qualité, & ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous & moy.

MONSIEUR HARPIN.

Hé ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire, avec vostre quittons la faribole ?

MONSIEUR HARPIN.

Je veux dire, que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au merite de Monsieur le Vicomte, vous n'estes pas la premiere Femme qui joüe dans le monde de ces sortes de caracteres, & qui ait auprés d'elle un Monsieur le Receveur, dont on luy voit trahir, & la passion, & la bour-

ſe pour le premier venu qui luy donnera dans la veuë ; mais ne trouvez point étrange auſſi, que je ne ſois point la dupe d'une infidelité ſi ordinaire aux coquettes du temps, & que je vienne vous aſſurer devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, & que Monſieur le Receveur ne ſera plus pour vous Monſieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela eſt merveilleux, comme les Amans emportez deviennent à la mode ; on ne voit autre choſe de tous coſtez. Là, là, Monſieur le Receveur, quittez voſtre colere, & venez prendre place pour voir la Comedie.

MONSIEUR HARPIN.

Moy, morbleu, prendre place, cherchez vos benets à vos pieds. Je vous laiſſe, Madame la Comteſſe, à Monſieur le Vicomte, & ce ſera à luy que j'envoiray tantoſt vos lettres. Voilà ma Scene faite, voilà mon rôle joüé. Serviteur à la compagnie.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Monſieur le Receveur, nous nous verrons autre part qu'icy, & je vous feray voir, que je ſuis au poil, & à la plume.

MONSIEUR HARPIN.

Tu as raiſon, Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moy je ſuis confuſe de cette inſolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, ſont comme ceux qui perdent leur procés, ils ont permiſſion de tout dire. Preſtons ſilence à la Comedie.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE COMTE, JULIE Mr TIBAUDIER, MONSIEUR BOBINET, ANDRE'E, JEANNOT, CRIQUET.

JEANNOT.

VOilà un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner viste.

LE VICOMTE *lit*

En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoye promptement un avis. La querelle de vos Parens & de ceux de Julie, vient d'estre accommodée, & les conditions de cet accord, c'est le Mariage de vous, & d'elle. Bon soir.

Ma foy, Madame, voilà nostre Comedie achevée aussi.

JULIE.

Ah! Cleante quel bon-heur! nostre amour eust-il osé esperer un si heureux succés?

LA COMTESSE.

Comment donc, qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE

Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie, & si vous m'en croyez, pour rendre la Comedie complette de tout point, vous épouserez Monsieur Tibaudier, & donnerez Mademoiselle Andrée à son Laquais, dont il fera son Valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoy, jouer de la sorte une personne de ma qualité?

LE VICOMTE.

C'eſt ſans vous offenſer, Madame, & les Comedies veulent de ces ſortes de choſes.

LA COMTESSE.

Oüy, Monſieur Tibaudier, je vous épouſe, pour faire enrager tout le monde.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce m'eſt bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE.

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puiſſions voir icy le reſte du Spectacle.

BOUTS-RIMEZ COMMANDEZ. sur le bel Air.

QUe vous m'embarraſſez avec voſtre.....grenoüille,
Qui traiſne à ſes talons le doux mot d'...hipocras,
Je hay des bouts-rimez le pueril.....fatras,
Et tiens qu'il vaudroit mieux filer une.....quenoüille.

La gloire du bel air n'a rien qui me..... chatoüille,
Vous m'aſſommez l'eſprit avec un gros.....platras,
Et je tient heureux ceux qui ſont morts à.. .....Coutras,
Voyant tout le papier qu'en Sonnets on.....baiboüille.

M'accable derechef la haine du .....tagot,
Plus méchant mille fois, que n'eſt un vieux.....magot,
Plûtoſt qu'un bout-rimé me faſſe entrer en.....dance.

Je vous le chante clair, comme un.....chardonneret;
Au bout de l'Univers je fuys dans une.....manſe,
Adieu, grand Prince, adieu, tenez-vous.....guilleret.

FIN.

LE MALADE IMAGINAIRE.

COMEDIE

MESLE'E DE MUSIQUE

ET

DE DANSES.

Par Monsieur DE MOLIERE.

Corrigée sur l'original de l'Autheur, de toutes les fausses additions & suppositions de Scenes entieres, faites dans les Editions precedentes.

Representée pour la premiere fois, sur le Theatre de la Salle du Palais Royal, le dixiéme Février 1673.

Par la Troupe du ROY.

MALADE

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

Brisart d. Sauvé f.

LE MALADE IMAGINAIRE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LE MALADE IMAGINAIRE.

COMEDIE MESLE'E DE MUSIQUE ET DE DANSES.

LE PROLOGUE.

APRE'S les glorieuſes fatigues, & les Exploits victorieux de noſtre Auguſte Monarque, il eſt bien juſte que tous ceux qui ſe meſlent d'écrire, travaillent ou à ſes loüanges, ou à ſon divertiſſement. C'eſt ce qu'icy l'on a voulu faire, & ce Prologue eſt un eſſay des Loüanges de ce grand Prince, qui donne Entrée à la Comedie du *Malade Imaginaire*, dont le projet a eſté fait pour le délaſſer de ſes nobles travaux.

La Decoration repreſente un lieu Champeſtre, & neanmoins fort agreable.

ECLOGUE

En Muſique & en Danſe.

FLORE, PAN, CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS, DEUX ZEPHIRS, TROUPE DE BERGERES, ET DE BERGERS.

FLORE.

Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres,
Accourez, accourez ſous ces tendres Ormeaux;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien cheres,
Et réjoüir tous ces Hameaux.
Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres,
Accourez, accourez, ſous ces tendres Ormeaux.

CLIMENE, ET DAPHNE'.

Berger laiſſons-là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, ET DORILAS.

Mais au moins dy-moy, cruelle.

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux?

DORILAS.

Si tu ſeras ſenſible à mon ardeur fidelle?

CLIMENE, ET DAPHNE'.

Voila Flore qui nous appelle.

TIRCIS, ET DORILAS.

Ce n'eſt qu'un mot, un mot, un ſeul mot que je veux:

TIRCIS

Languiray-je toûjours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je eſperer qu'un jour tu me rendras heureux ?

CLIMENE, ET DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

ENTRE'E DE BALLET.

Toute la Troupe des Bergers & des Bergeres, va ſe placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmy nous,
Déeſſe, doit jetter tant de réjouïſſance ?

DAPHNE'.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en ſoûpirons tous.

TOUS ENSEMBLE.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voicy, ſilence, ſilence.
Vos vœux ſont exaucez, LOUIS eſt de retour,
Il ramene en ces lieux les Plaiſirs & l'Amour.
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes,
Par ſes vaſtes Exploits ſon bras voit tout ſoûmis,
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

TOUS.

Ah quelle douce nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! qu'elle eſt belle !
Que de plaiſirs ! que de ris ! que de jeux !
Que de ſuccés heureux !
Et que le Ciel a bien remply nos vœux,
Ah quelle douce nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! qu'elle eſt belle !

AUTRE ENTRE'E DE BALLET.

Tous les Bergers & Bergeres, expriment par des Danſes les tranſports de leur joye.

FLORE.

De vos Flutes bocageres
Réveillez les plus beaux ſons ;
LOUIS offre à vos Chanſons
La plus belle des matieres.
Aprés cent combats,
Où cueille ſon bras
Une ample victoire :
Formez entre vous
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

TOUS.

Formons entre-nous
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

FLORE.

Mon jeune Amant dans ce bois,
Des preſens de mon empire
Prepare un prix à la voix,
Qui ſçaura le mieux nous dire
Les vertus & les Exploits
Du plus Auguſte des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage.

DAPHNE'.

Si Dorilas eſt vainqueur.

CLIMENE.

A le cherir je m'engage.

DAPHNE'.

Je me donne à ſon ardeur.

TIRCIS.

O trop chere eſperance !

DORILAS.

O mot plein de douceur !

TOUSDEUX.

Plus beau ſujet, plus belle recompenſe
Peuvent-ils animer un cœur ?

Les Violons jouent un Air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore comme Juge va ſe placer au pied d'un bel arbre, qui eſt au milieu du Theatre, avec deux Zephirs, & que le reſte comme Spectateurs va occuper les deux coſtez de la Scene.

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,
Contre l'effort ſoudain de ſes flots écumeux
Il n'eſt rien d'aſſez ſolide ;
Digues, Chaſteaux, Villes, & Bois,
Hommes, & Troupeaux à la fois,
Tout cede au courant qui le guide,
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ſes Exploits.

BALLET.

Les Bergers & Bergeres du coſté de Tircis, danſent autour de luy ſur une Ritornelle, pour exprimer leurs applaudiſſemens.

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuſe obſcurité de la nuë enflammée,
Fait d'épouvente & d'horreur
Trembler le plus ferme cœur :
Mais à la teſte d'une armée
LOUIS jette plus de terreur.

BALLET.

Les Bergers & Bergeres du costé de Dorilas, font de mesme que les autres.

TIRCIS.

Des fabuleux Exploits que la Grece a chantez,
Par un brillant amas de belles veritez
Nous voyons la gloire effacée,
Et tous ces fameux demy-dieux,
Que vante l'Histoire passée
Ne sont point à nostre pensée,
Ce que LOUIS est à nos yeux.

BALLET.

Les Bergers & les Bergeres de son costé, font encore la mesme chose.

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps par ses faits inouïs
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des Siecles évanouïs:
Mais nos Neveux dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

BALLET.

Les Bergeres de son costé font encore de mesme, aprés quoy les deux partis se meslent.

PAN, suivi de six Faunes.

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein temeraire,
Hé, que voulez-vous faire?
Chanter sur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon sur sa Lyre
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire?
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,
C'est monter vers les Cieux sur des aisles de cire,
Pour tomber dans le fond des Eaux.

Pour chanter de LOUIS *l'intrepide courage;*
Il n'eſt point d'aſſez docte voix,
Point de mots aſſez grands pour en tracer l'Image;
Le ſilence eſt le langage
Qui doit loüer ſes Exploits.
Conſacrez d'autres ſoins à ſa pleine Victoire,
Vos loüanges n'ont rien qui flate ſes deſirs,
Laiſſez, laiſſez-là ſa gloire
Ne ſongez qu'à ſes plaiſirs.

TOUS.

Laiſſons, laiſſons-là ſa gloire
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

FLORE.

Bien que pour étaler ſes vertus immortelles
La force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez-pas tous deux de recevoir le prix:
Dans les choſes grandes & belles
Il ſuffit d'avoir entrepris.

ENTRE'E DE BALLET.

Les deux Zephirs danſent avec deux couronnes de Fleurs à la main, qu'ils viennent donner enſuite aux deux Bergers.

CLIMENE ET DAPHNE',
en leur donnant la main.

Dans les choſes grandes & belles
Il ſuffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.

Ha! que d'un doux ſuccés noſtre audace eſt ſuivie!

FLORE ET PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS *on ne le perd jamais.*

LES QUATRE AMANS.

Au ſoin de ſes plaiſirs donnons-nous deſormais.

FLORE ET PAN.

Heureux, heureux, qui peut luy consacrer sa vie.

TOUS.

Joignons tous dans ces bois
Nos flutes & nos voix,
Ce jour nous y convie,
Et faisons aux Echos redire mille fois,
LOUIS est le plus grand des Rois.
Heureux, heureux, qui peut luy consacrer sa vie.

DERNIERE ET GRANDE ENTRE'E DE BALLET.

Faunes, Bergers & Bergeres, tous se meslent, & il se fait entr'eux des jeux de danse, aprés quoy ils se vont preparer pour la Comedie.

AUTRE PROLOGUE.

Voſtre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimere,
Vains & peu ſages Medecins,
Vous ne pouvez guerir par vos grands mots Latins.
La douleur qui me deſeſpere,
Voſtre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimere.

Helas ! helas ! je n'oſe découvrir
Mon amoureux martyre,
Au Berger pour qui je ſoûpire,
Et qui ſeul peut me ſecourir.
Ne pretendez pas le finir,
Ignorans Medecins, vous ne ſçauriez le faire ;
Voſtre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimere.

Ces remedes peu ſeurs, dont le ſimple vulgaire
Croit que vous connoiſſez l'admirable vertu,
Pour les maux que je ſens n'ont rien det ſalutaire,
Et tout voſtre caquet ne peut-eſtre reçû,
Que d'un MALADE IMAGINAIRE.
Voſtre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimere,
Vains & peu ſages, &c.

Le Theatre change & repreſente une Chambre.

ACTEURS.

ARGAN, Malade imaginaire.

BELINE, seconde femme d'Argan.

ANGELIQUE, Fille d'Argan & Amante de Cleante.

LOUISON, petite Fille d'Argan, & Sœur d'Angelique.

BERALDE, Frere d'Argan.

CLEANTE, Amant d'Angelique.

MONSIEUR DIAFOIRUS, Medecin.

THOMAS DIAFOIRUS, son Fils, & Amant d'Angelique.

MONSIEUR PURGON, Medecin d'Argan.

MONSIEUR FLEURANT, Apotiquaire.

MONSIEUR BONNEFOY, Notaire.

TOINETTE, Servante.

La Scene est à Paris.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ARGAN *seul dans sa chambre assis, une table devant luy, compte des Parties d'Apotiquaire, avec des jettons ; il fait parlant à luy-mesme les dialogues suivans.*

TROIS & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Trois & deux font cinq. Plus du vingt-quatriéme, un petit Clystere insinuatif, préparatif, & remolliant pour amollir, humecter, & rafraîchir les entrailles de Monsieur. Ce qui me plaist, de Monsieur Fleurant mon Apothiquaires, c'est que ses parties sont toûjours fort civiles Les entrailles de Monsieur, trente sols. Oüy, mais Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'estre civil, il faut estre aussi raisonnable, & ne pas écorcher les Malades. Trente sols un lavement, je suis vostre Serviteur, je vous l'ay déja dit Vous ne me les avez mis dans les autres Parties qu'à vingt sols, & vingt sols en langage d'Apothiquaire, c'est à dire dix sols ; les voilà dix sols. Plus dudit jour, un bon Clystere détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, & autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, & nettoyer le bas ventre de Monsieur, trente sols ; avec vô-

tre permiſſion dix ſols. Plus dudit jour le ſoir un julep hepatique, ſoporatif, & ſomnifere, compoſé pour faire dormir Monſieur, trente cinq ſols; je ne me plains pas de celuy-là; car il me fit bien dormir. Dix, quinze, ſeize & dix ſept ſols ſix deniers. Plus du vingt-cinquiéme, une bonne medecine purgative & corroborative, compoſée de caſſe récente avec ſené levantin, & autres, ſuivant l'ordonnance de Monſieur Purgon, pour expulſer & évacuer la bile de Monſieur, quatre livres. Ah! Monſieur Fleurant, c'eſt ſe mocquer, il faut vivre avec les malades. Monſieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaiſt. Vingt & trente ſols. Plus dudit jour, une potion anodine, & aſtringente pour faire repoſer Monſieur, trente ſols. Bon.... dix, & quinze ſols. Plus du vingt-ſixiéme, un clyſtere carminatif pour chaſſer les vents de Monſieur, trente ſols. Dix ſols, Monſieur Fleurant. Plus le clyſtere de Monſieur reïteré le ſoir, comme deſſus, trente ſols. Monſieur Fleurant, dix ſols. Plus du vingt-ſeptiéme, une bonne medecine, compoſée pour haſter d'aller, & chaſſer dehors les mauvaiſes humeurs de Monſieur, trois livres. Bon, vingt, & trente ſols; je ſuis bien aiſe que vous ſoyez raiſonnable. Plus du vingt-huitiéme, une priſe de petit lait clarifié, & dulcoré, pour adoucir, lenifier, temperer, & rafraîchir le ſang de Monſieur, vingt ſols. Bon, dix ſols. Plus une potion cordiale & preſervative, compoſée avec douze grains de bezoard, ſirops de limon & grenade, & autres, ſuivant l'ordonnance, cinq livres. Ah! Monſieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaiſt, ſi vous en uſez comme cela, on ne voudra plus eſtre malade, contentez-vous de quatre francs, vingt & quarante ſols. Trois & deux ſont cinq, & cinq ſont dix, & dix ſont vingt. Soi-

xante

xante & trois livres quatre ſols ſix deniers. Si bien donc, que de ce mois j'ay pris une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept & huit medecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze, & douze lavemens; & l'autre mois il y avoit douze medecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas, ſi je ne me porte pas ſi bien ce mois-cy, que l'autre. Je le diray à Monſieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'oſte tout cecy: il n'y a perſonne; j'ay beau dire, on me laiſſe toûjours ſeul; il n'y a pas moyen de les arreſter icy *Il ſonne une ſonnette pour faire venir ſes gens.* Ils n'entendent point, & ma ſonnette ne fait pas aſſez de bruit. Drelin, drelin, drelin, point d'affaire. Drelin, drelin, drelin, ils ſont ſourds. Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme ſi je ne ſonnois point. Chienne, coquine, drelin, drelin, drelin; j'enrage *Il ne ſonne plus, mais il crie.* Drelin, drelin, drelin. Carogne à tous les diables. Eſt-il poſſible qu'on laiſſe comme celà un pauvre malade tout ſeul! Drelin, drelin, drelin; voilà qui eſt pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu, ils me laiſſeront icy mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE *en entrant dans la chambre.*

ON y va.

ARGAN.

Ah ! chienne ! ah carogne....

TOINETTE *faisant semblant de s'estre cognée la teste.*

Diantre soit fait de vostre impatience, vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la teste contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colere.*

Ah ! traistresse.....

TOINETTE *pour l'interrompre & l'empescher de crier, se plaint toûjours, en disant,*

Ha !

ARGAN.

Il y a.....

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Il y a une heure.....

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Tu m'as laissé....

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Tay toy donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

C'amon, ma foy, j'en ſuis d'avis, aprés ce que je me ſuis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égoſiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, caſſer la teſte, l'un vaut bien l'autre. Quitte, à quitte, ſi vous voulez.

ARGAN.

Quoy, coquine....

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleureray.

ARGAN.

Me laiſſer, traiſtreſſe.....

TOINETTE *toûjours pour l'interrompre.*

Ha!

ARGAN.

Chienne, tu veux.....

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Quoy il faudra encore que je n'aye pas le plaiſir de la quereller?

TOINETTE.

Querellez tout voſtre ſoû, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empeſches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaiſir de quereller, il faut bien que de mon coſté j'aye le plaiſir de pleurer; chacun le ſien ce n'eſt pas trop. Ha!

ARGAN.

Allons, il faut en passer par-là. Oste-moy cecy, coquine, oste-moy cecy. *Argan se leve de sa chaise.* Mon lavement d'aujourdhuy a-t-il bien operé?

TOINETTE.

Vostre lavement?

ARGAN.

Oüy, ay-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foy je ne me mesle point de ces affaires-là, c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puis qu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un boüillon prest, pour l'autre que je dois tantost prendre

TOINETTE.

Ce Monsieur Fleurant là, & ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur vostre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remedes.

ARGAN.

Taisez-vous ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la Medecine Qu'on me fasse venir ma fille Angelique, j'ay à luy dire quelque chose.

TOINETTE.

La voicy qui vient d'elle-mesme; elle a deviné vôtre pensée.

SCENE III.

ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

APprochez, Angelique, vous venez à propos ; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà preſte à vous ouïr.

ARGAN *courant au baſſin.*

Attendez. Donnez-moy mon bâton. Je vay revenir tout à l'heure.

TOINETTE *en le raillant.*

Allez viſte, Monſieur, allez. Monſieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE *la regardant d'un œil languiſſant, luy dit confidemment.*

TOinette.

TOINETTE.

Quoy?

ANGELIQUE.

Regardez-moy un peu.

TOINETTE.

Hé bien je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoy, Toinette?

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point dequoy je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de nostre jeune Amant; car c'est sur luy depuis six jours que roulent tous nos entretiens; & vous n'estes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiere à m'en entretenir, & que ne m'epargnes tu la peine de te jetter sur ce discours.

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps, & vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë, que je ne sçaurois me lasser de te parler de luy, & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toy. Mais dis moy, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ay pour luy?

TOINETTE.

Je n'ay garde.

ANGELIQUE.

Ay-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres

protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moy ?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise.

ANGELIQUE.

Dis moy un peu, ne trouves-tu pas comme moy, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'avanture inopinée de nostre connoissance ?

TOINETTE.

Oüy.

ANGELIQUE.

Ne trouves tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connoistre, est tout à fait d'un honneste homme ?

TOINETTE.

Oüy.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus genereusement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde ?

TOINETTE.

Oh, oüy.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

TOINETTE.

Assurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a l'air le meilleur du monde.

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ſes diſcours, comme ſes actions, ont quelque choſe de noble?

TOINETTE.

Cela eſt ſeur.

ANGELIQUE.

Q'on ne peut rien entendre de plus paſſionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il eſt vray.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'eſt rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empreſſemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inſpire?

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Eh, eh, ces choſes-là par fois ſont un peu ſujettes à caution Les grimaces d'amour reſſemblent fort à la verité; & j'ay veu de grands Comediens là-deſſus.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, que dis-tu là? helas! de la façon qu'il parle, ſeroit-il bien poſſible qu'il ne me diſt pas vray?

TOINETTE.

En tout cas vous en ſerez bien-toſt éclaircie; & la reſolution où il vous écrivit hier, qu'il eſtoit de vous faire demander en Mariage, eſt une prompte voye à vous faire connoiſtre s'il vous dit vray, ou non. C'en ſera là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, si celuy-là me trompe, je ne croiray de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà vostre Pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN *se met dans sa chaise.*

O C'a, ma Fille, je vay vous dire une nouvelle, où peut-estre ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? vous riez. Cela est plaisant, ouy, ce mot de Mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes Filles. Ah ! nature, nature ! A ce que je puis voir, ma Fille, je n'ay que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon Pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une Fille si obeïssante : la chose est donc concluë, & je vous ay promise.

ANGELIQUE.

C'est à moy, mon Pere, de suivre aveuglément toutes vos volontez.

ARGAN.

Ma femme, vostre belle-Mere, avoit envie que je vous fisse Religieuse, & vostre petite sœur

Louyſon auſſi ; & de tous temps elle a eſté aheurtée à cela.

TOINETTE *tout bas.*

La bonne beſte a ſes raiſons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point conſentir à ce Mariage, mais je l'ay emporté, & ma parole eſt donnée.

ANGELIQUE.

Ah ! mon Pere, que je vous ſuis obligée de toutes vos bontez.

TOINETTE.

En verité je vous ſçay bon gré de cela, & voilà l'action la plus ſage que vous ayez faite de voſtre vie.

ARGAN.

Je n'ay point encore veu la perſonne ; mais on m'a dit que j'en ſerois content, & toy auſſi.

ANGELIQUE.

Aſſurément, mon Pere.

ARGAN.

Comment l'as-tu veu ?

ANGELIQUE.

Puiſque voſtre conſentement m'authoriſe à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindray point de vous dire, que le hazard nous a fait connoiſtre il y a ſix jours, & que la demande qu'on vous a faite, eſt un effet de l'inclination, que dés cette premiere veuë nous avons priſe l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en ſuis bien aiſe, & c'eſt tant mieux que les choſes ſoient de la ſorte. Ils diſent que c'eſt un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oüy, mon Pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agreable de ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Aſſurément.

ARGAN.

De bonne phiſionomie.

ANGELIQUE.

Tres-bonne.

ARGAN.

Sage, & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honneſte.

ANGELIQUE.

Le plus honneſte du monde.

ARGAN.

Qui parle bien Latin, & Grec.

ANGELIQUE.

C'eſt ce que je ne ſçay pas.

ARGAN.

Et qui ſera receu Medecin dans trois jours;

ANGELIQUE.

Luy, mon Pere?

ARGAN.

Ouy. Eſt-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non vrayment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

ANGELIQUE.

Eſt-ce que Monſieur Purgon le connoiſt?

ARGAN.

La belle demandé ! il faut bien qu'il le connoiſſe puiſque c'eſt ſon neveu.

ANGELIQUE.

Cleante neveu de Monſieur Purgon !

ARGAN.

Quel Cleante ? Nous parlons de celuy pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, ouy.

ARGAN.

Hé bien, c'eſt le neveu de Monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beaufrere le Medecin, Monſieur Dyafoirus ; & ce fils s'appelle Thomas Dyafoirus, & non pas Cleante ; & nous avons conclu ce Mariage-là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant & moy ; & demain ce gendre prétendu doit m'eſtre amené par ſon Pere. Qu'eſt-ce ? vous voilà toute ébaubie ?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon Pere, que je connois que vous avez parlé d'une perſonne, & que j'ay entendu une autre.

TOINETTE.

Quoy, Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque ? & [illegible] bien que vous avez vous voudriez marier voſtre Fille avec un Medecin ?

ARGAN.

Ouy ; Dequoy te meſles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE.

Mon Dieu tout doux, vous allez d'abord aux invectives. Eſt ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble ſans nous emporter ? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt voſtre raiſon, s'il vous plaiſt, pour un tel Mariage ?

ARGAN.

Ma raiſon eſt, que me voyant infirme, & malade comme je ſuis, je veux me faire un gendre, & des alliez Medecins, afin de m'appuyer de bons ſecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les ſources des remedes qui me ſont neceſſaires, & d'eſtre à meſme des conſultations, & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voilà dire une raiſon, & il y a plaiſir à ſe répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monſieur, mettez la main à la conſcience. Eſt-ce que vous eſtes malade ?

ARGAN.

Comment, coquine, ſi je ſuis malade ? ſi je ſuis malade impudente !

TOINETTE.

Hé bien ouy, Monſieur, vous eſtes malade, n'ayons point de querelle là-deſſus. Oüy, vous eſtes fort malade, j'en demeure d'accord & plus malade que vous ne penſez ; voilà qui eſt fait Mais voſtre Fille doit épouſer un mary pour elle, & n'eſtant point malade, il n'eſt pas neceſſaire de luy donner un Medecin.

ARGAN.

C'eſt pour moy que je luy donne ce Medecin ; & une Fille de bon naturel doit eſtre ravie d'épouſer ce qui eſt utile à la ſanté de ſon Pere.

TOINETTE.

Ma foy, Monſieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conſeil ?

ARGAN.

Quel eſt-il ce conſeil ?

TOINETTE.

De ne point ſonger à ce Mariage-là.

ARGAN.

Hé la raiſon?

TOINETTE.

La raiſon, c'eſt que voſtre Fille n'y conſentira point.

ARGAN.

Elle n'y conſentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma Fille?

TOINETTE.

Voſtre Fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monſieur Dyafoirus, ny de ſon fils Thomas Dyafoirus; ny de tous les Dyafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ay affaire, moy, outre que le party eſt plus avantageux qu'on ne penſe; Monſieur Dyafoirus n'a que ce fils-là pour tout heritier; & de plus Monſieur Purgon, qui n'a ny femme ny enfans, luy donne tout ſon bien, en faveur de ce Mariage; & Monſieur Purgon eſt un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'eſtre fait ſi riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente ſont quelque choſe, ſans conter le bien du Pere.

TOINETTE.

Monſieur, tout cela eſt bel & bon; mais j'en reviens toûjours-là. Je vous conſeille entre-nous de luy choiſir un autre mary, & elle n'eſt point faite pour eſtre Madame Dyafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moy, que cela ſoit.

TOINETTE.

Eh fy, ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment, que je ne diſe pas cela?

TOINETTE.

Hé non.

ARGAN.

Et pourquoy ne le diray-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne ſongez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle execute la parole que j'ay donnée.

TOINETTE.

Non, je ſuis ſeure qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forceray bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettray dans un Convent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moy.

TOINETTE.

Bon.

ARGAN.

Comment, bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un Convent.

ARGAN.

Je ne la mettray point dans un Convent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Oüais, voicy qui eſt plaiſant. Je ne mettray pas ma Fille dans un Convent, ſi je veux ?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empeſchera ?

TOINETTE.

Vous-meſme.

ARGAN.

Moy ?

TOINETTE.

Oüy. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'auray.

TOINETTE.

Vous vous mocquez.

ARGAN.

Je ne me mocque point.

TOINETTE.

La tendreſſe paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme, ou deux, des bras jettez au coû, un mon petit Papa mignon, prononcé tendrement, ſera aſſez pour vous toucher

ARGAN.

Tout cela ne ſera rien.

TOINETTE.

Ouy, ouy.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordray point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu je vous connois, vous eſtes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne ſuis point bon, & je ſuis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monſieur, vous ne ſongez pas que vous eſtes malade.

ARGAN.

Je luy commande abſolument de ſe preparer à prendre le mary que je dis.

TOINETTE.

Et moy je luy défens abſolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où eſt-ce donc que nous ſommes ? & quelle audace eſt ce-là à une coquine de Servante, de parler de la ſorte devant ſon Maiſtre ?

TOINETTE.

Quand un Maiſtre ne ſonge pas à ce qu'il fait, une Servante bien ſenſée eſt en droit de le redreſſer.

ARGAN *court aprés Toinette.*

Ah ! inſolente, il faut que je t'aſſomme.

TOINETTE *ſe ſauve de luy.*

Il eſt de mon devoir de m'oppoſer aux choſes qui vous peuvent des-honorer

ARGAN *en colere, court aprés elle autour de ſa chaiſe ſon bâton à la main.*

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *courant, & se sauvant du costé de la chaise où n'est pas Argan.*

Je m'interesse, comme je doy, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.

Chienne.

TOINETTE.

Non, je ne consentiray jamais à ce Mariage.

ARGAN.

Pandarde !

TOINETTE.

Je ne veux point qu'elle épouse vostre Thomas Dyafoirus.

ARGAN.

Carogne !

TOINETTE.

Et elle m'obeïra plûtost qu'à vous.

ARGAN.

Angelique, tu ne veux pas m'arrester cette coquine-là ?

ANGELIQUE.

Eh, mon Pere, ne vous faites point malade.

ARGAN.

Si tu ne me l'arreste, je te donneray ma malediction.

TOINETTE.

Et moy je la desheriteray, si elle vous obeït.

ARGAN *se jette dans sa chaise, estant las de courir aprés elle.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

AH! ma femme approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mary?

ARGAN.

Venez-vous en icy à mon secours?

BELINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon amy.

ARGAN.

On vient de me mettre en colere.

BELINE.

Helas! pauvre petit mary. Comment donc mon amy?

ARGAN.

Voſtre coquine de Toinette eſt devenuë plus inſolente que jamais.

BELINE.

Ne vous paſſionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils,

ARGAN.

Elle a contrequarré une heure durant les choſes que je veux faire.

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne ſuis point malade.

BELINE.

C'eſt une impertinente.

ARGAN.

Vous ſçavez, mon cœur, ce qui en eſt.

BELINE.

Ouy, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Eh là, eh là.

ARGAN.

Elle eſt cauſe de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous faſchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne ſçay combien que je vous dis de me la chaſſer.

BELINE.

Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de Serviteurs, & de Servantes qui n'ayent leurs défauts. On eſt contraint parfois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualitez, à cauſe des bonnes. Celle-cy eſt adroite, ſoigneuſe, diligente, & ſur tout fidelle; & vous ſçavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Hola, Toinette.

TOINETTE.

Madame.

BELINE.

Pourquoy donc eſt-ce que vous mettez mon mary en colere ?

TOINETTE *d'un ton doucereux.*

Moy, Madame ? helas ! je ne ſçay pas ce que vous me voulez dire, & je ne ſonge qu'à complaire à Monſieur en toutes choſes.

ARGAN.

Ah ! la traîtreſſe !

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner ſa Fille en Mariage au fils de Monſieur Dyafoirus ; je luy ay répondu que je trouvois le party avantageux pour elle ; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un Convent.

BELINE.

Il n'y a pas grand mal à cela, & je trouve qu'elle a raiſon.

ARGAN.

Ah ! mamour, vous la croyez ; c'eſt une ſcelerate. Elle m'a dit cent inſolences.

BELINE.

Hé bien je vous crois, mon amy. Là remettez-vous. Ecoutez, Toinette, ſi vous fâchez jamais mon mary, je vous mettray dehors C'a, donnez-moy ſon manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans ſa chaiſe. Vous voilà je ne ſçay comment. Enfoncez bien voſtre bonnet juſques ſur vos oreilles ; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah ! mamie, que je vous ſuis obligé de tous les ſoins que vous prenez de moy.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous que je mette cecy ſous vous. Met-

tons celuy-cy pour vous appuyer & celuy-là de l'autre costé. Mettons celuy-cy derriere vostre dos, & cet autre-là pour soûtenir vostre teste.

TOINETTE *luy mettant rudement un oreiller sur la teste, & puis fuyant :*

Et celuy-cy pour vous garder du serein.

ARGAN *se leve en colere, & jette tous les oreillers à Toinette.*

Ah ! coquine, tu veux m'étouffer.

BELINE.

Eh là, eh là. Qu'est ce que c'est donc ?

ARGAN *tout essoufflé se jette dans sa chaise.*

Ah, ah, ah ! je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoy vous emporter ainsi ? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, mamour la malice de la pendarde. Ah ! elle m'a mis tout hors de moy ; & il faudra plus de huit Medecines, & de douze lavemens, pour reparer tout cecy.

BELINE.

Là, là, mon petit amy, appaisez vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous estes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit fils.

ARGAN.

Pour tacher de reconnoistre l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ay dit, faire mon Testament.

BELINE.

Ah ! mon amy, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne sçaurois souffrir cette pensée ; & le seul mot de Testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à voſtre Notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans, que j'ay amené avec moy.

ARGAN.

Faites-le donc entrer mamour.

BELINE.

Helas! mon amy, quand on aime bien un mary, on n'eſt gueres en eſtat de ſonger à tout cela.

SCENE VII.

Cette Scene entiere n'eſt point dans les Editions precedentes, de la Proſe de Monſieur Moliere, la voicy reſtablie ſur l'original de l'Autheur.

LE NOTAIRE, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

APprochez, Monſieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un ſiege, s'il vous plaiſt. Ma femme m'a dit, Monſieur, que vous eſtiez fort honneſte homme, & tout-à-fait de ſes amis; & je l'ay chargée de vous parler, pour un Teſtament que je veux faire.

BELINE.

Helas! je ne ſuis point capable de parler de ces choſes-là.

LE NOTAIRE.

Elle m'a, Monſieur, expliqué vos intentions, &

le deſſein où vous eſtes pour elle ; & j'ay à vous dire là deſſus, que vous ne ſçauriez rien donner à voſtre femme par voſtre Teſtament.

ARGAN.

Mais pourquoy ?

LE NOTAIRE.

La Coûtume y reſiſte. Si vous eſtiez en Païs de Droit écrit, cela ſe pourroit faire ; mais à Paris, & dans les païs Coûtumiers, au moins dans la pluſpart, c'eſt ce qui ne ſe peut, & la diſpoſition ſeroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par Mariage ſe peuvent faire l'un à l'autre, c'eſt un don mutuel entre-vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, ſoit des deux conjoints, ou de l'un d'eux lors du decés du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une Coûtume bien impertinente, qu'un mary ne puiſſe rien laiſſer à une femme, dont il eſt aimé tendrement, & qui prend de luy tant de ſoin J'aurois envie de conſulter mon Avocat, pour voir comment je pourrois faire.

LE NOTAIRE.

Ce n'eſt point à des Avocats qu'il faut aller, car ils ſont d'ordinaire ſeveres là deſſus, & s'imaginent que c'eſt un grand crime, que de diſpoſer en fraude de la Loy. Ce ſont gens de difficultez, & qui ſont ignorans des détours de la conſcience. Il y a d'autres perſonnes à conſulter, qui ſont bien plus accommodantes, qui ont des expediens pour paſſer doucement par deſſus la Loy, & rendre juſte ce qui n'eſt pas permis ; qui ſçavent applanir les difficultez d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la Coûtume, par quelque avantage indirect. Sans cela, où en ſerions-nous tous les jours ; il faut de la facilité dans les choſes,

ſes, autrement nous ne ferions rien, & je ne donnerois pas un ſoû de noſtre meſtier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monſieur, que vous eſtiez fort habile, & fort honneſte homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaiſt, pour luy donner mon bien, & en fruſtrer mes enfans?

LE NOTAIRE.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choiſir doucement un amy intime de voſtre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par voſtre Teſtament tout ce que vous pouvez; & cet amy enſuite luy rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non ſuſpectes, au profit de divers Creanciers, qui preſteront leur nom à voſtre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur declaration, que ce qu'ils en ont fait n'a eſté que pour luy faire plaiſir. Vous pouvez auſſi, pendant que vous eſtes en vie, mettre entre ſes mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu, il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus reſter au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Ouy, mon amy, ſi je ſuis aſſez malheureuſe, pour vous perdre.

ARGAN.

Ma chere femme!

BELINE.

La vie ne me ſera plus rien.

ARGAN.

Mamour ?

BELINE.

Et je ſuivray vos pas, pour vous faire connoiſtre la tendreſſe que j'ay pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Conſolez-vous je vous en prie.

LE NOTAIRE.

Ces larmes ſont hors de ſaiſon, & les choſes n'en ſont point encore-là.

BELINE.

Ah ! Monſieur, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un mary, qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'auray, ſi je meurs, mamie, c'eſt de n'avoir point un enfant de vous. Monſieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

LE NOTAIRE.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon Teſtament, mamour, de la façon que Monſieur dit ; mais par précaution je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ay dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur qui me ſont dûs, l'un par Monſieur Damon, & l'autre par Monſieur Gerante.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah ! combien dites-vous qu'il y a dans voſtre alcove ?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah ! de combien ſont les deux billets ?

ARGAN.

Ils ſont, mamie, l'un de quatre mille francs, & l'autre de ſix.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon amy, ne me ſont rien, au prix de vous.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous que nous procedions au Teſtament?

ARGAN.

Ouy, Monſieur; mais nous ſerons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduiſez-moy, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE VIII.

Cette Scene n'eſt point dans les Editions precedentes de la Proſe de Monſieur Moliere; la voicy reſtablie ſur l'original de l'Auteur.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

LEs voilà avec un Notaire, & j'ay ouy parler de Teſtament. Voſtre belle-Mere ne s'endort point, & c'eſt ſans doute quelque conſpiration contre vos intereſts, où elle pouſſe voſtre Pere.

ANGELIQUE.

Qu'il diſpoſe de ſon bien à ſa fantaiſie, pourveu qu'il ne diſpoſe point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les deſſeins violens que l'on fait ſur

luy. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.

Moy, vous abandonner ? j'aimerois mieux mourir. Vostre belle-Mere a beau me faire sa Confidente, & me vouloir jetter dans ses interests, je n'ay jamais pû avoir d'inclination pour elle, & j'ay toûjours esté de vostre party. Laissez moy faire, j'employeray toute chose pour vous servir ; mais pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zele que j'ay pour vous, & feindre d'entrer dans les sentimens de vostre Pere, & de vostre belle-Mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cleante du Mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ay personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon Amant, & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'huy il est trop tard; mais demain du grand matin, je l'envoiray querir, & il sera ravy de.....

BELINE.

Toinette.

TOINETTE.

Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moy.

Fin du premier Acte.

Le Theatre change & represente une Ville.

PREMIER INTERMEDE.

POlichinelle dans la nuit vient pour donner une Serenade à sa Maistresse. Il est interrompu d'abord par des Violons, contre lesquels il se met en colere, & ensuite par le Guet composé de Musiciens & de Danseurs.

POLICHINELLE.

O Amour, amour, amour, amour! pauvre Polichinelle, quelle Diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle! A quoy t'amuses-tu, miserable insensé que tu es? Tu quitties le soin de ton negoce, & tu laisses aller tes affaires à l'abandon. Tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu pers le repos de la nuit, & tout cela pour qui? Pour une Dragonne, franche Dragonne; une Diablesse qui te rembarre, & se mocque de tout ce que tu peux luy dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus: Tu le veux, amour; il faut estre fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? on n'est pas sage quand on veut, & les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourray point adoucir ma tigresse par une Serenade. Il n'y a rien par fois qui soit si touchant qu'un Amant qui vient chanter ses doleances aux gons & aux verroux de la porte de sa Maistresse. Voicy dequoy accompagner ma voix. O nuit, ô chere nuit, porte mes plaintes amoureuses jusques dans le lit de mon inflexible.

Il chante ces paroles.

NOttè e dì v' amo' e v' adoro
Cercò un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò
Bell' ingrata io morirò.

Fra la speranza
S'affligè il cuore,
In lontananza
Consum' a l'hore;
Si dolce' inganno
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi troppo dura,
Così per tropp' amar languisco e muoro
Notte' e dì v' amo' e v' adoro,
Cercò un sì per mio ristoro,
Mà se voi dite di nò
Bell' ingrata io morirò.

Se non dormite,
Al men pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate;
Deh almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccideto,
D'haver il torto:
Vostra pietà mi stemera' il martoro
Notte' e dì v' amo' e v' adoro,
Cercò un sì per mio ristoro,
Mà se voi dite di nò
Bell' ingrata io morirò.

Une vieille se presente à la feneſtre, & répond au Seignor Polichinelle en se mocquant de luy.

Zerbinetti ch' ogn'hor confinti ſguardi,
Mentiti deſiri,
Fallaci ſoſpiri,
Accenti Buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Conſtanza ne fede;
Oh quantò è pazza colei che vi crede.

Quei ſguardi languidi
Non minnamorano,
Quei ſoſpir fervidi
Più non m'infiammano
Vel giuro' a fé.
Zerbino miſero,
Del voſtro piangere
Il mio cor libero
Vvol ſemper ridere
Crede t'à mè
Che gia sò per prova,
Ch'in voi non ſi trova
Conſtanza ne fede;
Oh quanto è pazza colei che vi crede.

Violons.

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre icy ma voix?

Violons.

POLICHINELLE.

Paix-là, taiſez-vous, Violons. Laiſſez-moy me plaindre à mon aiſe des cruautez de mon Inexorable.

Violons.

POLICHINELLE.

Taiſez-vous, vous dis-je. C'eſt moy qui veux chanter.

Violons.

POLICHINELLE.

Paix donc.

Violons.

POLICHINELLE.

Ouais!

Violons.

POLICHINELLE.

Ahy.

Violons.

POLICHINELLE.

Eſt-ce pour rire?

Violons.

POLICHINELLE.

Ah que de bruit!

VIOLONS.

POLICHINELLE.

Le Diable vous emporte.

Violons.

POLICHINELLE.

J'enrage.

Violons.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas? Ah Dieu ſoit loué.

Violons.

POLICHINELLE.

Encore?

Violons.

Violons.

POLICHINELLE.

Peste des Violons.

Violons.

POLICHINELLE.

La sotte Musique que voilà !

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE avec un Luth ; dont il ne jouë que des lévres & de la langue, en disant, plin tan plan, &c.

Par ma foy cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez ; Je vous en prie Voilà le moyen de les faire taire. La Musique est accoûtumée à ne point faire ce qu'on veut. Hò sus à nous. Avant que de chanter il faut que je prélude un peu, & jouë quelque piece, afin de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un Luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là Plin, plan. J'entends du bruit,

Mettons mon Luth contre la porte.

ARCHERS, paſſant dans la ruë accourent au bruit qu'ils entendent, & demandent :

Qui va-là, qui va-là.

POLICHINELLE, tout bas.

Qui diable eſt-ce là ? eſt-ce que c'eſt la mode de parler en Muſique !

ARCHERS.

Qui va-là, qui va-là, qui va-là ?

POLICHINELLE épouvanté.

Moy, moy, moy.

ARCHERS.

Qui va-là, qui va-là ? vous dis-je.

POLICHINELLE.

Moy, moy, vous dis-je.

ARCHERS.

Et qui toy, & qui toy ?

POLICHINELLE.

Moy, moy, moy, moy, moy, moy.

ARCHERS.

Dy ton nom, dy ton nom, ſans davantage attendre.

POLICHINELLE feignant d'eſtre bien hardy.

Mon nom eſt, va te faire pendre.

ARCHERS.

Icy camarades, icy.

Saiſiſſons l'inſolent qui nous répond ainſi.

ENTRE'E DE BALLET.

Tout le Guet vient qui cherche Polichinelle dans la nuit.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Qui va-là ?

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Qui ſont les coquins que j'entens ?

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Euh !

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Holà mes laquais, mes gens.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Par la mort.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Par la ſang.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

J'en jetteray par terre.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Champagne, Poitevin, Picard, Baſque, Breton.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE.

Donnez moy mon Mouſqueton.

Violons & Danſeurs.

POLICHINELLE tire un coup de piſtolet.

Pouë.

Ils tombent tous & s'enfuyent.

POLICHINELLE, en ſe mocquant

Ah, ah, ah, ah, comme ie leur ay donné l'épouvante. Voilà de ſottes gens d'avoir peur de moy qui ay peur des autres. Ma foy il n'eſt que de jouër d'adreſſe en ce monde Si je n'avois tranché du grand Seigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper: Ah, ah, ah.

Les Archers se raprochent, & ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet.

ARCHERS.

Nous le tenons, à nous, Camarades, à nous, Depeschez, de la lumiere.

BALLET.

Tout le Guet vient avec des lanternes.

ARCHERS.

Ah traistre, ah fripon, c'est donc vous,
Faquin, maraut, pendart, impudent, temeraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'estois yvre.

ARCHERS.

Non, non, point de raison,
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un Bourgeois de la Ville.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ay-je fait?

ARCHERS.

En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs; laissez-moy aller.

ARCHERS.

Non,

POLICHINELLE.

Je vous prie.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Eh!

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs....

ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaist.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Misericorde.

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre,
En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Eh, n'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames?

ARCHERS.

Il eſt aiſé de nous toucher,
Et nous ſommes humains plus qu'on ne ſçauroit croire,
Donnez-nou: doucement ſix piſtoles pour boire;
Nous allons vous lacher.

POLICHINELLE.

Helas, Meſſieurs, je vous aſſure que je n'ay pas un ſol ſur moy.

ARCHERS.

Au deffaut de ſix piſtoles,
Choiſiſſez donc ſans façon
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton

POLICHINELLE.

Si c'eſt une neceſſité, & qu'il faille en paſſer par là, je choiſis les croquignoles.

ARCHERS.

Allons, preparez-vous,
Et comptez bien les coups.

BALLET.

Les Archers Danſeurs luy donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE.

Un & deux... Trois & quatre. Cinq & ſix. Sept & huit. Neuf & dix. Onze & douze & treize, & quatorze & quinze.

ARCHERS.

Ah! ah! vous en voulez paſſer;
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah, Meſſieurs, ma pauvre teſte n'en peut plus,

& vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâtons, que de recommencer.

ARCHERS.

Soit, puiſque le bâton eſt pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

BALLET.

Les Archers Danſeurs luy donnent des coups de bâtons en cadence.

POLICHINELLE.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ah, ah, ah, je n'y ſçaurois plus reſiſter. Tenez, Meſſieurs, voilà ſix piſtoles que je vous donne.

ARCHERS.

Ah l'honneſte homme! ah l'ame noble & belle?
Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je vous donne le bonſoir.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Voſtre ſerviteur.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle

POLICHINELLE.

Tres-humble valet

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Juſqu'au revoir.

BALLET.

Ils danſent tous en réjoüiſſance de l'argent qu'ils ont receu.

Le Theatre change, & repreſente encore une Chambre.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TOINETTE, CLEANTE.

TOINETTE.

QUE demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah, c'est-vous? Quelle surprise! Que venez-vous faire ceans?

CLEANTE.

Sçavoir ma destinée, parler à l'aimable Angelique; consulter les sentimens de son cœur, & luy demander ses resolutions sur ce Mariage fatal, dont on m'a averty.

TOINETTE.

Oüy, mais on ne parle pas comme celà de but en blanc à Angelique; il y faut des mysteres, & l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenuë. Qu'on ne la laisse, ny sortir, ny parler à personne, & que ce ne fut que la curiosité d'une vieille Tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comedie, qui donna lieu à la naissance de vostre passion, & nous nous sommes bien gardez de parler de cette avanture.

CLEANTE.

Auſſi ne viens-je pas icy comme Cleante, & ſous l'apparence de ſon Amant, mais comme amy de ſon Maiſtre de Muſique, dont j'ay obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoye à ſa place.

TOINETTE.

Voicy ſon Pere. Retirez vous un peu, & me laiſſez luy dire que vous eſtes-là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE, CLEANTE.

ARGAN.

MOnſieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans la chambre douze allées, & douze venuës; mais j'ay oublié à luy demander, ſi c'eſt en long, ou en large.

TOINETTE.

Monſieur, voilà un....

ARGAN.

Parle bas, pendarde, tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne ſonges pas qu'il ne faut point parler ſi haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulois vous dire Monſieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monſieur....

ARGAN.

Eh.

TOINETTE.

Je vous dis que....

ARGAN.

Qu'eſt-ce que tu dis ?

TOINETTE.

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

Toinette fait ſigne à Cleante d'avancer.

CLEANTE.

Monſieur....

TOINETTE.

Ne parlez pas ſi haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monſieur.

CLEANTE.

Monſieur, je ſuis ravy de vous trouver debout & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'eſtre en colere.*

Comment qu'il ſe porte mieux ? cela eſt faux, Monſieur ſe porte toûjours mal.

CLEANTE.

J'ay oüy dire que Monſieur eſtoit mieux, & je luy trouve bon viſage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec voſtre bon viſage ? Monſieur l'a fort mauvais, & ce ſont des impertinens qui vous ont dit qu'il eſtoit mieux. Il ne s'eſt jamais ſi mal porté.

ARGAN.

Elle a raiſon.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange, & boit comme les autres ; mais cela n'empeſche pas qu'il ne ſoit fort malade.

ARGAN.

Cela eſt vray.

CLEANTE.

Monſieur, j'en ſuis au deſeſpoir. Je viens de la part du Maiſtre à chanter de Mademoiſelle voſtre Fille. Il s'eſt veu obligé d'aller à la Campagne pour quelques jours, & comme ſon ami intime, il m'envoye à ſa place pour luy continuer ſes leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vînt à oublier ce qu'elle ſçait déja.

ARGAN.

Fort bien. Appellez Angelique.

TOINETTE.

Je croy, Monſieur, qu'il ſera mieux de mener Monſieur à ſa chambre.

ARGAN.

Non, faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra luy donner leçon, comme il faut, s'ils ne ſont en particulier.

ARGAN.

Si fait, ſi fait.

TOINETTE.

Monſieur, cela ne fera que vous étourdir, & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'eſtat où vous eſtes, & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point; point, j'aime la Muſique, & je ſeray bien aiſe de.... Ah! la voicy. Allez vous-en voir, vous, ſi ma femme eſt habillée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

VEnez, ma Fille, voſtre Maiſtre de Muſique eſt allé aux champs, & voilà une perſonne qu'il envoye à ſa place pour vous montrer.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel!

ARGAN.

Qu'eſt-ce? D'où vient cette ſurpriſe?

ANGELIQUE.

C'eſt.....

ARGAN.

Quoy? Qui vous émeut de la ſorte?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon Pere, une avanture ſurprenante qui ſe rencontre icy.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ay ſongé cette nuit que j'eſtois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une perſonne faite tout comme Monſieur, s'eſt preſentée à moy, à qui j'ay demandé ſecours, & qui m'eſt venu tirer de la peine où j'eſtois; & ma ſurpriſe a eſté grande, de voir inopinément en arrivant icy, ce que j'ay eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'eſt pas eſtre malheureux que d'occuper vôtre penſée, ſoit en dormant, ſoit en veillant; &

mon bon-heur ſeroit grand ſans doute, ſi vous eſtiez dans quelque peine, dont vous me jugeaſſiez digne de vous tirer; & il n'y a rien que je ne fiſſe pour....

SCENE IV.

TOINETTE, CLEANTE, ANGELIQUE, ARGAN.

TOINETTE *par dériſion.*

MA foy, Monſieur, je ſuis pour vous maintenant, & je me dédis de tout ce que je diſois hier. Voicy Monſieur Dyafoirus le Pere, & Monſieur Dyafoirus le Fils, qui viennent vous rendre viſite. Que vous ſerez bien engendré! vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus ſpirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, & voſtre Fille va eſtre charmée de luy.

ARGAN *à Cleante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monſieur. C'eſt que je marie ma Fille, & voilà qu'on luy ameine ſon prétendu mary, qu'elle n'a point encore veu.

CLEANTE.

C'eſt m'honorer beaucoup, Monſieur, de vouloir que je ſois témoin d'une entreveuë ſi agreable.

ARGAN.

C'eſt le fils d'un habile Medecin, & le Mariage ſe fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à son Maistre de Musique, afin qu'il se trouve à la Nopce.

CLEANTE.

Je n'y manqueray pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons qu'on se range, les voicy.

SCENE V.

Mr DYAFOIRUS, THOMAS DYAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ARGAN *mettant la main à son bonnet sans l'oster.*

MOnsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma teste. Vous estes du métier, vous sçavez les consequences.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN.

Je reçois, Monsieur.

Ils parlent tous deux en mesme temps, s'interrompent & confondent.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous venons icy, Monſieur....

ARGAN.

Avec beaucoup de joye.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moy.

ARGAN.

L'honneur que vous me faites.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Vous témoigner, Monſieur.

ARGAN.

Et j'aurois ſouhaité.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Le raviſſement où nous ſommes.

ARGAN.

De pouvoir aller chez-vous.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites.

ARGAN.

Pour vous en aſſurer.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir.

ARGAN.

Mais vous ſçavez, Monſieur.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monſieur.

ARGAN.

Ce que c'eſt qu'un pauvre malade.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De voſtre alliance.

ARGAN.

Qui ne peut faire autre choſe.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Et vous aſſurer.

ARGAN.

Que de vous dire icy.

MONSIEUR

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Que dans les choſes qui dépendront de noſtre meſtier.

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occaſions.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De meſme qu'en toute autre.

ARGAN.

De vous faire connoiſtre, Monſieur.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous ſerons toûjours preſts, Monſieur.

ARGAN.

Qu'il eſt tout à voſtre ſervice.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

A vous témoigner noſtre zele. *Il ſe retourne vers ſon fils, & luy dit :* Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DYAFOIRUS *eſt un grand benеſt nouvellement ſorty des Eſcoles, qui fait toutes choſes de mauvaiſe grace, & à contre-temps.*

N'eſt-ce pas par le Pere qu'il convient commencer ?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Ouy.

THOMAS DYAFOIRUS.

Monſieur, je viens ſaluer, reconnoiſtre, cherir, & reverer en vous un ſecond Pere ; mais un ſecond Pere, auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choiſi. Il m'a receu par neceſſité ; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de luy eſt un ouvrage de ſon corps ; mais ce que je tiens de vous eſt un ouvrage de voſtre volonté ; & d'autant plus que les facultez ſpirituelles, ſont au deſſus des corporelles ;

d'autant plus je vous dois, & d'autant plus je tiens precieuſe cette future filiation, dont je viens aujourd'huy vous rendre par avance les tres-humbles, & tres-reſpectueux hommages.

TOINETTE.

Vive les Colleges, d'où l'on ſort ſi habile homme.

THOMAS DYAFORUS.

Cela a-t-il bien eſté, mon Pere ?

MONSIEUR DYAFORIUS.

Optimè.

ARGAN *à Angelique.*

Allons, ſaluez Monſieur.

THOMAS DYAFOIRUS.

Baiſeray-je ?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Ouy, ouy.

THOMAS DYAFOIRUS *à Angelique*

Madame, c'eſt avec juſtice, que le Ciel vous a concedé le nom de belle Mere, puiſque l'on ....

ARGAN

Ce n'eſt pas ma femme, c'eſt ma Fille à qui vous parlez.

THOMAS DYAFOIRUS.

Où donc eſt elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DYAFOIRUS.

Attendray-je mon Pere, qu'elle ſoit venuë ?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Faites toûjours le compliment de Mademoiſelle.

THOMAS DYAFOIRUS.

Mademoiſelle, ne plus, ne moins que la ſtatuë de Memnon, rendoit un ſon harmonieux, lors qu'elle

venoit à estre éclairée des rayons du Soleil : Tout de mesme me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du Soleil de vos beautez. Et comme les Naturalistes remarquent que la fleur nommée Heliotrope tourne sans cesse vers cet Astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera t-il toûjours vers les Astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son Pôle unique. Souffrez-donc, Mademoiselle, que j'appande aujourd'huy à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire, & n'ambitionne autre gloire, que d'estre toute sa vie, Mademoiselle, vostre tres humble, tres-obeïssant, & tres-fidelle serviteur, & mary.

TOINETTE *en le raillant.*

Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses !

ARGAN.

Eh ! que dites-vous de cela ?

CLEANTE.

Que Monsieur fait merveilles, & que s'il est aussi bon Medecin, qu'il est bon Orateur, il y aura plaisir à estre de ses malades.

TOINETTE.

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons viste ma chaise, & des sieges à tout le monde. Mettez-vous là, ma Fille Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur vostre fils, & je vous trouve bien-heureux de vous voir un garçon comme cela

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas par ce que je suis son Pere, mais je puis dire que j'ay sujet d'estre content de

luy, & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ny ce feu d'eſprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'eſt par-là que j'ay toûjours bien auguré de ſa judiciaire, qualité requiſe pour l'exercice de noſtre Art. Lors qu'il eſtoit petit, il n'a jamais eſté, ce qu'on appelle miévre, & éveillé. On le voyoit toûjours doux, paiſible, & taciturne, ne diſant jamais mot, & ne joüant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toûtes les peines du monde à luy apprendre à lire, & il avoit neuf ans qu'il ne connoiſſoit pas encore ſes lettres. Bon, diſois-je en moy-meſme; les arbres tardifs, ſont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave ſur le marbre bien plus mal-aiſément que ſur le ſable; mais les choſes y ſont conſervées bien plus long-temps, & cette lenteur à comprendre, cette peſanteur d'imagination, eſt la marque d'un bon jugement à venir. Lors que je l'envoyay au College il trouva de la peine; mais il ſe roidiſſoit contre les difficultez, & ſes Regens ſe loüoient toûjours à moy de ſon aſſiduité, & de ſon travail. Enfin, à force de battre le fer, il en eſt venu glorieuſement à avoir ſes Licences; & je puis dire ſans vanité, que depuis deux ans qu'il eſt ſur les bancs, il n'y a point de Candidat qui ait fait plus de bruit que luy dans toutes les diſputes de noſtre Ecole. Il s'y eſt rendu redoutable, & il ne s'y paſſe point d'Acte où il n'aille argumenter à outrance pour la propoſition contraire. Il eſt ferme dans la diſpute, fort comme un Turc ſur ſes principes; ne démord jamais de ſon opinion, & pourſuit un raiſonnement juſques dans les derniers recoins de la Logique. Mais ſur toute choſe, ce qui me plaiſt en luy, & en quoy il ſuit mon exemple, c'eſt qu'il s'attache

aveuglément aux opinions de nos Anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre, ny écouter les raisons, & les experiences des pretenduës découvertes de nostre siecle, touchant la Circulation du sang, & autres opinions de mesme farine.

THOMAS DYAFOIRUS. *Il tire une grande These roulée de sa poche, qu'il presente à Angelique.*

J'ay contre les Circulateurs soûtenu une These, qu'avec la permission de Monsieur, j'ose presenter à Mademoiselle, comme un hommage que je luy dois des prémices de mon esprit.

ANGELIQUE.

Monsieur, c'est pour moy un meuble inutile, & je ne me connois pas à ces choses là.

TOINETTE.

Donnez, donnez, elle est toûjours bonne à prendre pour l'image, cela servira à parer nostre chambre.

THOMAS DYAFOIRUS.

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours pour vous divertir la dissection d'une Femme, surquoy je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agreable. Il y en a qui donnent la Comedie à leurs Maistresses, mais donner une dissection, est quelque chose de plus Galand.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualitez requises, pour le Mariage & la propagation, je vous assure que selon les regles de nos Docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter. Qu'il possede en un degré loüable la vertu prolifique, & qu'il est du tem-

peramment qu'il faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnez.

ARGAN.

N'eſt-ce pas voſtre intention, Monſieur, de le pouſſer à la Cour, & d'y ménager pour luy une charge de Medecin ?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

A vous en parler franchement, noſtre Meſtier auprés des Grands ne m'a jamais paru agreable, & j'ay toûjours trouvé, qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public eſt commode Vous n'avez à répondre de vos actions à perſonne, & pourveu que l'on ſuive le courant des regles de l'Art, on ne ſe met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprés des Grands, c'eſt que quand ils viennent à eſtre malades, ils veulent abſolument que leurs Medecins les gueriſſent.

TOINETTE.

Cela eſt plaiſant, & ils ſont bien impertinens de vouloir que vous autres Meſſieurs vous les gueriſſiez ; vous n'eſtes point auprés d'eux pour cela ; vous n'y eſtes que pour recevoir vos penſions, & leur ordonner des remedes, c'eſt à eux à guerir s'ils peuvent

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Cela eſt vray. On n'eſt obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN.

Monſieur, faites un peu chanter ma Fille, devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monſieur, & il m'eſt venu en penſée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiſelle, une Scene d'un petit

Opera qu'on a fait depuis peu. Tenez voilà voſtre Partie.

ANGELIQUE.

Moy ?

CLEANTE.

Ne vous défendez point, s'il vous plaiſt, & me laiſſez-vous faire comprendre ce que c'eſt que la Scene que nous devons chanter. Je n'ay pas une voix à chanter ; mais icy il ſuffit que je me faſſe entendre. & l'on aura la bonté de m'excuſer par la neceſſité où je me trouve, de faire chanter Mademoiſelle.

ARGAN.

Les Vers en ſont ils beaux ?

CLEANTE.

C'eſt proprement icy un petit Opera impromptu ; & vous n'allez entendre chanter, que de la Proſe cadencée, ou des manieres de Vers libres, tels que la paſſion, & la neceſſité peuvent faire trouver à deux perſonnes, qui diſent les choſes d'eux-meſmes, & parlent ſur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE *ſous le nom d'un Berger, explique à ſa Maiſtreſſe ſon amour depuis leur rencontre, & enſuite ils s'appliquent leurs penſées l'un à l'autre, en chantant.*

Voicy le ſujet de la Scene. Un Berger eſtoit attentif aux beautez d'un Spectacle, qui ne faiſoit que de commencer, lors qu'il fut tiré de ſon attention, par un bruit qu'il entendit à ſes coſtez. Il ſe retourne, & voit un brutal, qui de paroles inſolentes mal-traitoit une Bergere. D'abord il prend les intereſts d'un ſexe à qui tous les hommes doivent hommage ; & aprés avoir donné au brutal le chaſtiment de ſon inſolence, il vient à

la Bergere, & voit une jeune perſonne, qui des deux plus beaux yeux qu'il euſt jamais veus, verſoit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. Helas ! dit-il en luy-meſme, eſt-on capable d'outrager une perſonne ſi aimable ? Et quel inhumain, quel barbare ne ſeroit touché par de telles larmes ? Il prend ſoin de les arreſter, ces larmes, qu'il trouve ſi belles ; & l'aimable Bergere prend ſoin en meſme temps de le remercier de ſon leger ſervice ; mais d'une maniere ſi charmante, ſi tendre, & ſi paſſionnée, que le Berger n'y peut reſiſter, & chaque mot, chaque regard, eſt un trait plein de flâme, dont ſon cœur ſe ſent penetré. Eſt-il, diſoit il, quelque choſe qui puiſſe meriter les aimables paroles d'un tel remercîment ? Et que ne voudroit-on pas faire, à quels ſervices, à quels dangers, ne ſeroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un ſeul moment des touchantes douceurs d'une ame ſi reconnoiſſante ? Tout le Spectacle paſſe ſans qu'il y donne aucune attention ; mais il ſe plaint qu'il eſt trop court, parce qu'en finiſſant il le ſepare de ſon adorable Bergere ; & de cette premiere veuë, de ce premier moment il emporte chez-luy tout ce qu'un amour de pluſieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà auſſi-toſt à ſentir tous les maux de l'abſence, & il eſt tourmenté de ne plus voir ce qu'il a ſi peu veu. Il fait tout ce qu'il peut pour ſe redonner cette veuë, dont il conſerve nuit & jour une ſi chere idée ; mais la grande contrainte où l'on tient ſa Bergere, luy en oſte tous les moyens. La violence de ſa paſſion le fait reſoudre à demander en Mariage l'adorable beauté, ſans laquelle il ne peut plus vivre, & il en obtient d'elle la permiſſion, par un billet qu'il a l'adreſſe de luy faire tenir. Mais dans le meſme temps on

l'avertit

l'avertit que le Pere de cette belle a conclu son Mariage avec un autre, & que tout se dispose pour en celebrer la ceremonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste Berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre, & son amour au desespoir luy fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa Bergere pour apprendre ses sentimens, & sçavoir d'elle la destinée à laquelle il doit se resoudre. Il y rencontre les apprests de tout ce qu'il craint; il y voit venir l'indigne Rival, que le caprice d'un Pere oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce Rival ridicule, auprés de l'aimable Bergere, ainsi qu'auprés d'une conqueste qui luy est assurée, & cette veuë le remplit d'une colere, dont il a peine à se rendre le maistre. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, & son respect, & la presence de son Pere, l'empeschent de luy rien dire que des yeux. Mais enfin, il force toute contrainte, & le transport de son amour l'oblige à luy parler ainsi. *Il chante.*

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir,
Rompons ce dur silence; & m'ouvrez vos pensées,
Apprenez-moy ma destinée,
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGELIQUE *répond en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triste & mélancolique,
Aux apprests de l'Hymen, dont vous vous allarmez,
Je leve au Ciel les yeux, je vous regarde, je soûpire,
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais, je ne croyois pas que ma Fille fust si ha-

bile, que de chanter ainſi à Livre ouvert ſans heſiter.

CLEANTE.

Helas ! belle Philis.
Se pourroit-il, que l'amoureux Tircis,
Euſt aſſez de bon-heur,
Pour avoir quelque place dans voſtre cœur ?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême,
Ouy, Tircis, je vous aime

CLEANTE.

O parole pleine d'appas !
Ay-je bien entendu, helas !
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Ouy, Tyrcis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en laſſez pas.

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oüy, Tyrcis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois qui ſous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez vous comparer voſtre bon heur au mien ?
Mais, Philis, une penſée,
Vient troubler ce doux tranſport,
Un Rival, un Rival....

ANGELIQUE.

Ah ! je le hay plus que la mort,
Et ſa preſence, ainſi qu'à vous
M'eſt un cruel ſupplice.

CLEANTE.

Mais un Pere à ſes vœux vous veut aſſujettir.

ANGELIQUE.

Plûtoſt, plûtoſt mourir,
Que de jamais y conſentir,
Plûtoſt, plûtoſt mourir, plûtoſt mourir.

ARGAN.

Et que dit le Pere à tout cela ?

CLEANTE.

Il ne dir rien.

ARGAN.

Voilà un ſot Pere, que ce Pere là, de ſouffrir toutes ces ſottiſes-là, ſans rien dire.

CLEANTE.

Ah mon amour....

ARGAN.

Non, non, en voilà aſſez. Cette Comedie-là eſt de fort mauvais exemple. Le Berger Tircis eſt un impertinent, & la Bergere Philis, une impudente, de parler de la ſorte devant ſon Pere. Montrez-moy ce papier. Ha, ha. Où ſont donc les paroles que vous avez dites ? il n'y a là que de la Muſique écrite ?

CLEANTE.

Eſt-ce que vous ne ſçavez pas, Monſieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les Notes meſmes ?

ARGAN.

Fort bien. Je ſuis voſtre ſerviteur Monſieur, juſqu'au revoir. Nous nous ſerions bien paſſez de voſtre impertinent d'Opera.

CLEANTE.

J'ay creu vous divertir.

ARGAN.

Les ſottiſes ne divertiſſent point. Ah ! voicy ma femme.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN, TOINETTE, ANGELIQUE, Mr DYAFOIRUS, THOMAS DYAFOIRUS.

ARGAN.

MAmour, voilà le fils de Monsieur Dyafoirus.

THOMAS DYAFOIRUS *commence un compliment qu'il avoit étudié, & la memoire luy manquant il ne peut le continuer.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concedé le nom de belle-Mere, puisque l'on voit sur vôtre visage....

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'estre venuë icy à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DYAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur vostre visage...

Puisque l'on voit sur vostre visage....Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma Periode, & cela m'a troublé la memoire.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Thomas, reservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, ma mie, que vous eussiez esté icy tantost.

TOINETTE.

Ah! Madame vous avez bien perdu de n'avoir point esté au second Pere, à la statuë de Memnon, & à la fleur nommée Heliotrope.

ARGAN.

Allons, ma Fille, touchez dans la main de Monsieur, & luy donnez vostre foy, comme à vostre mary.

ANGELIQUE.

Mon Pere.

ARGAN.

Hé bien, mon Pere. Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANGELIQUE.

De grace, ne precipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoistre, & de voir naistre en nous l'un pour l'autre, cette inclination si necessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DYAFOIRUS.

Quant à moy, Mademoiselle, elle est déja toute née en moy, & je n'ay pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous estes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de mesme de moy, & je vous avoüe que vostre merite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Ho bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariez ensemble.

ANGELIQUE.

Eh mon Pere, donnez-moy du temps, je vous prie. Le Mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soûmettre un cœur par force, & si Monsieur est honneste homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à luy par contrainte.

THOMAS DYAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle; & je puis

eſtre honneſte-homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monſieur voſtre Pere.

ANGELIQUE.

C'eſt un méchant moyen de ſe faire aimer de quelqu'un, que de luy faire violence.

THOMAS DYAFOIRUS.

Nous liſons, des Anciens, Mademoiſelle, que leur coûtume eſtoit d'enlever par force de la maiſon des Peres les Filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne ſemblaſt pas que ce fuſt de leur conſentement, qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les Anciens, Monſieur, ſont les Anciens, & nous ſommes les gens de maintenant. Les grimaces ne ſont point neceſſaires dans noſtre ſiecle, & quand un Mariage nous plaiſt, nous ſçavons fort bien y aller, ſans qu'on nous y traiſne Donnez-vous patience, ſi vous m'aimez, Monſieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DYAFOIRUS.

Ouy, Mademoiſelle juſqu'aux intereſts de mon amour excluſivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'eſt d'eſtre ſoûmis aux volontez de celle qu'on aime.

THOMAS DYAFOIRUS.

Diſtinguo, Mademoiſelle, dans ce qui ne regarde point ſa poſſeſſion, *Concedo*; mais dans ce qui la regarde, *Nego*.

TOINETTE.

Vous avez beau raiſonner; Monſieur eſt frais émoulu du College, & il vous donnera toûjours voſtre reſte. Pourquoy tant reſiſter, & refuſer la gloire d'eſtre attachée au Corps de la Faculté?

BELINE.

Elle a peut-estre quelque inclination en teste.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison, & l'honnesteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Oüais, je jouë icy un plaisant personnage.

BELINE.

Si j'estois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, & je sçay bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je sçay, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontez que vous avez pour moy; mais peut-estre que vos conseils ne seront pas assez heureux pour estre executez.

BELINE.

C'est que les Filles bien sages, & bien honnestes comme vous, se mocquent d'estre obeïssantes, & soûmises aux volontez de leurs Peres. Cela estoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une Fille a des bornes, Madame, & la raison & les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BELINE.

C'est à dire que vos pensées ne sont que pour le Mariage; mais vous voulez choisir un époux à vostre fantaisie.

ANGELIQUE.

Si mon Pere ne veut pas me donner un mary qui me plaise, je le conjureray, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout cecy.

ANGELIQUE.

Chacun a ſon but en ſe mariant. Pour moy qui ne veux un mary que pour l'aimer veritablement, & qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avouë que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris ſeulement pour ſe tirer de la contrainte de leurs Parens, & ſe mettre en eſtat de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du Mariage un commerce de pur intereſt, qui ne ſe marient que pour gagner des Doüaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épouſent, & courent ſans ſcrupule de mary en mary, pour s'approprier leurs dépoüilles. Ces perſonnes-là à la verité n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la perſonne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'huy bien raiſonnante, & je voudrois bien ſçavoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGELIQUE.

Moy, Madame, que voudrois-je dire que ce que je dis ?

BELINE.

Vous eſtes ſi ſotte, mamie, qu'on ne ſçauroit plus vous ſouffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'eſt rien d'égal à voſtre inſolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinen-

te presomption qui fait haussér les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne servira de rien, je seray sage en dépit de vous ; & pour vous oster l'esperance de pouvoir reussir dans ce que vous voulez, je vais m'oster de vostre veuë.

ARGAN.

Ecoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisy d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un Convent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangeray bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ay une affaire en Ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendray bien-tost.

ARGAN.

Allez mamour, & passez chez vostre Notaire, afin qu'il expedie ce que vous sçavez.

BELINE.

Adieu, mon petit amy.

ARGAN.

Adieu, mamie. Voilà une femme qui m'aime..... Cela n'est pas croyable.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DYAFOIRUS *luy taste le pouls.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous sçaurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DYAFOIRUS.

Dico, que le pouls de Monsieur, est le pouls

d'un homme qui ne ſe porte point bien.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DYAFOIRUS.

Qu'il eſt duriuſcule, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DYAFOIRUS.

Repouſſant.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Bene.

THOMAS DYAFOIRUS.

Et meſme un peu capriſant.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Optime.

THOMAS DYAFOIRUS.

Ce qui marque une intemperie dans le paranchyme ſplenique, c'eſt à dire la ratte.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non, Monſieur Purgon dit que c'eſt mon foye, qui eſt malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Eh ouy, qui dit paranchyme, dit l'un & l'autre, à cauſe de l'étroite ſympathie qu'ils ont enſemble, par le moyen du *vas breve du pylore*, & ſouvent des *meats cholidoques*. Il vous ordonne ſans doute de manger force roſty.

ARGAN.

Non, rien que du boüilly.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Eh ouy, roſty, boüilly, meſme choſe. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez eſtre en de meilleures mains.

ARGAN.

Monſieur, combien eſt-ce qu'il faut mettre de grains de ſel dans un œuf ?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Six ; huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les medicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Juſqu'au revoir, Monſieur.

SCENE VII.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de ſortir, vous donner avis d'une choſe, à laquelle il faut que vous preniez garde. En paſſant pardevant la chambre d'Angelique, j'ay veu un jeune homme avec elle, qui s'eſt ſauvé d'abord qu'il m'a veuë.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma Fille ?

BELINE.

Ouy. Voſtre petite Fille Loüyſon eſtoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la icy, mamour ; envoyez-la icy. Ah ! l'éfrontée ; je ne m'étonne plus de ſa reſiſtance.

SCENE VIII.

LOUYSON, ARGAN.

LOUYSON.

QU'eſt-ce que vous voulez, mon Papa, ma belle Maman, m'a-dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oüy, venez ça. Avancez-là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moy. Eh !

LOUYSON.

Quoy, mon Papa ?

ARGAN.

La ?

LOUYSON.

Quoy ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUYSON.

Je vous diray, ſi vous voulez, pour vous deſennuyer, le conte de peau d'Aſne, ou bien la Fable du Corbeau, & du Renard, qu'on m'a appriſe depuis peu.

ARGAN.

Ce n'eſt pas-là ce que je demande.

LOUYSON.

Quoy donc ?

ARGAN.

Ah ! ruſée, vous ſçavez bien ce que je veux dire.

LOUYSON.

Pardonnez-moy, mon Papa.

ARGAN.

Eſt-ce-là comme vous m'obeïſſez.

LOUYSON.

Quoy ?

ARGAN.

Ne vous ay-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

LOUYSON.

Ouy, mon Papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait ?

LOUYSON.

Ouy, mon Papa. Je vous ſuis venu dire tout ce que j'ay veu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien veu aujourd'huy ?

LOUYSON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Non ?

LOUYSON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Aſſurément ?

LOUYSON.

Aſſurément.

ARGAN.

Oh ça, je m'en vay vous faire voir quelque choſe ; moy. *Il va prendre une poignée de verges.*

LOUYSON.

Ah ! mon Papa.

ARGAN.

Ah, ah, petite maſque, vous ne me dites pas que vous avez veu un homme dans la chambre de voſtre Sœur ?

LOUYSON.

Mon Papa.

ARGAN.

Voicy qui vous apprendra à mentir.

LOUYSON *ſe jette à genoux.*

Ah! mon Papa, je vous demande pardon C'eſt que ma Sœur m'avoit dit de ne ne pas vous le dire mais je m'en vay vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premierement que vous ayez le foüet pour avoir menty. Puis aprés nous verrons au reſte.

LOUYSON.

Pardon, mon Papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUYSON.

Mon pauvre Papa, ne me donnez pas le foüet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUYSON.

Au nom de Dieu, mon Papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN. *la prenant pour la foüetter.*

Allons, allons.

LOUYSON.

Ah! mon Papa, vous m'avez bleſſée. Attendez, je ſuis morte. *Elle contrefait la morte.*

ARGAN.

Hola. Qu'eſt-ce-la? Loüyſon, Loüyſon. Ah! mon Dieu, Loüyſon. Ah! ma Fille. Ah! malheureux, ma pauvre Fille eſt morte. Qu'ay-je fait miſerable? Ah chiennes de verges. La peſte ſoit des verges. Ah! ma pauvre Fille; ma pauvre petite Loüyſon.

LOUYSON.

Là, là, mon Papa, ne pleurez point tant, je ne ſuis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite ruſée. O ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-cy, pourveu que vous me diſiez bien tout.

LOUYSON.

Ho, oüy, mon Papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins car voilà un petit doigt qui ſçait tout, qui me dira ſi vous mentez.

LOUYSON.

Mais, mon Papa, ne dites pas à ma ſœur que je vous l'ay dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUYSON.

C'eſt, mon Papa, qu'il eſt venu un homme dans la chambre de ma Sœur comme j'y eſtois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUYSON.

Je luy ay demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il eſtoit ſon Maiſtre à chanter.

ARGAN.

Hon, hon. Voilà l'affaire. Hé bien?

LOUYSON.

Ma Sœur eſt venuë aprés.

ARGAN.

Hé bien?

LOUYSON.

Elle luy a dit ſortez, ſortez, ſortez, mon Dieu ſortez, vous me mettez au deſeſpoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUYSON.

Et luy, il ne vouloit pas ſortir.

ARGAN.

Qu'eſt-ce qu'il luy diſoit ?

LOUYSON.

Il luy diſoit je ne ſçay combien de choſes.

ARGAN.

Et quoy encore ?

LOUYSON.

Il luy diſoit tout-cy, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle eſtoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis aprés ?

LOUYSON.

Et puis aprés, il ſe mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis aprés ?

LOUYSON.

Et puis aprés, il luy baiſoit les mains.

ARGAN.

Et puis aprés ?

LOUYSON.

Et puis aprés, ma belle Maman eſt venuë à la porte, & il s'eſt enfuy.

ARGAN.

Il n'y a point autre choſe ?

LOUYSON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque choſe. *Il met ſon doigt à ſon oreille.* Attendez. Eh ! ah, ah ; ouy ? oh, oh ; voilà mon petit doigt qui me dit quelque choſe que vous avez veu, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUYSON.

LOUYSON.

Ah ! mon Papa, Voſtre petit doigt eſt un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUYSON.

Non, mon Papa, ne le croyez pas, il ment je vous aſſure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en; & prenez bien garde à tout, allez. Ah ! il n'y a plus d'enfans. Ah ! que d'affaires ; je n'ay pas ſeulement le loiſir de ſonger à ma maladie. En verité je n'en puis plus. *Il ſe remet dans ſa chaiſe.*

SCENE IX.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

HE' bien, mon Frere, qu'eſt-ce, comment vous portez-vous ?

ARGAN.

Ah ! mon Frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal ?

ARGAN.

Ouy, je ſuis dans une foibleſſe ſi grande, que cela n'eſt pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui eſt fâcheux

ARGAN.

Je n'ay pas ſeulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'eſtois venu icy, mon Frere, vous propoſer un party pour ma Niéce Angelique.

ARGAN *parlant avec emportement, & ſe levant de ſa chaiſe.*

Mon Frere, ne me parlez point de cette coquine là. C'eſt une frippone, une impertinente, une effrontée, que je mettray dans un Convent avant qu'il ſoit deux jours.

BERALDE.

Ah! voilà qui eſt bien. Je ſuis bien aiſe que la force vous revienne un peu, & que ma viſite vous faſſe du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantoſt. Je vous amene icy un divertiſſement, que j'ay rencontré, qui diſſipera voſtre chagrin, & vous rendra l'ame mieux diſpoſée aux choſes que nous avons à dire. Ce ſont des Egyptiens veſtus en Mores, qui font des danſes meſlées de chanſons; où je ſuis ſeur que vous prendrez plaiſir, & cela vaudra bien une Ordonnance de Monſieur Purgon. Allons.

Fin du ſecond Acte.

SECOND INTERMEDE.

LE Frere du *Malade Imaginaire*, luy amene pour le divertir, plusieurs Egyptiens & Egyptiennes vétus en Mores, qui font des Danses entre-meslées de Chansons.

Premiere Femme More.

PRofitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces precieux momens ;
La beauté paſſe,
Le temps l'efface,
L'âge de glace
Vient à ſa place,
Qui nous oſte le gouſt de ces doux paſſe-temps.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeuneſſe,
Profitez du Printemps,
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendreſſe.

Seconde Femme More.

Quand d'aimer on nous preſſe,
A quoy ſongez-vous ?
Nos cœurs dans la jeuneſſe
N'ont vers la tendreſſe
Qu'un penchant trop doux ;
L'Amour a pour nous prendre
De ſi doux attraits,
Que de ſoy, ſans attendre,
On voudroit ſe rendre
A ſes premiers traits :
Mais tout ce qu'on écoute,
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous couſte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

Troiſiéme Femme More.

Il eſt doux à noſtre âge
D'aimer tendrement
Un Amant
Qui s'engage :
Mais s'il eſt volage
Helas ! quel tourment !

Quatriéme Femme More.

L'Amant qui ſe dégage
N'eſt pas le malheur :
La douleur
Et la rage,
C'eſt que le volage
Garde noſtre cœur.

Seconde Femme More.

Quel party faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs ?

Quatriéme Femme More.

Devons-nous nous y rendre
Malgré ſes rigueurs ?

Enſemble.

Ouy, ſuivons ſes ardeurs,
Ses tranſports, ſes caprices,
Ses douces langueurs;
S'il a quelques ſupplices,
Il a cent delices
Qui charment les cœurs.

ENTRE'E DE BALLET.

Tous les Mores danſent enſemble, & font ſauter des Singes qu'ils ont amenez avec eux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Cet Acte entier n'eſt point dans les Editions precedentes de la Proſe de Monſieur Moliere ; le voicy reſtably ſur l'original de l'Auteur.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HE' bien, mon Frere, qu'en dites-vous? cela ne vaut-il pas bien une priſe de caſſe ?

TOINETTE.

Hon, de bonne caſſe eſt bonne.

BERALDE.

Oh ça, voulez-vous que nous parlions un peu enſemble ?

ARGAN.

Un peu de patience, mon Frere, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, vous ne ſongez pas que vous ne ſçauriez marcher ſans bâton.

ARGAN.

Tu as raiſon.

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'Abandonnez pas, s'il vous plaist, les intereſts de voſtre Niéce.

BERALDE.

J'employray toutes choſes pour luy obtenir ce qu'elle ſouhaite.

TOINETTE.

Il faut abſolument empeſcher ce Mariage extravagant, qu'il s'eſt mis dans la fantaiſie; & j'avois ſongé en moy-meſme, que ç'auroit eſté une bonne affaire, de pouvoir introduire icy un Medecin à nôtre poſte, pour le dégoûter de ſon Monſieur Purgon, & luy décrier ſa conduite. Mais comme nous n'avons perſonne en main pour cela, j'ay reſolu de joüer un tour de ma teſte.

BERALDE.

Comment?

TOINETTE.

C'eſt une imagination burleſque. Cela ſera peut-eſtre plus heureux que ſage. Laiſſez-moy faire; agiſſez de voſtre coſté. Voicy noſtre homme.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOus voulez bien, mon Frere, que je vous demande avant toute choſe, de ne vous point échauffer l'eſprit dans noſtre converſation.

ARGAN.

Voilà qui eſt fait.

BERALDE.

De répondre ſans nulle aigreur aux choſes que je pourray vous dire.

ARGAN.

Ouy.

BERALDE.

Et de raiſonner enſemble ſur les affaires dont nous avons à parler, avec un eſprit détaché de toute paſſion.

ARGAN.

Mon Dieu ouy. Voilà bien du préambule.

BERALDE

D'où vient, mon Frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une Fille; car je ne conte pas la petite: D'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un Convent?

ARGAN.

D'où vient, mon Frere, que je ſuis maiſtre dans ma famille, pour faire ce que bon me ſemble.

BERALDE.

Voſtre femme ne manque pas de vous conſeiller

de vous défaire ainsi de vos deux Filles, & je ne doute point, que par un esprit de charité, elle ne fust ravie de les voir toutes deux bonnes Religieuses.

ARGAN.

Oh ça, nous y voicy. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, & tout le monde luy en veut.

BERALDE.

Non, mon Frere, laissons-la là; c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour vostre famille, & qui est détachée de toute sorte d'interest; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, & qui montre pour vos enfans, une affection & une bonté, qui n'est pas concevable, cela est certain. N'en parlons point, & revenons à vostre Fille. Sur quelle pensée, mon Frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un Medecin?

ARGAN.

Sur la pensée, mon Frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut,

BERALDE.

Ce n'est point-là, mon Frere, le fait de vostre Fille, & il se presente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.

Ouy; mais celuy-cy, mon Frere, est plus sortable pour moy.

BERALDE.

Mais le mary qu'elle doit prendre, doit-il estre, mon Frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN

Il doit estre, mon Frere, & pour elle, & pour moy, & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ay besoin.

BERALDE.

Par cette raiſon-là, ſi voſtre petite eſtoit grande, vous luy donneriez en mariage un Apothiquaire

ARGAN.

Pourquoy non ?

BERALDE.

Eſt-il poſſible que vous ſerez toûjours embeguiné de vos Apotiquaires, & de vos Medecins, & que vous vouliez eſtre malade en dépit des gens, & de la nature ?

ARGAN.

Comment l'entendez vous, mon Frere ?

BERALDE.

J'entens, mon Frere, que je ne vois point d'homme, qui ſoit moins malade que vous, & que je ne demanderois point une meilleure conſtitution que la voſtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien compoſé ; c'eſt qu'avec tous les ſoins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de voſtre temperamment, & que vous n'eſtes point crevé de toutes les medecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais ſçavez-vous, mon Frere, que c'eſt cela qui me conſerve, & que Monſieur Purgon dit que je ſuccomberois, s'il eſtoit ſeulement trois jours, ſans prendre ſoin de moy ?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de ſoin de vous, qu'il vous envoyera en l'autre monde.

ARGAN

Mais raiſonnons un peu, mon Frere. Vous ne croyez donc point à la Medecine ?

BERALDE.

Non, mon Frere, & je ne vóy pas que pour

ſon ſalut, il ſoit neceſſaire d'y croire.

ARGAN.

Quoy vous ne tenez pas veritable une choſe établie par tout le monde, & que tous les ſiecles ont reverée ?

BERALDE.

Bien loin de la tenir veritable, je la trouve entre-nous, une des plus grandes folies qui ſoit parmi les hommes ; & à regarder les choſes en Philoſophe, je ne voy point de plus plaiſante mommerie ; je ne voy rien de plus ridicule, qu'un homme qui ſe veut meſler d'en guerir un autre.

ARGAN.

Pourquoy ne vouſez-vous pas, mon Frere, qu'un homme en puiſſe guerir un autre ?

BERALDE.

Par la raiſon, mon Frere, que les reſſorts de noſtre machine ſont des myſteres juſques icy, où les hommes ne voyent goute ; & que la nature nous a mis au devant des yeux des voiles trop épais pour y connoiſtre quelque choſe.

ARGAN.

Les Medecins ne ſçavent donc rien à voſtre conte ?

BERALDE.

Si fait, mon Frere. Ils ſçavent la pluſpart de fort belles humanitez ; ſçavent parler en beau Latin, ſçavent nommer en Grec toutes les maladies, les définir, & les diviſer ; mais pour ce qui eſt de les guerir, c'eſt ce qu'ils ne ſçavent point du tout.

ARGAN

Mais toûjours faut-il demeurer d'accord, que ſur cette matiere les Medecins en ſçavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils ſçavent, mon Frere ; ce que je vous ay dit,

qui ne guerit pas de grand' choſe, & toute l'excellence de leur Art conſiſte en un pompeux galimatias, en un ſpecieux babil, qui vous donne des mots pour des raiſons, & des promeſſes pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon Frere, il y a des gens auſſi ſages, & auſſi habiles que vous; & nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux Medecins.

BERALDE.

C'eſt une marque de la foibleſſe humaine, & non pas de la verité de leur Art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les Medecins croyent leur Art veritable, puis qu'ils s'en ſervent pour eux-meſmes.

BERALDE.

C'eſt qu'il y en a parmi eux, qui ſont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'autres qui en profitent ſans y eſtre. Voſtre Monſieur Purgon, par exemple, n'y ſçait point de fineſſe; c'eſt un homme tout Medecin, depuis la teſte juſqu'aux pieds. Un homme qui croit à ſes regles, plus qu'à toutes les démonſtrations des Mathematiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obſcur dans la Medecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui avec une impetuoſité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de ſens commun & de raiſon, donne au travers des purgations & des ſaignées, & ne balance aucune choſe. Il ne luy faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'eſt de la meilleure foy du monde, qu'il vous expedira, & il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à ſa femme & à

ſes enfans, & ce qu'en un beſoin il feroit à luy-meſme.

ARGAN.

C'eſt que vous avez, mon Frere, une dent de lait contre luy. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on eſt malade ?

BERALDE.

Rien, mon Frere.

ARGAN.

Rien ?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-meſme, quand nous la laiſſons faire, ſe tire doucement du deſordre où elle eſt tombée. C'eſt nôtre inquietude, c'eſt noſtre impatience qui gâte tout, & preſque tous les hommes meurent de leurs remedes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon Frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choſes.

BERALDE.

Mon Dieu, mon Frere, ce ſont pures idées, dont nous aimons à nous repaiſtre ; & de tout temps il s'eſt gliſſé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent veritables. Lors qu'un Medecin vous parle d'aider, de ſecourir, de ſoulager la nature, de luy ôter ce qui luy nuit, & luy donner ce qui luy manque ; de la rétablir, & de la remettre dans une pleine facilité de ſes fonctions : Lors qu'il vous parle de rectifier le ſang, de temperer les entrailles, & le cerveau, de dégonfler la ratte, de racommoder la poitrine, de reparer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir & conſerver la chaleur naturelle, & d'avoir des

secrets pour étendre la vie à de longues années ; il vous dit justement le Roman de la Medecine. Mais quand vous en venez à la verité, & à l'experience, vous ne trouvez rien de tout cela, & il en est comme de ces beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir creus.

ARGAN.

C'est à dire, que toute la science du monde est renfermée dans vostre teste, & vous voulez en sçavoir plus que tous les grands Medecins de nostre siecle.

BERALDE.

Dans les discours, & dans les choses, ce sont deux sortes de personnes, que vos grands Medecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Hoy. Vous estes un grand Docteur, à ce que je voy, & je voudrois bien qu'il y eust icy quelqu'un de ces Messieurs pour rembarrer vos raisonnemens, & rabaisser vostre caquet.

BERALDE.

Moy, mon Frere, je ne prens point à tâche de combatre la Medecine, & chacun à ses perils, & fortune, peut croire tout ce qu'il luy plaist. Ce que j'en dis n'est qu'entre-nous, & j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous estes ; & pour vous divertir vous mener voir sur ce chapitre quelqu'une des Comedies de Moliere.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que vostre Moliere avec ses Comedies, & je le trouve bien plaisant d'aller joüer d'honnestes gens comme les Medecins.

BERALDE.

Ce ne ſont point les Medecins qu'il joüe, mais le ridicule de la Medecine.

ARGAN.

C'eſt bien à luy à faire de ſe meſler de contrôler la Medecine ; voilà un bon nigaut, un bon impertinent, de ſe mocquer des conſultations & des ordonnances, de s'attaquer au Corps des Medecins, & d'aller mettre ſur ſon Theatre des perſonnes venerables comme ces Meſſieurs là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverſes Profeſſions des hommes ? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois, qui ſont d'auſſi bonne maiſon que les Medecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, ſi j'eſtois que des Medecins je me vangerois de ſon impertinence, & quand il ſera malade je le laiſſerois mourir ſans ſecours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne luy ordonnerois pas la moindre petite ſaignée, le moindre petit lavement ; & je luy dirois, créve, créve, cela t'apprendra une autre fois à te joüer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colere contre luy.

ARGAN.

Ouy, c'eſt un mal-aviſé, & ſi les Medecins ſont ſages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il ſera encore plus ſage que vos Medecins, car il ne leur demandera point de ſecours.

ARGAN.

Tant pis pour luy, s'il n'a point recours aux remedes.

BERALDE.

Il a ſes raiſons pour n'en point vouloir, & il ſoûtient que cela n'eſt permis qu'aux gens vigoureux & robuſtes, & qui ont des forces de reſte pour porter les remedes avec la maladie; mais que pour luy il n'a juſtement de la force, que pour porter ſon mal.

ARGAN.

Les ſottes raiſons que voilà. Tenez, mon Frere, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon Frere, & pour changer de diſcours, je vous diray que ſur une petite repugnance que vous témoigne voſtre Fille, vous ne devez point prendre les reſolutions violentes de la mettre dans un Convent. Que pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas ſuivre aveuglément la paſſion qui vous emporte, & qu'on doit ſur cette matiere s'accommoder un peu à l'inclination d'une Fille, puiſque c'eſt pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bon-heur d'un Mariage.

SCENE IV.

Mr FLEURANT *une seringue à la main.*
ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH ! mon Frere, avec vostre permission.

BERALDE.

Comment, que voulez-vous faire ?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement là, ce sera bien-tost fait.

BERALDE.

Vous vous mocquez. Est-ce que vous ne sçauriez estre un moment sans lavement, ou sans medecine ? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT *à Beralde.*

Dequoy vous meslez-vous de vous opposer aux ordonnances de la Medecine, & d'empescher Monsieur de prendre mon clystere ; vous estes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là ?

BERALDE.

Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoûtumé de parler à des visages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainsi se joüer des remedes, & me faire perdre mon temps. Je ne suis venu icy que sur une bonne ordonnance, & je vay dire à Monsieur Purgon, comme on m'a empesché d'executer ses ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez....

ARGAN.

Mon Frere, vous ſerez cauſe icy de quelque malheur.

BERALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement; que Monſieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon Frere, eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen de vous guerir de la maladie des Medecins, & que vous vouliez eſtre toute voſtre vie enſeveli dans leurs remedes?

ARGAN.

Mon Dieu, mon Frere, vous en parlez comme un homme qui ſe porte bien; mais ſi vous eſtiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il eſt aiſé de parler contre la Medecine, quand on eſt en pleine ſanté.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'euſſiez, mon mal, pour voir ſi vous jaſeriez tant. Ah! voicy Monſieur Purgon.

SCENE V.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON.

JE viens d'apprendre là bas à la porte de jolies nouvelles. Qu'on ſe mocque icy de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le remede que j'avois preſcrit.

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas....

MONSIEUR PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rebellion d'un malade contre son Medecin.

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON.

Un clystere que j'avois pris plaisir à composer moy-mesme.

ARGAN.

Ce n'est pas moy....

MONSIEUR PURGON.

Inventé, & formé dans toutes les regles de l'Art.

TOINETTE.

Il a tort.

MONSIEUR PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon Frere?

MONSIEUR PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN.

C'est luy...?

MONSIEUR PURGON.

C'est une action exorbitante.

TOINETTE.

Cela est vray.

MONSIEUR PURGON.

Un attentat énorme contre la Medecine.

ARGAN.

Il est cause....

MONSIEUR PURGON.

Un crime de leze-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

MONSIEUR PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'eſt mon Frere....

MONSIEUR PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON.

Et que pour finir toute liaiſon avec vous, voilà la donnation que je faiſois à mon Neveu en faveur du Mariage!

ARGAN.

C'eſt mon Frere qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.

Mépriſer mon clyſtere!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vay le prendre.

MONSIEUR PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fuſt peu.

TOINETTE.

Il ne le merite pas.

MONSIEUR PURGON.

J'allois nettoyer voſtre corps, & en évacuer entierement les mauvaiſes humeurs.

ARGAN.

Ah mon Frere!

MONSIEUR PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de medecines, pour vuider le fond du ſac.

TOINETTE.

Il eſt indigne de vos ſoins.

MONSIEUR PURGON.

Mais puiſque vous n'avez pas voulu guerir par mes mains.

ARGAN.

Ce n'eſt pas ma faute.

MONSIEUR PURGON.

Puiſque vous vous eſtes ſouſtrait de l'obéïſſance que l'on doit à ſon Medecin.

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

MONSIEUR PURGON.

Puiſque vous vous eſtes déclaré rebelle aux remedes que je vous ordonnois.

ARGAN.

Hé point du tout.

MONSIEUR PURGON.

J'ay à vous dire que je vous adandonne à voſtre mauvaiſe conſtitution, à l'intemperie de vos entrailles, à la corruption de voſtre ſang, à l'acreté de vôtre bile, & à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE.

C'eſt fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

MONSIEUR PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il ſoit quatre jours, vous deveniez dans un eſtat incurable.

ARGAN.

Ah! miſericorde.

MONSIEUR PURCON.

Que vous tombiez dans la Bradypépſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De la Bradypépſie dans la Dyſpépſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De la Dyſpépſie, dans l'Apépſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De l'Apépſie dans la Lienterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De la Lienterie dans la Dyſſenterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

De la Dyſſenterie, dans l'Hydropiſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.

Et de l'Hydropiſie dans la privation de la vie. où vous aura conduit voſtre folie.

SCENE VI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH! mon Dieu, je ſuis mort. Mon Frere vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoy? qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je ſens déja que la Medecine ſe vange.

BERALDE.

Ma foy, mon Frere, vous eſtes fou, & je ne voudrois pas pour beaucoup de choſes qu'on vous viſt faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-meſme, & ne donnez point tant à voſtre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon Frere, les étranges maladies, dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le ſimple homme que vous eſtes!

ARGAN.

Il dit que je deviendray incurable avant qu'il ſoit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la choſe? Eſt-ce un Oracle qui a parlé? Il ſemble à vous entendre, que Monſieur Purgon tienne dans ſes mains le filet de vos jours, & que d'autorité ſuprême il vous l'allonge, & vous le racourciſſe comme il luy plaiſt. Songez que les principes de voſtre vie ſont en vous-meſme, & que le couroux de Monſieur Purgon eſt auſſi peu capable de vous faire mourir, que ſes remedes de vous faire vivre. Voicy une avanture ſi vous voulez à vous défaire des Medecins, ou ſi vous eſtes né à ne pouvoir vous en paſſer, il eſt aiſé d'en avoir un autre, avec lequel, mon Frere, vous puiſſiez courir un peu moins de riſque.

ARGAN.

Ah! mon Frere, il ſçait tout mon temperamment, & la maniere dont il faut me gouverner.

BERALDE.

BERALDE.

Il faut avoüer que vous estes un homme d'une grande prévention ; & que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCENE VII.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

MOnsieur, voilà un Medecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel Medecin ?

TOINETTE.

Un Medecin de la Medecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est ?

TOINETTE.

Je ne le connois pas ; mais il me ressemble comme deux goutes d'eau, & si je n'estois seure que ma mere estoit honneste femme, je dirois que ce seroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fais le venir.

BERALDE.

Vous estes servy à souhait. Un Medecin vous quitte, un autre se presente.

ARGAN.

J'ay bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BERALDE.

Encore ! Vous en revenez toûjours là ?

ARGAN.

Voyez-vous, j'ay sur le cœur toutes ces maladies là que je ne connois point, ces....

SCENE VIII.

TOINETTE *en Medecin.* ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

MOnsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, & vous offrir mes petits services pour toutes les saignées, & les purgations, dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foy, voilà Toinette elle-mesme.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser; j'ay oublié de donner une commission à mon Valet, je reviens tout à l'heure.

ARGAN.

Eh ! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette ?

BERALDE.

Il est vray que la ressemblance est tout-à-fait grande. Mais ce n'est pas la premiere fois qu'on a veu de ces sortes de choses, & les Histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moy j'en ſuis ſurpris, &....

SCENE IX.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *quitte ſon habit de Medecin ſi promptement qu'il eſt difficile de croire que ce ſoit elle qui a paru en Medecin.*

QUe voulez-vous, Monſieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée?

ARGAN.

Moy? non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu icy pour voir comme ce Medecin te reſſemble.

TOINETTE *en ſortant dit:*

Oüy, vrayment, j'ay affaire là-bas, & je l'ay aſſez veu.

ARGAN.

Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'eſt qu'un.

BERALDE.

J'ay leu des choſes ſurprenantes de ces ſortes de reſſemblances, & nous en avons veu de nô-

tre temps, où tout le monde s'eſt trompé.

ARGAN.

Pour moy j'aurois eſté trompé à celle-là, & j'aurois juré que c'eſt la meſme perſonne.

SCENE X.

TOINETTE *en Medecin* ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

MOnſieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN.

Cela eſt admirable!

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaiſt, la curioſité que j'ay euë de voir un illuſtre malade comme vous eſtes, & voſtre reputation qui s'étend par tout, peut excuſer la liberté que j'ay priſe.

ARGAN.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur.

TOINETTE.

Je voy, Monſieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-ſix, ou vingt-ſept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ay quatre-vingt dix.

ARGAN.

Quatre-vingt dix?

TOINETTE.

Oüy. Vous voyez un effet des secrets de mon Art, de me conserver ainsi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foy voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt dix ans.

TOINETTE.

Je suis Medecin passager, qui vais de Ville en Ville, de Province en Province, de Royaume en Royaume, pour chercher d'illustres matieres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands & beaux secrets que j'ay trouvez dans la Medecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatisme & défluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fiévres continuës, avec des transports au cerveau, de bonnes fiévres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleuresies, avec des inflammations de poitrine, c'est-là que je me plais, c'est-là que je triomphe; & je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les Medecins, desesperé, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remedes, & l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis obligé, Monsieur, des bontez que vous avez pour moy.

TOINETTE.

Donnez-moy vostre poux. Allons donc que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous feray bien al-

ler comme vous devez. Hoy, ce poux là fait l'impertinent, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est vostre Medecin ?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands Medecins. Dequoy, dit-il, que vous estes malade ?

ARGAN.

Il dit que c'est du foye, & d'autres disent que c'est de la ratte.

TOINETTE.

Ce sont tous des ignorans, c'est du poulmon que vous estes malade.

ARGAN.

Du poulmon ?

TOINETTE.

Oüy. Que sentez-vous ?

ARGAN.

Je sens de temps en temps des douleurs de teste.

TOINETTE.

Justement, le poulmon.

ARGAN.

Il me semble parfois que j'ay un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

J'ay quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'estoit des coliques.

TOINETTE.

Le poulmon. Vous avez appetit à ce que vous mangez ?

ARGAN.

Oüy, Monsieur.

TOINETTE.

Le poulmon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oüy, Monsieur.

TOINETTE.

Le poulmon. Il vous prend un petit sommeil aprés le repas, & vous estes bien aise de dormir ?

ARGAN.

Oüy, Monsieur.

TOINETTE.

Le poulmon, le poulmon, vous dis-je. Que vous ordonne vostre Medecin pour vostre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des boüillons.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et sur tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire vôtre vin pur, & pour épaissir vostre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros Bœuf, de bon gros Porc, de bon Fromage de Hollande, du gruau & du ris, & des marons & des oublies, pour coler & conglutiner. Vostre Medecin est une beste. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendray vous voir de temps en temps, tandis que je seray en cette Ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras là !

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'estois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoy ?

TOINETTE.

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à ſoy toute la nourriture, & qu'il empeſche ce coſté-là de profiter ?

ARGAN.

Ouy, mais j'ay beſoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là auſſi un œil droit que je me ferois crever, ſi j'eſtois en voſtre place.

ARGAN.

Créver un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez vous pas qu'il incommode l'autre, & luy dérobe ſa nourriture ? Croyez-moy, faites-vous-le créver au plûtoſt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'eſt pas preſſé.

TOINETTE.

Adieu. Je ſuis fâché de vous quitter ſi-toſt, mais il faut que je me trouve à une grande Conſultation qui ſe doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.

Ouy, pour aviſer, & voir ce qu'il auroit falu luy faire pour le guerir. Juſqu'au revoir.

ARGAN.

Vous ſçavez que les malades ne reconduiſent point.

BERALDE.

Voilà un Medecin vrayment, qui paroiſt fort habile.

ARGAN.

Ouy, mais il va un peu bien viſte.

BERALDE.

Tous les grands Medecins ſont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre ſe porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne ſe porte pas ſi bien. La belle operation, de me rendre borgne & manchot !

SCENE XI.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

ALlons, allons, je ſuis voſtre ſervante. Je n'ay pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

TOINETTE.

Voſtre Medecin, ma foy, qui me vouloit tâter le poux.

ARGAN.

Voyez un peu à l'âge de quatre-vingt dix ans.

BERALDE.

Oh ça, mon Frere, puis que voilà voſtre Monſieur Purgon broüillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du party, qui s'offre pour ma Niéce ?

ARGAN.

Non, mon Frere, je veux la mettre dans un Convent, puis qu'elle s'eſt oppoſée à mes volontez. Je voy bien qu'il y a quelque amourette là-deſſous, & j'ay découvert certaine entre-veuë ſecrette, qu'on ne ſçait pas que j'aye découverte.

BERALDE.

Hé bien, mon Frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel, & rien peut-il vous offencer, quand tout ne va qu'à des choses honnestes, comme le Mariage ?

ARGAN.

Quoy qu'il en soit, mon Frere, elle sera Religieuse, c'est une chose resoluë.

BERALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toûjours-là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien ouy, mon Frere, puis qu'il faut parler à cœur ouvert, c'est vostre femme que je veux dire ; & non plus que l'entestement de la Medecine, je ne puis vous souffrir l'entestement où vous estes pour elle, & voir que vous donniez teste baissée dans tous les pieges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah ! Monsieur, ne parlez point de Madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire; une femme sans artifice, & qui aime Monsieur, qui l'aime.... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-luy un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE.

Cela est vray.

ARGAN.

L'inquietude qne luy donne ma maladie.

TOINETTE.

Assurément.

ARGAN.

Et les soins, & les peines qu'elle prend autour de moy.

TOINETTE.

Il eſt certain. Voulez-vous que je vous convainque, & vous faſſe voir tout à l'heure comme Madame aime Monſieur. Monſieur, ſouffrez que je luy montre ſon bec jaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaiſe, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle ſera, quand je luy diray la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Ouy, mais ne la laiſſez pas long-temps dans le deſeſpoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laiſſe-moy faire.

TOINETTE *à Beralde.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il ? Etendez-vous-là ſeulement, *bas.* Il y aura plaiſir à confondre voſtre Frere. Voicy Madame. Tenez-vous bien,

SCENE XII.

BELINE, TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *s'écrie.*

AH ! mon Dieu ! ah malheur ! quel étrange accident !

BELINE.

Qu'eſt-ce, Toinette ?

TOINETTE.

Ah, Madame !

BELINE.

Qu'y a-t-il ?

TOINETTE.

Voſtre mary eſt mort.

BELINE.

Mon maty eſt mort ?

TOINETTE.

Helas ouy. Le pauvre défunt eſt trépaſſé.

BELINE.

Aſſurément ?

TOINETTE.

Aſſurément. Perſonne ne ſçait encore cet accident-là, & je me ſuis trouvé icy toute ſeule. Il vient de paſſer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de ſon long dans cette chaiſe.

BELINE.

Le Ciel en ſoit loüé. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu és ſotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

TOINETTE.

Je penſois, Madame, qu'il faluſt pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte eſt-ce que la ſienne, & dequoy ſervoit-il ſur la terre ? un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, ſans ceſſe un lavement, ou une medecine dans le ventre, mouchant, touſſant, crachant toûjours, ſans eſprit, ennuyeux, de mauvaiſe humeur, fatigant ſans ceſſe les gens, & grondant jour & nuit Servantes, & Valets.

TOINETTE.

Voilà une belle Oraiſon funebre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à executer mon deſſein, & tu peux croire qu'en me ſervant ta recompenſe eſt ſeure. Puis que par un bon-heur perſonne n'eſt encore averti de la choſe, portons-le dans ſon lit, & tenons cette mort cachée, juſqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux ſaiſir, & il n'eſt pas juſte que j'aye paſſé ſans fruit auprés de luy mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes ſes clefs.

ARGAN *ſe levant bruſquement.*

Doucement.

BELINE *ſurpriſe, & épouvantée.*

Ahy !

ARGAN.

Ouy, Madame ma femme, c'eſt ainſi que vous m'aimez ?

TOINETTE.

Ah, ah, le défunt n'eſt pas mort.

ARGAN *à Beline qui ſort.*

Je ſuis bien aiſe de voir voſtre amitié, & d'avoir

entendu le beau Panegyrique que vous avez fait de moy. Voilà un avis au Lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empeschera de faire bien des choses.

BERALDE *sortant de l'endroit où il estoit caché.*

Hé bien, mon Frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foy, je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entens vostre Fille, remettez-vous comme vous estiez, & voyons de quelle maniere elle recevra vostre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; & puis que vous estes en train, vous connoistrez par là les sentimens que vostre famille a pour vous.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, ARGAN, TOINETTE, BERALDE.

TOINETTE *s'écrie.*

O Ciel! ah fâcheuse avanture! malheureuse journée!

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & dequoy pleures-tu?

TOINETTE.

Helas! j'ay de tristes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé quoy?

TOINETTE.

Vostre Pere est mort.

ANGELIQUE.

Mon Pere eſt mort, Toinette ?

TOINETTE.

Ouy, vous le voyez-là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une foibleſſe qui luy a priſe.

ANGELIQUE.

O Ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Helas ! faut-il que je perde mon Pere, la ſeule choſe qui me reſtoit au monde ; & qu'encore pour un ſurcroiſt de deſeſpoir, je le perde dans un moment où il eſtoit irrité contre moy ? Que deviendray-je, malheureuſe, & quelle conſolation trouver aprés une ſi grande perte ?

SCENE XIV. Et derniere.

CLEANTE, ANGELIQUE, ARGAN, TOINETTE, BERALDE.

CLEANTE.

QU'avez-vous donc belle Angelique ? & quel malheur pleurez-vous ?

ANGELIQUE.

Helas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher, & de plus precieux. Je pleure la mort de mon Pere.

CLEANTE.

O Ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! helas ! aprés la demande que j'avois conjuré voſtre Oncle de luy faire pour moy, je venois me preſenter à luy, & tâcher par mes reſpects & par

mes prieres, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah ! Cleante, ne parlons plus de rien. Laissons-là toutes les pensées du Mariage. Aprés la perte de mon Pere, je ne veux plus estre du monde, & j'y renonce pour jamais. Ouy, mon Pere, si j'ay resisté tantost à vos volontez, je veux suivre du moins une de vos intentions, & reparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon Pere, que je vous en donne icy ma parole, & que je vous embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *se leve.*

Ah ! ma Fille.

ANGELIQUE *épouvantée.*

Ahy !

ARGAN.

Vien. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vray sang, ma veritable Fille, & je suis ravy d'avoir veu ton bon naturel.

ANGELIQUE.

Ah ! quelle surprise agreable, mon Pere, puis que par un bon-heur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'icy je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'estes pas favorable au panchant de mon cœur, si vous me refusez Cleante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jette à genoux.*

Eh, Monsieur, laissez-vous toucher à ses prieres & aux miennes ; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon Frere, pouvez-vous tenir là contre ?

TOINETTE.

Monſieur, ſerez-vous inſenſible à tant d'amour ?

ARGAN.

Qu'il ſe faſſe Medecin, je conſens au Mariage. Ouy, faites-vous Medecin, je vous donne ma Fille.

CLEANTE.

Tres-volontiers, Monſieur, s'il ne tient qu'à cela pour eſtre voſtre gendre, je me feray Medecin. Apothiquaire meſme, ſi vous voulez. Ce n'eſt pas une affaire que cela, & je ferois bien d'autres choſes pour obtenir la belle Angelique.

BERALDE.

Mais, mon Frere, il me vient une penſée. Faites-vous Medecin vous-meſme. La commodité ſera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela eſt vray. Voilà le vray moyen de vous guerir bien-toſt ; & il n'y a point de maladie ſi oſée, que de ſe jouer à la perſonne d'un Medecin.

ARGAN.

Je penſe, mon Frere, que vous vous mocquez de moy ? Eſt-ce que je ſuis en âge d'étudier ?

BERALDE.

Bon, étudier ! Vous eſtes aſſez ſçavant ; & il y en a beaucoup parmi eux, qui ne ſont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut ſçavoir bien parler Latin, connoiſtre les maladies, & les remedes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de Medecin, vous

apprendrez tout cela, & vous ſerez aprés plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoy l'on ſçait diſcourir ſur les maladies quand on a cet habit-là ?

BERALDE.

Ouy. L'on n'a qu'à parler, avec une robe, & un bonnet, tout galimatias devient ſçavant, & toute ſottiſe devient raiſon.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, quand il n'y auroit que voſtre barbe, c'eſt déja beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Medecin.

CLEANTE.

En tout cas, je ſuis preſt à tout.

BERALDE.

Voulez-vous que l'affaire ſe faſſe tout à l'heure ?

ARGAN.

Comment tout à l'heure ?

BERALDE.

Ouy, & dans voſtre maiſon.

ARGAN.

Dans ma maiſon ?

BERALDE.

Ouy. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la ceremonie dans vôtre ſale. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moy que dire, que répondre ?

BERALDE.

On vous inſtruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit decent, je vay les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette faculté de vos amies....

TOINETTE.

Quel eſt donc voſtre deſſein ?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce ſoir. Les Comediens ont fait un petit Intermede de la reception d'un Medecin, avec des danſes & de la Muſique ; je veux que nous en prenions enſemble le divertiſſement, & que mon Frere y faſſe le premier Perſonnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon Oncle, il me ſemble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon Pere.

BERALDE.

Mais, ma Niéce, ce n'eſt pas tant le jouer, que s'accommoder à ſes fantaiſies. Tout cecy n'eſt qu'entre-nous. Nous y pouvons auſſi prendre chacun un Perſonnage, & nous donner ainſi la Comedie les uns aux autres. Le Carnaval autoriſe cela. Allons viſte preparer toutes choſes.

CLEANTE *à Angelique.*

Y conſentez-vous ?

ANGELIQUE.

Ouy, puis que mon Oncle nous conduit.

Fin du dernier Acte.

TROISIE'ME INTERMEDE.

C'Eſt une Ceremonie Burleſque d'un homme qu'on fait Medecin, en Recit, Chant & Danſe.

ENTRE'E DE BALLET.

Pluſieurs Tapiſſiers viennent preparer la Salle, & placer les bancs en cadence Enſuite dequoy toute l'Aſſemblée, compoſée de huit Portes-Seringues, ſix Apotiquaires, vingt-deux Docteurs, & celuy qui ſe fait recevoir Medecin, huit Chirurgiens danſant, & deux chantans, chacun entre & prend ſes places ſelon ſon rang.

PRÆSES.

Scavantiſſimi Doctores,
Medicina Profeſſores,
Qui hic aſſemblati eſtis;
Et vos altri Meſſiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani & Apothicari,
Atque tota Compania auſſi,
Salus, honor, & argentum,
Atque bonum appetitum.

Non poſſum Docti confréri,
En moy ſatis admirari,
Qualis bona inventio,
Eſt Medici profeſſio;

Quam bella choſa eſt & bene trovata,
Medecina illa benedicta,
Qua ſuo nomine ſolo
Surprenanti miraculo,
Depuis ſi longo tempore
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi ſumus;
Et quod grandes & petiti
Sunt de nobis infatuti:
Totus mundus currens ad noſtros remedios,
Nos regardat ſicut Deos,
Et noſtris Ordonnanciis
Principes & Reges ſoumiſſos videtis.

Donque il eſt noſtræ ſapientiæ,
Boni ſenſus atque prudentiæ,
De fortement travaillare,
A nos bene conſervare
In tali credito, voga, & honore;
Et prandere gardam à non recevere
In noſtro docto corpore
Quam perſonas capabiles,
Et totas dignas ramplire
Has plaças honorabiles.

C'eſt pour cela que nunc convocati eſtis,
Et credo quod trovabitis
Dignam matieram medici,
In ſçavanti homine que voicy:
Lequel in choſis omnibus
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Voſtris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licentiam dat Dominus Præses,
Et tanti docti Doctores,
Et assistantes illustres;
Tres-sçavanti Bacheliero
Quem estimo & honoro,
Domandabo causam & rationem, quare
Opium facit dormire?

BACHELIERUS.

Mihi à docto Doctore
Domandatur causam & rationem, quare
Opium facit dormire?
A quoy respondeo:
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.
Bene, bene respondere.

SECUNDUS DOCTOR.

Cum permissione Domini Præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,

Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladia
Ditte hydropisia
Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere
Dignus, dignus est entrare
In nostrò docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Si bonum semblatur Domino Præsidi,
Doctissimæ Facultati
Et Companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia Eticis,
Pulmonicis atque Asmaticis
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene reſpondere :
Dignus, dignus eſt entrare
I noſtro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit maravillas :
Mais ſi non ennuyo Dominum Praſidem,
Doctiſſimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam écoutantem,
Faciam illi unam queſtionem,
Dez hiero maladus unus
Tombavit in meas manus.
Habet grandàm fiévram cum redoublamentis
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au coſté,
Cum granda difficultaté
Et pena reſpirare :
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere.

BACHELIERUS.

Cliſterium donare,
Poſtea ſeignare,
Enſuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais ſi maladia
Opiniatria,

Non vult se garire,
Quid illi facere ?

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare, reseignare, repurgare, & rechlitterisare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere:
Dignus, dignus est entrare
In nostro Docto corpore.

PRÆSES.

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu & jugeamento ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso;
Aut bono,
Aut mauvaiso ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement docta Facultatis;
Maladus deust-il crevare
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Ego cum isto boneto
Venerabili & docto,
Dono tibi & concedo
Virtutem & puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

ENTRE'E DE BALLET.

Tous les Chirurgiens & Apotiquaires viennent luy faire la reverence en cadence.

BACHELIERUS.

Grandes Doctores doctrinæ,
De la Rhubarbe & du Sené:
Ce seroit sans douta à moy chosa folla,
Inepta & ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis loüangeas donare,
Et entreprenoibam adjoûtare

Des lumieras au Soleillo,
Et des Etoilas au Cielo,
Des Ondas à l'Oceano;
Et des Rosas au Printanno;
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Randam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plu qu'à natura, & qu'à patri meo;
Natura & pater meus
Hominem me habent factum:
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum Medicum,
Honor, favor, & gratia,
Qui in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, & manget & bibat,
Et seignet & tuat.

ENTRE'E DE BALLET.

Tous les Chirurgiens & les Apotiquaires danſent au ſon des Inſtrumens & des Voix, & des battemens de mains, & des Mortiers d'Apotiquaires.

CHIRURGUS.

Puisse-t-il voir doctas
Suas Ordonnancias,
Omnium Chirurgorum,
Et Apotiquarum
Remplire boutiquas.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor; qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, & manget & bibat,
Et ſeignet & tuat.

CHIRURGUS.

Puiſſe toti anni,
Luy eſſere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam peſtas, verolas,
Fievras, pluresias,
Fluxus de ſang & diſſenterias.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, & manget & bibat,
Et ſeignet & tuat.

DERNIERE ENTRE'E DE BALLET.

Des Medecins, des Chirurgiens & des Apotiquaires, qui ſortent tous ſelon leur rang en Ceremonie comme ils ſont entrez.

Fin du Malade Imaginaire, & des Oeuvres de Monſieur de Moliere.

L'OMBRE
DE
MOLIERE.

COMEDIE.

Quoy que cette Comedie ne ſoit pas de Monſieur de Moliere, on a crû qu'il eſtoit à propos, pour la ſatisfaction du Lecteur, de la mettre à la fin de ſes Oeuvres, comme on a fait dans les Editions precedentes, pour ne pas ſupprimer une Piece de Theatre, qui eſt toute à l'avantage de cet illuſtre Autheur, & qui a tant de rapport avec pluſieurs Perſonnages de ſes Comedies.

ACTEURS.

DEUX OMBRES.

CARON.

LE POETE.

PLUTON.

RADAMANTE.

MINOS.

MOLIERE, Poëte Comique.

LA PRETIEUSE de la Comedie des Prétieuſes.

LE MARQUIS DE MASCARILLE de la meſme Comedie.

LE COCU, du Cocu imaginaire.

NICOLE, du Bourgeois Gentil-homme.

POURCEAUGNAC de la Comedie de Pourceaugnac.

MADAME JOURDAIN, du Bourgeois Gentil homme.

QUATRE MEDECINS, de la Comedie des Medecins.

L'ENVIE.

La Scene eſt dans les Champs Eliſées.

A SON

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGUIEN.

MONSEIGNEUR,

Voicy l'Ombre DE MOLIERE; *c'eſt une Comedie dont le bon-heur ſera parfait, ſi V. A. S. l'honore du moindre coup d'œil. Sans l'autorité que me donne un long uſage, je ne hazarderois pas de mettre vôtre illuſtre Nom à la teſte d'un Livre, lors qu'il va ſi glorieuſement éclater à la teſte des Armées. Alexandre mettoit Homere*

ſous ſon chevet ; Scipion & Lélie honorerent Terence de leur eſtime : mais ſans le ſecours de ces Exemples, il ſuffit de celuy de V. A. S. pour juſtifier que les Armes & les Lettres n'ont rien d'incompatible, & que le Cabinet & le Camp peuvent eſtre Amis. Souffrez donc, MONSEIGNEUR, que les Oeuvres de MOLIERE *tiennent quelque rang dans voſtre Bibliotheque, & que ma Comedie ſoit une eſpece de Table pour les ſiennes.*

DE V. A. S.

MONSEIGNEUR,

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
BRECOURT.

PROLOGUE
DE L'OMBRE
DE MOLIERE.

ORONTE, CLEANTE.

ORONTE.

POINT, vous dis-je ; C'eſt une raillerie qu'on vous a faite de moy.

CLEANTE.

Je vous dis que je ſuis ſeur de la choſe.

ORONTE.

C'eſt quelqu'un qui a voulu ſe divertir à mes dépens, vous dis-je.

CLEANTE.

Ah ! que vous eſtes reſervé !

ORONTE.

Mais que vous eſtes folâtre avec voſtre Comedie ! C'eſt bien à moy à entreprendre de ces Ouvrages : Non, non, Cleante, je me connois ; & ſi parmi mes Amis je me laiſſe aller à produire quelque Epigramme, quelque Madrigal, ou de ſemblables bagatelles, croyez que cela ne m'a point donné aſſez bonne opinion de moy pour entreprendre un Ouvrage, que l'on puiſſe appeller Comedie. C'eſt un pas à la verité, que preſque tous les Gens franchiſſent aiſément ; & il ſemble qu'il ſuffiſe d'avoir fait

à plusieurs repriſes une certaine quantité de mediocres ou de méchans Vers, pour ſe donner avec beaucoup d'impunité le nom d'Autheur ; & ſous ce titre, on hazarde librement un aſſemblage de Caracteres bien ou mal fondez, d'Incidens amenez à force, & de Galimatias redoublez, que l'on baptize effrontément du nom de Comedie. Voilà par où pluſieurs honneſtes Gens ont échoüé dans le monde ; & ſur leur exemple je ne hazarderay point, mon cher Cleante, de perdre un peu d'eſtime que d'autres talens que la Poëſie m'ont acquiſe. Quand on peut faire quelque choſe de mieux qu'une méchante Piece, on ne doit point travailler à cet Ouvrage ; & quoy qu'on entreprenne, ſi l'on ne peut y reüſſir parfaitement, il vaudroit encore mieux ne rien faire du tout.

CLEANTE.

Je vous trouve admirable, Oronte, avec tous ces juſtes & beaux raiſonnemens ! Mais ce qui m'en plaiſt le plus, c'eſt de vous voir ſi bien condamner aux autres une démangeaiſon dont vous n'avez pû vous défendre. Ouy, morbleu, je vous dis que vous avez fait une Comedie.

ORONTE.

Moy ?

CLEANTE.

Vous l'avez donné à étudier déja.

ORONTE.

Encore ?

CLEANTE.

C'eſt une petite piece en Proſe.

ORONTE.

Bon.

CLEANTE.

Et les Comediens qui la repreſenteront, ſont cachez là haut dans voſtre chambre, pour la repeter aujourd'huy. Là, rougiſſez à preſent qu'on vous met le doigt ſur la piece. Hé ?

ORONTE.

Comment avez-vous sceu cela ?

CLEANTE.

Ah ! comment je l'ay sceu ? Que me donnerez-vous, & je vous le diray ?

ORONTE.

Hé, de grace, dites-moy qui m'auroit pû trahir ? C'est une chose que je n'ay confiée qu'à mon Frere, & à ma Femme.

CLEANTE.

Socrate se repentit d'avoir dit son secret à la femme : Mais ce n'est point de la vostre dont j'ay appris cecy ; & pour vous tirer d'inquietude, sçachez que le hazard, & vostre peu de soin, m'ont appris que vous aviez fait une Comedie. Vous connoissez vostre écriture apparemment, puisque je la connois aussi. Tenez. *L'OMBRE DE MOLIERE, petite Comedie en Prose.* Eh ?

ORONTE.

Ah Cleante ! je vous l'avouë, puisque vous le sçavez : Je m'y suis laissé aller ; il est vray, vous tenez mon Ouvrage ; C'est une petite piece de ma façon, & vous estes trop de mes amis, pour ne vous le pas dire.

CLEANTE.

Ah ! je vous suis trop obligé vrayment, & vous m'avez confié ce secret de trop bonne grace pour ne vous en pas témoigner ma reconnoissance.

ORONTE.

Que vous estes fou ! Donnez-donc. C'est une bagatelle que je n'ay pas jugé digne d'entrer dans vostre confidence ; & pour vous le dire franchement, c'est l'effet de quelques heures de mélancolie qui m'ont fait griffonner ce petit Ouvrage. Vous sçavez que j'estimois Moliere, & cette Piece n'est autre chose qu'un Monument de mon amitié

que je consacre à sa memoire. La maniere dont il paroist dans ma Comedie, le represente naturellement comme il estoit, c'est à dire comme le censeur de toutes les choses déraisonnables, blâmant les sottises, l'ignorance, & les vices de son siecle.

CLEANTE.

Il est vray qu'il a heureusement joüé toutes sortes de matieres; & son Theatre nous a servi long-temps d'une divertissante & profitable Ecole.

ORONTE.

Il estoit dans son particulier, ce qu'il paroissoit dans la Morale de ses pieces; honneste, judicieux, humain, franc, genereux; & mesme, malgré ce qu'en ont creu quelques esprits mal faits, il tenoit un si juste milieu dans de certaines matieres qu'il s'éloignoit aussi sagement de l'excés, qu'il sçavoit se garder d'une dangereuse mediocrité. Mais la chaleur de nostre ancienne amitié m'emporte, & je m'apperçois qu'insensiblement je ferois son Panegyrique, au lieu de vous demander quartier. J'ay plus besoin de grace, que sa memoire de loüange: c'est pourquoy, cher Cleante, je vous redemande ma Piece: Mais puisque vous estes icy, honorez-la de vostre attention, & ne la regardez, je vous prie, que comme une chose que j'ay dédiée à la seule memoire de mon ami.

CLEANTE.

Allez, Oronte, quelque chose que ce soit, le seul sentiment qui vous l'a fait entreprendre, vous doit assurer de la reüssite de vostre Ouvrage; & rien n'est plus honneste à vous, que de montrer au public avec quelle justice vous estimiez un si grand Homme.

ORONTE.

Ne me faites pas rougir davantage, Cleante; & venez seulement donner vostre avis sur nostre repetition.

Fin du Prologue.

L'OMBRE DE MOLIERE.

SCENE PREMIERE.

Le Theatre s'ouvre par DEUX OMBRES, *qui en danſant, apportent chacune un morceau de tout ce qui peut former un Tribunal; & après l'avoir dreſſé, elles ſe diſputent un Balay pour nettoyer ce lieu, où Pluton ſe doit venir rendre bientoſt.*

PREMIERE OMBRE.

DONNE, donne moy ce Balay.

2e OMBRE.

Je n'en feray rien, c'eſt à moy à balayer icy: Pluton y va venir, & je veux que tout ſoit net, & propre comme il faut.

1e OMBRE.

Ouy, mais je te disputе cet honneur ; cela m'appartient mieux qu'à toy.

2e OMBRE.

Et par quelle raison ?

1e OMBRE.

Par la raison que quand j'estois en l'autre Monde, je me suis si bien acquitté de mon employ, que je merite bien en celuy-cy l'honneur de l'exercer encore.

2e OMBRE.

Et quel merite avois-tu plus que moy en l'autre Monde ? N'estions nous pas Laquais tous deux ?

1e OMBRE.

Ouy, mais il y a Laquais, & Laquais.

2e OMBRE.

Et qu'as-tu à me reprocher ? N'ay-je pas fidellement servi tous les Maistres à qui j'ay esté ?

1e OMBRE.

Ay-je manqué en rien, moy, à tout ce que les miens m'ont commandé ? Et quand je servois, par exemple, cet illustre & fameux Tailleur, m'a-t-on jamais veu luy fripponner la moindre guenille des choses qu'il déroboit ?

2e OMBRE.

Et quand je servois, moy, mon petit grison de Procureur, m'a-t-on jamais veu abuser des secrets qu'il me confioit, ny reveler aucune des friponneries qu'il faisoit à ses Parties ?

1e OMBRE.

M'a-t-on veu manquer jamais à la fidelité que j'ay dûë à une Maistresse coquette que je servois, ny avertir son Mary que je portois tous les jours des Billets doux à ses Galans ?

2e OMBRE.

Et durant les quatre années que j'ay ſervy ce fameux Empirique, m'a-t-on jamais ouy dire le moindre mot des Poiſons qu'il compoſoit, & de toutes les vies qu'il vendoit par ce moyen au plus offrant & dernier encheriſſeur ?

1e OMBRE.

Tout beau ; Le ſecret de faire mourir les Gens a quelque rapport avec la Medecine, & nous ne ſerions pas bien venus à enfiler ce diſcours. Nous nous échapperions peut-eſtre à parler contre les Medecins en parlant des morts. Tu ſçais que ces Meſſieurs ſont un peu vindicatifs, & que depuis quelque temps ſur tout, nous en avons icy qui ne preſchent que la vengeance de ceux qui n'ont pas voulu mourir par leurs mains ; Et s'il arrive que noſtre grand Pluton leur accorde quelque empire en ces lieux, comme ils le pretendent, ils pourroient bien étendre leur colère juſques ſur nous, pour n'avoir pas parlé d'eux avec tout le reſpect qu'ils attendent. C'eſt pourquoy nous ferons mieux de nous taire.

2e OMBRE.

A propos, c'eſt donc pour ces Meſſieurs que la Feſte ſe fait, & que nous venons tout preparer icy ?

1e OMBRE.

Je ne ſçay ſi c'eſt pour d'autres, ou pour eux ; mais je ſçay bien que Pluton s'y doit rendre bien-toſt pour juger une grande affaire. C'eſt pourquoy, ſi tu m'en crois, au lieu de quereller, & de diſputer de nos avantages, nous prendrons chacun un Balay, & nous nettoyerons enſemble, pour avoir plûtoſt fait. Auſſi bien je voy trop d'ordure icy pour un ſeul Balayeur.

2e OMBRE.

Tu as raiſon ; mais j'entens du bruit : Seroit-ce déja Pluton ?

1e OMBRE.

Attens : Non, non, ce n'eſt pas luy encore ; c'eſt Caron avec le Genie du Poëte Doucet. Je croy qu'ils n'auront jamais finy leur querelle.

2e OMBRE.

A qui en a Caron auſſi, de tourmenter inceſſamment ce pauvre Genie ?

1e OMBRE.

Il faut bien qu'il luy ait fait quelque choſe.

SCENE II.

CARON, LE POETE, LES DEUX OMBRES.

CARON.

QUe font-là ces Coquins ? Allons, tout eſt-il net ?

1e OMBRE.

Ouy, Meſſieurs, & vous pouvez quereller icy fort proprement.

CARON.

Quoy ! tu ne me laiſſeras pas en repos ? Veux-tu te retirer ?

LE POETE.

Helas, Caron, helas !

CARON *le raillant ſur le meſme ton.*

Helas, Caron ! helas ! A qui diable en as-tu avec tes piteux helas ?

LE POETE.

Quoy ! me laiſſer ſecher ainſi dans les Champs-Eliſées. N'as-tu point quelque endroit à me mettre, & dois-je reſter parmi les Ombres errantes ?

CARON.

Et où veux-tu que je te fourre, malheureux Genie que tu es ? Veux-tu que je te mette parmi les Poëtes ? Cela eſt indigne de ton merite. Que je t'aille nicher auſſi parmi des Heros ? Ma foy,

tu les as un peu trop bien accommodez, pour croire qu'ils s'accommodaſſent de toy.

LE POETE.

Et quel outrage leur ay-je fait ?

CARON.

Ce que tu leur as fait ? Ma foy, tu les as fait de fort jolis garçons ; & principalement les Heros Grecs ont grand beſoin de ſe loüer de toy. Tu les as ſi bien barboüillez, qu'ils n'ont plus beſoin de maſque au Carnaval pour ſe déguiſer.

LE POETE.

Que tu fais le plaiſant mal à propos !

CARON.

Tu as raiſon, mais ce n'eſt que depuis que nous nous voyons. Ce Faquin, ſans me connoiſtre, m'a ſi bien traduit en Diſeur de bons mots, que l'on me chante en l'autre Monde comme un Operateur croteſque, moy qui à force d'entendre des lamentations, dois eſtre triſte comme un bonnet de nuict ſans coëffe. Hé bien ! tenez, ne voilà-t-il pas encore ? Un bonnet de nuict ſans coëffe ! Depuis que je connois cet Animal, je ne dis que des ſottiſes. Il me prend envie de te mettre aux mains avec Virgile, il t'apprendra à me connoiſtre.

LE POETE.

Helas, Caron, helas !

CARON.

Encore ? Ma foy, je te bailleray de ma Rame ſur les oreilles.

LE POETE.

Peux-tu traiter avec tant de rigueur un Genie qui a paſſé pour la douceur meſme ?

CARON.

Hé tu n'eſtois que trop doux, mon Enfant, & un peu de ſel t'auroit fait grand bien. Mais je

ſuis las de t'entendre ; nous avons bien d'autres affaires ; Adieu, va te promener. Ne vas pas gâter nos belles Allées au moins, ny t'amuſer à cueillir nos Lauriers. Ce n'eſt pas viande pour tes Oiſeaux.

LE POETE.

Où veux-tu donc que j'aille ?

CARON.

Promene-toy ſur l'Egouſt ; & ſi la faim te prend, on te permet de manger quelques Chardons pour te rafraiſchir la bouche.

LE POETE.

Helas ! Car....

CARON.

Ah, le Bourreau ! Tu ne ſortiras pas ? Allons, Balayeurs faites voſtre charge ; Voicy Pluton ; & cet animal n'a que faire icy.

Les Ombres chaſſent le Poëte avec les manches de leurs Balays.

SCENE III.

PLUTON, RADAMANTE, MINOS, L'ENVIE, CARON.

PLUTON *assis dans son Tribunal.*

CA, il est donc question de rendre justice aujourd'huy. Fais venir l'Accusé, Caron ; & que l'Envie ameine les Complaignans. Nous avons donc bien des affaires, Messieurs.

RADAMANTE.

Sans doute, & il nous est arrivé aujourd'huy une Ombre qui nous va bien donner de la Besogne.

MINOS.

Ce ne sera pas une bagatelle que cette affaire-cy.

PLUTON.

Comment ?

MINOS.

Je vay vous instruire de tout, afin que vous n'ayez pas la peine tantost d'interroger les Parties. Il y avoit autrefois là haut un certain Homme qui se mesloit d'écrire, à ce qu'on dit ; mais il s'estoit rendu si difficile, que rien ne luy sembloit parfait. Il se mit d'abord à critiquer les façons de parler particulieres; Ensuite il donna sur les habillemens ; De là il attaqua les mœurs, & se mit inconsiderément à blâmer toutes les sottises du monde : Il ne put jamais se résoudre à souffrir tous les abus qui s'y glissoient. Il

dévoila le myſtere de chaque choſe, fit connoiſtre publiquement quel intereſt faiſoit agir les hommes; & fit ſi bien enfin, que par les lumieres qu'il en donnoit, on commmençoit de bonne foy à trouver preſque toutes les choſes de la vie un peu ridicules. Il n'y eut pas juſqu'à la Medecine meſme qui n'eut part à ſa Cenſure; & ce fut une des choſes qu'il toucha le plus ſouvent, & il ſceut ſi bien réüſſir en cette matiere, que pour peu qu'il l'euſt traitée encore, il y auroit eu lieu de craindre pour les Medecins, qu'ils n'euſſent accomply pour une ſeconde fois quelque petit banniſſement de ſix cens années.

PLUTON.

Cela nous auroit fait grand tort.

MINOS.

Et c'eſt ſon arrivée icy qui cauſe cette Audience, qui ſans doute ne ſera pas ſans difficulté. Chacun prétend avoir ſujet de ſe plaindre de luy: Luy qui prétend n'avoir offenſé perſonne; Au contraire de la maniere dont il parle, il ſemble que tout le monde luy ſoit obligé. & meſme il en donne d'aſſez bonnes raiſons, & voilà qui eſt embaraſſant.

PLUTON.

Tu l'as donc veu?

MINOS.

Je viens de l'entretenir il n'y a qu'un moment.

PLUTON.

Où l'as-tu laiſſé?

MINOS.

Dans l'Allée des Poëtes, où il a trouvé l'eſprit de Terence & de Plaute, avec qui il ſe divertit.

PLUTON.

Il faudra entendre les raisons de chacun. Qu'on les fasse venir ; mais faites-les moy paroistre sous les mesmes figures qu'ils avoient en l'autre Monde, afin de les mieux discerner.

RADAMANTE.

Voicy déja l'Accusé que Caron vous ameine.

PLUTON.

Où sont les Complaignans ?

MINOS.

L'Envie les doit conduire icy.

SCENE IV.

MOLIERE, CARON, PLUTON, RADAMANTE, MINOS.

CARON.

JE n'y puis plus tenir : Jamais il ne s'est veu tant d'Ombres en un jour ; & la Porte va rompre, si vous n'y donnez ordre.

TOUTES LES AMES.

Caron....

CARON.

Entendez-vous comme on m'appelle ? Dés qu'ils ont veu que je faisois entrer cette Ombre, ils ont pensé me devorer.

TOUTES LES AMES.

Caron....

CARON.

On y va. Ordonnez donc ce que vous voulez que je laisse entrer.

TOUTES

TOUTES LES AMES.

Caron....

PLUTON.

Hé patience. Qui ſont ils tous ces gens-là ?

CARON

Ce ſont des Prétieuſes, des Bourgeoiſes, des Marquis ridicules, des Femmes ſçavantes, des Avares, des Hypocrites, des Jaloux, des Cocus, & des Medecins.

PLUTON

En voilà trop pour un jour : Qu'il n'en vienne qu'une partie.

CARON.

J'oublois encore un Limouſin, dont l'eſprit eſt aſſez materiel pour ſervir de Corps en un beſoin.

PLUTON.

Fais les entrer ſelon le rang qu'ils auront à la porte, Radamante, prens le rôle pour écrire les noms des Complaignans. Ca, qui eſt celle-cy ?

SCENE V.

LA PRETIEUSE, CARON, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAM.

CARON.

VOus l'allez reconnoiſtre à ſon langage.

LA PRETIEUSE.

Grand Monarque des ſombres Habitations, plaiſe aux Deſtins que vous preſtiez attentivement le ſens auriculaire de voſtre Juſtice aux éloquentes articulations de nos clameurs, & que par le triſte viſage de noſtre ame vous puiſſiez eſtre penetré de nos unanimes ſentimens.

PLUTON.

Quel langage eſt-ce là ?

CARON.

C'eſt le franc Prétieux.

PLUTON.

Voilà un beau jargon, vrayement. Ecoutons.

LA PRETIEUSE.

La ſurprenante horreur de noſtre accablement coûtera ſans doute, quelque égarement à la grandeur de voſtre ame. Vous voyez à vos genoux une Addition de Prétieuſes qui vous en repreſente le Corps, pour faire pancher en leur faveur l'équilibre de vô-

tre Juſtice contre le materiel échapement de ce Chronologiſte ſcandaleux. Bien que la vengeance ne ſoit pas d'une ame du premier Ordre, lors que l'outrage a pris le vif, c'eſt une foibleſſe de ſe laiſſer aller aux tendres émulations d'une pitié ſeduite par les veines erreurs de l'oſtentation.

PLUTON.

Ma foy, je n'y entens goute.

LA PRETIEUSE.

La ferocité de cet eſprit ſauvage a ſi bien donné la chaſſe au Gibier de noſtre éloquence, que l'indigeſtion de nos penſées n'oſe plus trouver le ſupplément de nos expreſſions. Il nous a ſi bien atteintes du crime d'abſurdité, que nous en paroiſſons preſque convaincuës par tout le pied-d'eſtal du bas monde. Pardonnez grand Monarque, ſi j'oſe vous parler ſi vulgairement. & ſi toutes nos penſées ne ſont pas reveſtuës d'expreſſions nobles & vigoureuſes.

PLUTON.

Hé, il n'y a point de mal à cela; au contraire, on ne ſe picque pas icy de beau langage. Dites un peu naturellement voſtre affaire; car foy de Dieu d'icy bas je n'y ay rien compris encore.

LA PRETIEUSE.

Se peut-il faire que voſtre noire Majeſté ait la forme enfoncée dans la matiere?

PLUTON.

Ma foy, je ne vous entens pas.

LA PRETIEUSE.

Quoy! la dureté de voſtre Comprehenſion ne peut eſtre amollie par le concert éclatant des rares qualitez de vos vertus ſublimes?

PLUTON.

Je ne ſçay ce que c'eſt que tout cela, mais j'ay-

ray ſoin de vous rendre juſtice. Paſſez ſur les aîles de mon Troſne.

LA PRETIEUSE.

Quoy, Monarque enfumé! vous répandrez de vos propres bontez ſur le gemiſſement de nos altercations?

PLUTON.

Cela ſe pourra bien; mais laiſſez-nous un peu travailler à d'autres jugemens. Minos, écris-la ſur le rôle, & me fais reſſouvenir de tout ce qu'elle a dit. Allons, que répons-tu à cette accuſation?

MOLIERE.

Rien; & cette matiere eſt indigne de moy.

PLUTON.

Hé bien, que quelqu'autre entre donc, on jugera tout enſemble.

CARON.

Allons, que le plus proche de la porte vienne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CARON, PLUTON, MINOS, RADAMANTE, MOLIERE.

PLUTON.

CA, qui eſt celuy-cy ?

LE MARQUIS *à Moliere ſur un ton de fauſſet.*

Ah parbleu ! mon petit Monſieur, je ſuis bien aiſe de vous trouver icy.

MOLIERE.

Qui es-tu, toy, pour me parler ainſi ?

LE MARQUIS.

Je ſuis un de ces Marquis, mon Amy, que vous tournez en ridicules.

MOLIERE.

Et où ſont les grands Canons que je t'avois donnez ?

CARON.

Ils ſont reſtez à la porte, qui eſtoit trop étroite pour les faire paſſer.

PLUTON.

Çà, que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je demande juſtice pour mes Rubans, mes Plumes, ma Perruque, ma Calêche, & mon Fauſſet, qu'il a joüez publiquement,

PLUTON.

Que répons-tu ?

MOLIERE *chagrin.*

Rien.

PLUTON.

Aux autres ; passez, on vous jugera à loisir.

CARON *à l'entrée de la porte.*

Arrestez-donc, vous n'entrerez pas.

PLUTON.

Qu'est-ce ?

CARON.

C'est le plus fâcheux de tous nos Morts. Un Chasseur qui s'est cassé la teste sur son cheval Alezan, & qui ne parle à tout le monde que de gaulis, de gigots, de pieds, de croupe, & d'encolure.

PLUTON.

Fais donc venir qui tu voudras. Je commence à me lasser de tout cecy.

CARON.

Entrez, vous.

PLUTON.

Cà, qu'est-ce encore que cette grosse Ombre cy ?

CARON.

C'est l'Ombre d'un Cocu.

PLUTON.

L'Ombre d'un Cocu ? Il faut que ce soit un Corps ! Parle, que veux-tu ?

SCENE VII.

LE COCU *Imaginaire*, MOLIERE, PLUTON, CARON, MINOS, RADAMANTE.

LE COCU.

VOus voyez en ma ſeule Ombre tout le Corps des Cocus ; Vous les voyez icy en moy, dis-je, affligez, outragez, & tout contrits des affronts publics que ce grand Corps a receus depuis que malicieuſement cet ennemy juré de noſtre repos nous a rendu le joüet de tout le monde. Il n'eſt preſque aucun mary qui n'ait ſenty les traits picquans de ſa ſatyre ; & depuis qu'il s'eſt mêlé d'annexer le Cocuage à de certains maris, il ſe voit peu de familles où l'on ne ſoit perſuadé de trouver des Cocus de pere en fils. Ce ſoupçon outrageant eſt devenu par ſon moyen comme un Titre de Maiſon ; & il en a excepté ſi peu de gens, que ſi je ne parle pour tout le monde, il ne s'en faut guéres du moins. Voilà dequoy ſe plaint noſtre illuſtre Corps, qui avant ſa ſcandaleuſe médiſance vivoit dans l'eſtat de la premiere innocence. Chacun vivoit content de ſa petite reputation : Le ſcandale ne regnoit point publiquement comme il fait ; & ſi l'on avoit le malheur d'eſtre Cocu, on avoit du moins la douceur de l'eſtre en ſon petit particulier. Mais depuis qu'il a dévoilé les myſteres ſecrets, ce n'eſt plus par tout qu'une gorge chaude des pauvres Maris. On en va à la moutarde, & pluſieurs honneſtes Gens meſme ont pris

en dot le Titre de Cocus, en signant leur Contract de Mariage. Si la discretion des Notaires n'estoit grande, quelqu'un de ces Messieurs en pourroit parler avec beaucoup de seureté. Voila le desordre & le déreglement qu'il a mis en l'autre monde, dont nous demandons en celuy-cy justice, vengeance, & reparation.

PLUTON à *Moliere.*

Qu'avez-vous à dire là dessus ?

MOLIERE.

Rien ; je passe condannation pour les Cocus, & j'ay trop mal réüssi dans cette affaire pour me pouvoir défendre. Quelque soin que j'aye pris de faire horreur du Cocuage, j'avouë de bonne foy que c'est un vice dont je n'ay pû corriger mon siecle.

PLUTON.

Minos, mets-le sur le Rôlle. Allez, on va vous écrire. Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

SCENE VIII.

CARON, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

JE ne sçay d'où nous est venu encore une plaisante espece d'Ombre : Mais je croy, si l'on pouvoit trépasser deux fois, qu'elle feroit mourir de rire tous les morts d'icy-bas.

PLUTON.

Comment donc ?

CARON.

Elle rit de tout, & ne s'afflige de rien, pas même d'estre venuë icy à la fleur de son âge.

PLUTON.

Cela est de bon sens ; y venir tost ou tard, c'est toûjours y venir ; & comme l'usage de la mort est un peu de durée, on fait bien de s'y accoûtumer de bonne heure. Mais qui est-elle cette Ombre ?

CARON.

Ce n'est qu'une Servante.

PLUTON.

N'importe, fais-la entrer, il faut entendre tout le monde.

CARON.

Allons, la Rieuse, entrez.

SCENE IX.

NICOLE, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE, CARON.

MOLIERE.

AH ! c'eſt Nicole.

NICOLE *riant à gorge déployée.* Hé, ouy, c'eſt moy. Quand j'ay appris que vous eſtiez icy, par ma figue, ay-je dit en moy-même, il faut que j'aille voir ce pauvre Homme qui m'a tant fait rire en l'autre monde.

MOLIERE.

Tu es donc bien aiſe d'eſtre en celuy-cy, Nicole, puis que tu ris ſi fort ?

NICOLE.

C'eſt que vous m'avez appris à me mocquer de tout : Et puis franchement je ne ſuis pas trop fâchée d'eſtre icy, & je ne trouve point que la Mort ſoit ſi dégoûtante que l'on ſe l'imagine.

PLUTON.

Et d'où vient que tu t'accommodes ſi aiſément d'une choſe que les hommes trouvent ſi peu aimable ?

NICOLE.

C'eſt que je ne me ſouciois gueres de vivre.

PLUTON.

Quoy ! tu n'eſtois pas bien aiſe de voir la lumiere ?

NICOLE.

Non, car je ne faiſois tous les jours que la même choſe, dormir, boire, & manger, & il me ſemble que le plaiſir de la vie eſt de changer quelque fois. A cette heure, voulez-vous que je vous diſe? il y a une certaine égalité parmi les Morts qui ne me déplaiſt pas. Je ne voy perſonne icy qui ſoit plus grand Seigneur l'un que l'autre, & j'ay penſé étouffer de rire, quand j'ay rencontré en venant mille ſortes de Gens qui ſe deſeſperoient. Un riche Banquier paſle & maigre, qui endévoit de s'eſtre laiſſé mourir de faim. Un Amoureux qui s'eſtoit tué pour une Maiſtreſſe qui ne l'aimoit point. Un Alchimiſte qui enrageoit d'avoir paſſé ſa vie en fumée; mais entr'autres choſes, des Dames qui pleuroient de me voir aſſiſe auprés d'elles. D'autres qui s'affligeoient de n'avoir plus de toilettes, de miroirs, & de petites boëttes. Il n'y a rien de plus plaiſant que de les voir ſans rouge, ſans mouches, & ſans cheveux; avec leur grand front chauve, leurs yeux creuſez; & leurs jouës décharnées, vous les prendriez pour des Carêmes-prenans. Enfin la plus belle & la plus laide ſe reſſemblent comme deux gouttes d'eau.

PLUTON.

Il n'eſt pas queſtion de cela. Qu'avez-vous à dire contre l'Accuſé?

NICOLE.

Moy? Par ma figue, je n'ay rien à dire contre luy, c'eſt une bonne Ombre; & tenez, Monſieur Pluton, c'eſt peut-eſtre la meilleure piece de voſtre Sac.

PLUTON.

Que voulez-vous donc?

NICOLE *riant.*

Monſieur, je viens vous prier.....

PLUTON.

Hé ?

NICOLE *riant.*

Je viens vous prier, Monſieur....

PLUTON.

Et là dites donc ?

NICOLE *riant toûjours.*

Je viens vous prier, Monſieur.... de me.... laiſſer.... de me laiſſer.... de me laiſſer....

PLUTON *la contrefaiſant.*

Et moy, ma Mie, je vous prie de nous laiſſer.... de nous laiſſer.... de nous laiſſer.... de nous laiſſer en repos, s'il vous plaiſt.

NICOLE *éclatant de rire.*

Monſieur, je vous prie.... s'il vous plaiſt.... de m'accorder le plaiſir.... le plaiſir de rire tout mon ſou, de vous, & de voſtre royaume.

PLUTON.

Oſtez moy cette Impudente. Qu'eſt ce encore ? Je n'en veux plus entendre ; Qu'on me laiſſe en repos ; L'Audiance eſt finie, & je vais prononcer.

CARON.

Hé, c'eſt l'Ombre de Pourceaugnac, ce brave Limouſin ; Elle n'a qu'un mot à vous dire.

PLUTON.

Hé bien qu'il entre. Ah quelle peine ! Ne ſera-ce jamais fait ?

SCENE X.

POURCEAUGNAC, PLUTON; MOLIERE, MINOS, RADAM. CARON.

POURCEAUGNAC.

GRand Roy des Morts, vous me voyez icy, Deputé de la part de tous les Limousins trépassez, qui vous demandent qu'il leur soit permis d'ajourner cette Ombre leur partie pardevant Vous, à trois jours, pour se voir condamner à reparation d'honneur envers les Pourceaugnacs passez, presens, & futurs, tant des affronts receus, que de ceux qu'ils recevront. A quoy je conclus.

PLUTON *à Moliere.*

Répondez.

MOLIERE.

Hé Monsieur de Pourceaugnac ! Quel sujet avez-vous de vous plaindre de moy ? Si vous preniez bien les choses, ne me loüeriez-vous pas, au lieu de me blâmer, d'avoir rendu vostre Nom aussi celebre que j'ay fait ? Car dites-moy un peu ; Ne vous ay-je pas deterré du fond du Limousin, & à force de tourmenter ma cervelle, ne vous ay-je pas amené dans la plus illustre Cour du Monde ? Raisonnons un peu de bonne

foy ; Ne m'avez-vous pas quelque obligation de vous avoir fait faire un si beau voyage ?

POURCEAUGNAC.

Hé..., ouy.

MOLIERE.

N'est-ce pas moy qui vous ay fait connoistre ?

POURCEAUGNAC.

D'accord.

MOLIERE.

Ne vous a-t-on pas veu avec beaucoup de plaisir ?

POURCEAUGNAC.

Cela est vray, car chacun rioit dés qu'on me voyoit.

MOLIERE.

Vous a-t-on jamais banny des Lieux publics ?

POURCEAUGNAC.

Au contraire, on y donnoit de l'argent pour me voir.

MOLIERE.

Et enfin n'ay-je pas rendu vostre nom immortel par tout vostre royaume ?

POURCEAUGNAC.

Et comment immortel ?

MOLIERE.

Comment ? Et dés qu'il arrive en France quelqu'un qui ait tant soit peu de vostre air, de vos gentillesses, & de vos petites façons de faire, fust-ce un Prince, ne dit-on pas ; Voila un vray Pourceaugnac ? Et n'est-ce pas un honneur considerable pour vous, & pour vostre Province, que vôtre nom quelquefois puisse servir d'une Qualité aux Gens de la plus haute Naissance ?

POURCEAUGNAC.

Il a quelque raison au fonds.

MOLIERE.

Hé, prenons toûjours les choſes du bon coſté; N'allons point envenimer les intentions, & croyons tout à noſtre avantage: Je n'ay jamais rien fait qu'à voſtre honneur & gloire, & ſerois bien fâché, Monſieur de Pourceaugnac, que les choſes euſſent tourné autrement.

POURCEAUGNAC.

Ma foy, aprés tout je penſe en effet que j'ay tort de m'eſtre fâché contre luy. Qui diantre ſont les ſottes Ombres auſſi qui s'aviſent de mettre des fariboles dans la teſte? Allez, vous eſtes des beſtes: Monſieur eſt une honneſte Ombre, qui a pris la peine de me faire connoiſtre, & vous ne ſçavez pas prendre les choſes du bon coſté. Monſieur, je ſuis fâché de tout cecy, & je vous demande pardon pour les Ombres de Limoge. Je ſuis voſtre valet, tout à vous, voſtre ſerviteur, & voſtre amy. Je vais chercher mon couſin l'Aſſeſſeur, & mon Neveu le Chanoine, afin que nous beuvions enſemble quelques verres d'oubiy, pour ne nous plus ſouvenir du paſſé.

MOLIERE.

Adieu, Monſieur de Pourceaugnac.

PLUTON.

Meſſieurs, il eſt tard, & je vais lever le ſiege.

SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, PLUTON, MOLIERE, CARON, RADAM. MINOS.

Me JOURDAIN *toute éſoufflée.*

JUſtice, juſtice, juſtice, juſtice, juſtice.

PLUTON.

Qui eſt-ce encore icy ? Je ne veux plus entendre perſonne, & je ſuis las de tant d'impertinentes plaintes. Pourquoy l'as-tu laiſſée entrer ?

CARON.

Elle a forcé la porte.

PLUTON.

Prens donc bien garde aux autres ; & qu'il n'en entre plus. Je n'ay jamais tant veu de Canailles en un jour. Cà ; que demandez-vous ?

Me JOURDAIN *d'un air chagrin & bruſque.*

Ce que je n'auray pas.

PLUTON.

Que vous faut-il ? hé !

Me JOURDAIN.

Il me faut ce qui me manque.

PLUTON.

Quelle nouvelle eſpece eſt-ce encore icy ? Dites-nous donc ce que vous avez ?

Me JOURDAIN.

J'ay la teſte plus groſſe que le poing, & ſi je ne l'ay pas enflée.

MOLIERE.

Ah! c'eſt Madame Jourdain, je la reconnois: Et comment eſtes vous icy, Madame Jourdain?

Me JOURDAIN.

Sur mes pieds comme une Oye.

PLUTON.

Ah quelle Femme!

MOLIERE.

Vous venez vous plaindre de moy, n'eſt-ce pas Madame Jourdain?

Me JOURDAIN.

Camon, j'aurois beau me plaindre, beau me plaindre j'aurois.

PLUTON.

Encore?

MOLIERE.

Madame Jourdain eſt un peu en courroux.

Me JOURDAIN.

Oüy, Jean ridoux.

PLUTON.

Courage. Hé bien, qu'avez-vous à me dire?

Me JOURDAIN.

Ouy, qu'avez-vous à me frire?

PLUTON.

Diable ſoit la Maſque! Que l'on me l'oſte d'icy, & que d'aujourd'huy perſonne ne me parle. Je ſuis las de tous ces Extravagans, & me voilà dans une colere que je ne me ſens pas. Qu'eſt-ce encore? Qu'y a-t-il? Que veut-on? Seray-je toûjours troublé, perſecuté, accablé d'affaires? Hé, quelle miſere eſt cecy! A-t on jamais veu un Dieu plus fatigué que moy?

Pluton ſe leve de ſon Tribunal.

SCENE XII.

CARON, PLUTON, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

GRAND Roy....

PLUTON *marchant en colere.*

Non, je croy que tout cet embarras me fera renoncer à mon empire.

CARON.

Ce ſont....

PLUTON.

Quoy ſans repos ?

CARON.

Il y a...

PLUTON.

Sans plaiſir !

CARON.

Ce ſont...

PLUTON.

Sans relâche ! Non je ne veux plus rien entendre. Que tout ſoit renverſé, bouleverſé ſans deſſus deſſous, je n'écoute perſonne ; Qu'on ne m'en parle plus.

CARON.

Ce ſont des Medecins qui viennent d'arriver, & qui voudroient vous demander un moment d'audiance.

PLUTON.

Des ?

CARON.

Des Medecins.

PLUTON, *courant se mettre sur son Tribunal.*

Des Medecins ! Ho ! qu'on les fasse entrer : Ce sont nos meilleurs Amis ; Qu'ils viennent : qu'ils viennent : D'honnestes Gens à qui je dois trop pour leur rien refuser. Ils ont augmenté le nombre de mes sujets, & je leur en dois sans doute un ample reconnoissance. Mais les voicy.

SCENE XIII.

QUATRE MEDECINS, PLUTON, RADAM. MINOS, MOLIERE, CARON.

MOLIERE.

HA, voicy de mes Gens. Ecoutons les parler, & puis nous répondrons.

PLUTON.

Meſſieurs, ſoyez les bien venus. Vous viſitez un Prince qui vous honore fort; je ſçay toutes les obligations que je vous ay, & que dans ce vaſte empire des Morts vous pouvez vous vanter avec raiſon d'y avoir auſſi bonne part que moy: Auſſi en revanche de vos bons & fidelles ſervices je ne prétens pas vous rien refuſer. Demandez ſeulement.

1. MEDECIN.

Grand Monarque des Morts, vous voyez icy la fleur de vos plus fidelles Penſionnaires.

2. MEDECIN *bredoüillant.*

Jamais nous n'avons laiſſé échapper la moindre occaſion de vous donner des marques de noſtre obeïſſance & fidelité.

PLUTON.

J'en ſuis perſuadé. L'Opium, l'Emétique, &

la Saignée m'ont rendu témoignage que vous m'avez fidellement servy.

3. MEDECIN.

Nous avons fait nostre devoir.

PLUTON.

Beaucoup de Gens sont venus icy de vostre part, qui m'en ont assuré.

4. MEDECIN.

C'est avec plaisir que l'on sert un si grand Monarque.

PLUTON.

Je vous suis obligé, & j'ay bien de la joye de vous voir. Ce n'est pas que vous ne m'eussiez esté encore un peu necessaires là-haut, & j'av eu quelque chagrin quand les Parques m'ont dit que vous veniez icy : Mais je m'en suis neanmoins consolé, lors que j'ay appris que vous aviez laissé de grands enfans qui sçavoient assez bien leur mestier, & que mesme il estoit déja venu icy quelques Morts de leurs amis, qui en avoient fait une experience fort raisonnable. Mais que souhaitez-vous de moy?

3. MEDECIN.

Nous venons vous demander justice d'un Temeraire qui pretend traiter la Medecine d'Imposture, & de Charlatanerie.

PLUTON.

C'est donc quelqu'un qui la connoist.

4. MEDECIN.

C'est une rage sans fondement, une simple avidité de tout satiriser, & une animosité envenimée par la seule envie d'écrire, & de former des Cabales contre nous.

MOLIERE *à part.*

Je vous confondray dans peu, superbes Imposteurs.

3. MEDECIN.

Il s'eſt meſme déja gliſſé juſques dans ces Lieux une médiſance ſecrette qui nous regarde. Tous les Morts ſemblent ſe liguer contre nous ; Il leur échappe des Satyres picquantes, & des injures calomnieuſes contre les Medecins; & nous venons icy, Grand Monarque, vous remontrer humblement, de la part de noſtre illuſtre Corps, de quelle importance il eſt, pour l'accroiſſement de voſtre Empire, que vous reprimiez l'audace & l'inſolence de tous ces Morts.

PLUTON.

On apprendra à vivre à ces Morts là. J'entends & je pretens qu'on vous regarde comme les plus fermes appuis de mon Eſtat. Mais qui ſont ces Morts-là qui ont l'impudence d'aller gaſter voſtre Meſtier ? Nommez, nommez-les moy ; J'en veux faire un bon exemple.

4. MEDECIN.

C'eſt un nombre infiny de petits Eſprits qui ſe ſont laiſſez emporter au torrent, & qui n'ont pouſſé leurs plaintes que comme les Echos qui repetent les peines des autres ſans les avoir ſenties. Mais c'eſt à l'Autheur de nos maux que nous en voulons ; c'eſt à celuy qui comme un nouveau Caton, s'eſt venu déchaîner contre nous, & qui aprés le mépris évident qu'il a fait de noſtre illuſtre Corps, a pouſſé ſon audace encore juſqu'à nous tourner en Ridicules, en nous rendant la fable & la riſée du public. C'eſt cette Ombre, en un mot, cet inſolent Fleau de noſtre Faculté, dont nous vous demandons une vengeance authentique.

PLUTON.

Répondez.

MOLIERE.

C'eſt donc à moy à qui vous en voulez, Meſſieurs; Vous demandez vengeance du mépris que j'ay fait de voſtre illuſtre Corps; Je vous ay tournez en Ridicules, je vous ay rendus la fable & la riſée du public. Hé bien, il faut répondre, & tracer plus naturellement vos traits, afin de vous bien faire connoiſtre. Pluton, je jure icy par le reſpect que je te dois, que ce n'eſt point contre ce grand Art de la Medecine que je prétens me déchaîner. J'en adore l'étude, j'en revere la judicieuſe pratique, mais j'en abhorre & deteſte le pernicieux & méchant uſage qu'en font par leur negligence des Fourbes ignorans, & que la ſeule Robe fait appeller Medecins; & ce n'eſt qu'à ceux qui abuſent de ce nom que je vais répondre.

PLUTON.

Ah! voicy une converſation raiſonnable celle-cy.

MOLIERE.

Impoſteurs! qui peut mieux prouver voſtre ignorance, & l'incertitude de vos projets, que vos contrarietez perpetuelles? Vous trouvez-vous jamais d'accord enſemble? & juſqu'à vos moindres Ordonnances, a-t-on jamais veu un Medecin ſuivre celle de l'autre, ſans y ajoûter ou diminuer quelque choſe? Quant à leurs opinions, elles ſont encore plus differentes que leurs pratiques. Les uns diſent que la cauſe des maux eſt dans les humeurs; les autres dans le ſang. Quelques uns, par un pompeux galimathias, l'imputent aux atomes inviſibles, qui entrent par les pores Celuy-cy ſoûtient, que les maladies viennent du defaut des forces corporelles: Celuy-là, qu'elles procedent de l'inégalité des éle-

mens du corps, & de la qualité de l'air, que nous reſpirons, ou de l'abondance, crudité, & corruption de nos alimens. Ah que cette diverſité d'opinions marque bien l'ignorance des Medecins ! mais encore plus la foibleſſe ou la temerité des Malades qui s'abandonnent aux agitations de tant de vents contraires !

PLUTON *aux Medecins.*

Meſſieurs, hé ?

MOLIERE.

Ce qu'ils ont de plus unanime dans leur Ecole, & où ils s'entendent le mieux, c'eſt que tous tant qu'ils ſont nous aſſurent que dans la compoſition d'une Medecine, une choſe purge le cerveau, celle-cy échauffe l'eſtomac, celle-là rafraîchit le foye, & font partir un Breuvage à bride abbatuë, comme ſi dans ce mélange chaque Remede portoit ſon Etiquette, & que tous n'allaſſent pas enſemble ſejourner au meſme lieu. Il faut que ces Meſſieurs ſoient bien aſſeurez de l'obeïſſance & de la ſageſſe de leurs Drogues : Car enfin, ſi par mégarde l'une alloit prendre le chemin de l'autre, & que la partie qui doit eſtre échauffée vînt par mépriſe à eſtre refroidie, voyez un peu où le pauvre malade en ſeroit.

PLUTON.

Meſſieurs, hé ?

MOLIERE.

Mais quoy, les Impoſteurs abuſant de l'occaſion, uſurpent effrontément une authorité tyrannique ſur de pauvres Ames affoiblies & abattuës par le mal, & par la crainte de la mort. Ils prennent ſi bien leur avantage de nos foibleſſes, que de noſtre aveu meſme, dans ce dangereux moment, ils hazardent effrontément aux

depens

dépens de nos vies toutes les épreuves que leur ſuggerent leurs ambitieuſes imaginations. Les Scelerats oſent tout tenter, ſur cette confiance que le Soleil éclairera leurs ſuccez, & que la Terre couvrira leurs fautes.

PLUTON.

Meſſieurs, hé?

MOLIERE.

Il me ſouvient icy, avec quelque douleur, de la foibleſſe d'un de mes Amis, qui s'eſtoit ſottement confié par leurs noires ſeductions à l'experience d'un Remede. Deux heures aprés l'avoir pris, le Medecin qui l'avoit ordonné, luy en vint demander l'effet, & comme il s'en eſtoit trouvé. J'ay fort ſué, luy répondit le Malade. Cela eſt bon, dit le Medecin. Trois heures enſuite, il luy vint demander comment il s'eſtoit porté depuis. J'ay ſenti, dit le Patient, un froid extrême, & j'ay fort tremblé. Cela eſt bon, ſuivit le Charlatan. Et ſur le ſoir, pour la troiſiéme fois, il revint s'informer encore de l'eſtat où il ſe trouvoit. Je me ſens, dit le Malade, enfler par tout, comme d'hydropiſie. Tout cela eſt bien, répondit le Bourreau. Le lendemain j'allay voir ce pauvre malade, & luy ayant demandé en quel eſtat il eſtoit: Helas! mon cher Amy, dit il, en rendant le dernier ſoûpir, à force d'eſtre bien, je ſens que je me meurs. Ah! m'écriay-je alors tout percé de douleur, qu'heureux ſont les Animaux que la ſimple Nature ſçait guerir ſans le ſecours de leurs Conſultations! Que l'eſtre brutal ſeroit à ſouhaiter quand on devient malade? Mais auſſi qu'il ſeroit à craindre, s'il ſe trouvoit autant de Medecins parmy les Beſtes, que de Beſtes parmy les Medecins!

PLUTON.

Meſſieurs?

MOLIERE.

Qu'ils ſe plaignent maintenant de moy, & que ton équité, Grand Monarque, paroiſſe dans tes Jugemens.

SCENE DERNIERE.

CARON, LES OMBRES, PLUTON, RADAMANTE, MINOS, MOLIERE.

CARON.

OH! je n'y puis plus tenir. Depuis que je conduis la Barque, je n'ay jamais tant veu de Morts pour un jour; & ſi vous n'y venez donner ordre, je ne ſçay pas ce que nous en ferons.

PLUTON.

Comment, nous ayons donc bien des Gens?

CARON.

Tout créve à la porte.

PLUTON.

Puis que nous avons tant de Morts icy bas, il faut qu'il y ait encore bien des Medecins là-haut. Mais qu'ils attendent à un autre jour, je ne juge d'aujourd'huy, & voicy ma derniere Sentence. Retirez-vous un peu, que je prenne les opinions. Minos, qu'en dis-tu?

MINOS.

Moy ? Que cette Ombre eſt de bon ſens, & qu'elle merite bien quelque jugement avantageux.

RADAMANTE.

Il n'y a qu'honneur à juger en ſa faveur.

PLUTON.

J'en demeure d'accord ; mais auſſi les obligations que nous avons à ces Meſſieurs m'embaraſſent ; & je croy qu'un Arbitrage conviendroit mieux à cette affaire, qu'un jugement dans les formes. Ne trouvez-vous point à propos de leur propoſer un accommodement ?

MINOS.

Hé, ouï da ; car il eſt vray que nous avons quelque meſure à garder avec la Faculté.

RADAMANTE.

Je ſuis de cet avis.

PLUTON.

Je m'en vais leur parler. Cà, Meſſieurs, Qu'eſt-ce ? N'y a-t-il pas moyen de vous rapatrier ? Je vois de part & d'autre que les raiſons peuvent ſubſiſter ; D'accord ; mais à les bien peſer, entre nous, la Balance panchera de ſon coſté ; & ſans l'alliance jurée entre nous, franchement, Meſſieurs, vous ſeriez tondus. C'eſt pourquoy ſi vous m'en croyez, tâchez de vous accommoder enſemble ; & pour faciliter l'affaire, j'aime mieux relâcher de mes intereſts, & conſentir que vous m'en envoyiez quelques millions de Morts moins qu'à l'ordinaire.

LES MEDECINS.

Qooy ! noſtre Ennemy juré ? Non, non....

PLUTON.

Ho, ho, Meſſieurs, ſi vous n'eſtes contens, prenez des Cartes. J'y perds plus que vous, & ſi je ne me plains pas.

LES MEDECINS.

Quoy, Pluton ....

PLUTON.

Quoy ! vos Ombres temeraires m'oſent repliquer ; moy qui puis vous faire évanouïr d'un ſouffle ſeulement.

LES MEDECINS.

Noûs demandons juſtice, juſtice.

PLUTON.

Encore ? Ah je m'en vais ſouffler. Fu, fu.

Mais il eſt temps de prononcer
En quel endroit je dois placer
Ton Ombre avecque ta Memoire.
Que la Poſterité t'en choiſiſſe le lieu ;
Et tandis qu'elle ira travailler à ta Gloire,
Entre TERENCE ET PLAUTE *occupe le milieu.*

On fait un Carillon avec des Cloches qui s'accordent avec les Violons.

CARON.

Meſſieurs, Pluton ſe va coucher ; ſon Bonnet de nuit l'attend ; Vous avez ouy la retraite. Bon-ſoir.

FIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Helène Savoia Aosta
Napoli
550700

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos Amez & Feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de Noſtre Hoſtel, Intendans de nos Provinces, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & à tous nos autres Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre bien Amé PIERRE TRABOÜILLET Marchand Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il auroit cy-devant fait imprimer à grands frais *Les Oeuvres de Moliere en huit volumes, & les Fables de la Fontaine en quatre volumes*, pour Noſtre tres-cher & tres-amé Fils le Dauphin, l'un & l'autre de ces Livres enrichi de beaucoup de figures ; pour leſquels il auroit fait de grandes dépenſes, tant pour acheter la ceſſion des Privileges, que pour les autres frais qu'il eſt convenu faire pour l'impreſſion deſdits Livres : Mais comme ces Privileges ſont prés d'expirer, & qu'il luy reſte beaucoup d'Exemplaires qu'il n'a pû diſtribuer, tant par les contrefaçons que quelques Libraires malintentionnez de Noſtre Royaume luy ont faites, que par ceux des Païs Etrangers, ce qui luy tourneroit en pure perte, s'il n'y eſtoit pourveu par la continuation de nos Lettres de Privileges qu'il Nous a tres-humblement ſupplié luy vouloir accorder. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, en conſideration de la perte qu'il a faite par l'incendie arrivé au College de Montaigu, où ſes Livres furent entierement brûlez, & que Nous avons eſté informez qu'il n'a point eu, pour ſe dé-

dommager en quelque maniere de ſes pertes, des continuations de Privileges comme ſes autres Confreres qui eſtoient tombez dans le meſme malheur de l'incendie ; & pour d'autres conſidérations à Nous connuës, Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes, d'imprimer ou faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choiſir : Sçavoir, *Les Oeuvres de Moliere en huit volumes, & les Fables de la Fontaine en quatre volumes*, & ce pendant le temps de vingt ans conſecutifs, à compter du jour que chacun deſdits Livres ſera achevé de reimprimer en vertu des Preſentes, iceux vendre & diſtribuer par tout Noſtre Royaume ; & & faiſons tres-expreſſes inhibitions & deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de reimprimer ou faire reimprimer, vendre ny debiter leſdits Livres en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, meſme des impreſſions Etrangeres ou autrement, ſans le conſentement dudit Expoſant ou de ſes ayans cauſe, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, ſix mille livres d'amande, applicable moitié à Nous, & moitié audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts : à condition qu'il en ſera mis deux Exemplaires de chacun en noſtre Bibliotheque publique, un en noſtre Cabinet des Livres en noſtre Chaſteau du Louvre, & un en celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Commandeur de nos Ordres le Sieur Boucherat, Chancelier de France, comme auſſi qu'ils ſeront reimprimez ſur de beau & bon papier & en beaux caracteres, ſuivant les Reglemens de la Librairie & Imprimerie des années 1618. & 1686. que ladite reimpreſſion s'en fera dans noſtre Royaume, & non ailleurs, & de faire enregiſtrer ces Preſentes ſur le Regiſtre de la Communauté des Marchands Li-

braires de Paris, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles, pour les causes & considerations susdites, vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empeschemens contraires ; voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdits Livres, l'Extrait des Presentes, elles soient teuuës pour duëment signifiées ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers foy soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nostre Huissier ou Sergent faire tous exploits, significations, deffenses, saisies & autres actes de Justice requis & necessaires, de ce faire luy donnons pouvoir, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir. Donné à Paris le 18. jour de Septembre mil six cens quatre-vingt douze : Et de nostre Regne le cinquantiéme Signé, PAR LE ROY en son Conseil, jGAMART. Et scellé du grand Sceau de cire aune.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le 21. Octobre 1692. Signé, P. AUBOUIN, *Syndic.*

Ledit Traboüillet a associé au Privilege des Oeuvres de Moliere, Denys Thierry ancien Juge Consul de Paris, & Claude Barbin Marchands Libraires, chacun pour un tiers.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu desdites Lettres, le 22. Mars 1697.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Matteo Sarcia Acosta
Napoli

BIBLIOTECA